



Joseph Bertuel

# L'ISLAM

Ses véritables  
origines

I  
Un prédicateur à la Mecque

NEL

NOUVELLES EDITIONS LATINES

Abbé Joseph BERTUEL

# L'ISLAM

## ses véritables origines

Un prédicateur à la Mecque

Essai critique  
d'analyse et de synthèse

*Préface de l'Amiral AUPHAN*

*Études Coraniques*

---

NOUVELLES EDITIONS LATINES

1, rue Palatine — Paris 6<sup>e</sup>



I.S.B.N. : 2-7233-0133-8

© Paris, Nouvelles Editions Latines, 1981.

*Je dédie cet ouvrage  
à la mémoire du Père Gabriel Théry, O.P.  
à qui l'on doit la découverte de la vérité  
fondamentale sur l'origine du « Coran »  
exposée dans ce livre.*

*A M. Arnaud de Lassus, et à ses amis,  
dont le dévouement nous a permis  
de réaliser la publication de ce travail  
depuis longtemps souhaité  
par de hautes personnalités religieuses  
et universitaires*

*ainsi que par de nombreux étudiants  
de France et d'Outre-Mer.*

**Abbé Joseph BERTUEL.**



## PREFACE

*Dans le déroulement de la Création qui nous entraîne tous, races et croyances mêlées, vers nos fins dernières, nous vivons une époque évolutive, parfois même troublante, des relations entre christianisme et islamisme.*

*Sous la direction d'un religieux du Secrétariat des relations avec l'Islam, un colloque christiano-musulman s'est tenu le 10 mai 1979 à Versailles. Le périodique chrétien d'inspiration locale, comme il se définit lui-même, qui en diffuse le compte rendu aux diverses paroisses, reproduit sans aucune réserve la réponse donnée à une question posée par l'assistance sur ce que représente Mahomet pour un chrétien : « Il y a une certaine hostilité. On dit que c'est un faux prophète : c'est dommage, car le message coranique continue le message biblique » (1).*

*Le moins qu'on puisse dire est que la phrase est malheureuse.*

*Le livre que j'ai l'honneur de préfacer montre en effet que le Coran, loin d'être d'inspiration divine spéciale, refléterait simplement les idées de nombreux textes de l'Ancien Testament et du Talmud. Mais ce n'est pas ainsi qu'un auditoire non éclairé l'a compris. Non seulement le livre sacré de l'Islam lui a été présenté comme inspiré, puisque manifestement l'organisateur regrette qu'on traite Mahomet de faux prophète, mais encore comme un document constituant une suite, une « continuation » de la Révélation biblique.*

*Il y a là une prise de position théologique dont je laisse la responsabilité aux organisateurs du colloque,*

---

(1) Périodique « Neuf » du 12 juin 1979.



*car l'Eglise enseignait et enseigne toujours (2) qu'il n'y a pas d'autre Révélation que celle des Ecritures (Ancien et Nouveau Testament), éclairée par la Tradition, sans complément ni autre « continuation » à attendre que ce que l'intelligence, pénétrée par la foi, ou les grâces accordées à des âmes privilégiées permettent de préciser de l'ensemble théologique ainsi circonscrit.*

*Ce n'est pas tout.*

*Sous la direction du même Secrétariat pour les relations avec l'Islam, une autre réunion islamo-chrétienne s'est déroulée en juillet 1979 à Chantilly. Arguant de la prétention des musulmans de constituer numériquement la deuxième religion pratiquée en France, les participants ont émis le vœu, reproduit dans la grande presse (3), que soient créés chez nous un plus grand nombre de lieux de culte musulmans, que la radio et la télévision française soient astreintes à des programmes islamiques et que les chefs d'entreprises françaises soient mis dans l'obligation de faciliter davantage à leurs salariés musulmans la pratique de leur religion (prière du vendredi, fêtes religieuses distinctes, règles alimentaires, pèlerinage à la Mecque...).*

*Quand on songe au mot d'ordre laissé par le Christ à ses disciples : « Allez, enseignez toutes les nations, baptisez-les au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit », on reste rêveur devant la contradiction où se trouve un vieux pays chrétien comme la France, « fille aînée de l'Eglise », tenue au bon exemple. On est tenté de se dire qu'il n'y a là que des idées en l'air, de la démagogie sans suite... On aurait tort. La charité est tellement décollée aujourd'hui de la vérité spirituelle et « profanée », comme le montre Jean Borella (4), que tout est possible dans cet ordre : les catholiques du diocèse d'Annecy viennent d'être appelés par leur évêque à se cotiser généreusement pour offrir aux musulmans une mosquée (5).*

---

(2) Le paragraphe 4 de la Constitution dogmatique « Dei Verbum » sur la révélation divine (Concile Vatican II) s'exprime ainsi : « L'économie chrétienne, étant l'alliance nouvelle et définitive, ne passera donc jamais et aucune nouvelle révélation publique n'est dès lors à attendre avant la manifestation glorieuse de Notre Seigneur Jésus Christ (cf. 1 Tim. 6, 14 et Tite 2, 13) ».

(3) Voir « Le Monde » du 28 juillet 1979.

(4) Voir **La Charité profanée** par Jean Borella, Editions du Cèdre.

(5) Voir l'article d'André Figueras dans « Monde et Vie » du 25 juillet 1979.



*Ceux qui attendraient une certaine détente de ces concessions n'auraient, pour être détrompés, qu'à lire la diatribe que l'une des figures de proue de l'Islam agressif d'aujourd'hui, le colonel Khadafi, vient d'adresser à notre président de la république en guise de compliment du 14 juillet : il y fait de l'ironie sur la contradiction qui oppose les principes qui ont provoqué la prise de la Bastille à la politique, insuffisamment libérale et révolutionnaire à son goût, que la France suit actuellement (6). Je ne discute pas la contradiction, qui est d'ailleurs indiscutable : je constate simplement que l'Islam reste allergique au peu qui reste de non-révolutionnaire dans l'ordre occidental, si édulcoré soit-il.*

*« A bien des égards, les objectifs de la doctrine islamique et de la pensée révolutionnaire algérienne sont identiques ou très proches » (7).*

*Tel est, illustré par quelques exemples d'actualité, le climat dans lequel le recul chrétien de la décolonisation et l'amour du pétrole sont arrivés à placer les relations entre la croix et le croissant.*

*Autrefois, la franchise dans le respect mutuel n'avait pas encore fait place au mal du siècle. J'ai passé une partie de la Grande Guerre dans le Levant, en pays d'Islam. J'y ai eu comme conseillers et interprètes d'arabe plusieurs savants Dominicains de l'Ecole Biblique de Jérusalem, dont les Pères Jaussen et Savignac, dont des témoignages sont cités dans ce livre. Avec eux, j'ai appris les religions et les ethnies locales, dont j'ai rencontré maintes personnalités chrétiennes ou musulmanes. Bien sûr, je ne pensais qu'à la guerre et aux opérations dont j'étais chargé. Mais on ne reste pas plusieurs mois à collaborer presque journallement sans aborder tous les sujets. Plus tard, je devais être conforté dans mes vues par un ancien officier de marine arabisant, Robert Montagne, négociateur de la paix avec Abd-el-Krim en 1926, mort professeur au Collège de France, adversaire chrétien, non écouté par le pouvoir, du syncrétisme confus auquel, pour notre disgrâce, tendait Louis Massignon.*

*Dans le déroulement de l'histoire humaine, l'Islam est longtemps resté pour moi un mystère. D'un côté, je voyais bien les valeurs spirituelles qu'il renfermait, les*

---

(6) Texte intégral dans l'hebdomadaire « Marchés tropicaux » du 27 juillet 1979.

(7) Chronique algérienne de « Marchés Tropicaux » du 19 septembre 1980.



*sentiments d'adoration, de prosternation devant la toute-puissance divine dont ses adeptes donnaient l'exemple sans respect humain. De l'autre, je savais qu'il niait la Trinité, donc le Saint-Esprit, source de tout amour, le Pêché originel, l'Incarnation du Verbe, marque suprême d'amour de Dieu pour sa créature humaine, la Rédemption qui nous laisse l'espoir du Ciel et tout ce qui structure la métaphysique chrétienne.*

*J'avais de la difficulté à admettre ce que l'on raconte, par routine, dans la plupart des ouvrages de vulgarisation du Coran, attribuant son texte à une inspiration authentiquement divine de Mahomet ou à l'archange Gabriel qui lui en aurait spécialement dicté les sourates (8). Il n'était pas pensable que Dieu nous ait trompés au point de nous donner le Coran après l'Evangile, ou bien ce n'était pas du même qu'on parlait. Surtout, je remarquais que cette religion, éclosée six cents ans après le Christ, n'avait pu s'implanter qu'en combattant constamment le christianisme qui occupait bien avant elle toutes les places autour de la Méditerranée et dans le monde civilisé. Après des siècles où la chrétienté avait bien été forcée de se défendre contre l'agression puisque occupation signifiait islamisation, le grand péché de l'Occident, surtout de la France, qui a eu plusieurs fois la possibilité d'agir autrement, est de n'avoir pas été assez chrétienne pour comprendre que son premier devoir, après une pacification relative, aurait été d'éclairer et de convertir les musulmans. « En somme, me disait un jour un ami musulman qui ne reprochait guère à la colonisation française que son laïcisme, vous vous êtes occupés de nos carcasses, pas de nos âmes ». Peut-être est-ce de cette foi insuffisamment rayonnante et agissante que nous sommes tous punis aujourd'hui...*

---

(8) Par exemple, M. Tahar Ben Jelloun, présentant une nouvelle traduction du Coran (dans « Le Monde » du 13-09-79) écrit : « Cette parole **Incrée** est une parole de Dieu révélée à Mahomet en plusieurs morceaux et étapes par la voix de l'Ange Gabriel ». Que cela plaise ou non, ce point de vue est aussi celui d'un prêtre catholique, Hans Küng, mais que le Vatican a publiquement disqualifié comme théologien catholique. Dans son livre « Etre chrétien » (traduction française Le Seuil 1978), Hans Küng écrit, page 539, que « Le Coran conservé au Ciel, a été dicté phrase par phrase comme parole directe de Dieu... C'est un livre infailliblement vrai... C'est un livre parfait, sacré, qu'il faut accepter à la lettre... etc. ». En revanche, il dénie cette qualité à la Bible chrétienne : « parole humaine... d'où des déficiences, des fautes, des dissimulations, des confusions, des étroitesse et des erreurs ». A se demander pourquoi il s'obstine à se dire encore catholique...



*La clef du mystère de l'Islam est dans ce livre. Je laisse au lecteur la satisfaction d'en découvrir lui-même l'argumentation.*

*Pour ma part, l'idée d'un zélateur juif de la diaspora, combattant l'idolatrie locale et enseignant à son disciple Mahomet, avec forcément des arrière-pensées anti-chrétiennes, le judaïsme desséché des temps postérieurs à la ruine de Jérusalem prophétisée par le Christ, est, dans l'état actuel des connaissances, la seule hypothèse qui me satisfasse l'esprit et qui explique l'histoire sans toucher à la foi chrétienne.*

*La première notion que j'ai eue de cette explication m'est venue des articles de la revue « Itinéraires » qui ont jadis fait connaître à l'opinion catholique éclairée (dans les années 1956, 57, 61, 64) les thèses des ouvrages de Hanna Zakarias. Ce pseudonyme (9) cachait un savant religieux de réputation internationale, le Père Gabriel Théry O.P. qui, humblement, n'avait pas voulu compromettre son Ordre ni gêner les missionnaires en place, tout en faisant connaître au public ce que sa grande érudition et son intelligence des textes lui avaient permis de découvrir. Le Père Théry étant mort subitement en 1959, à soixante-huit ans, son disciple et ami, l'abbé Joseph Bertuel, qui avait étroitement collaboré avec lui les dernières années de sa vie et publié en son nom ses derniers ouvrages, prit la suite de sa pensée et de son apostolat. C'est à lui que nous devons ce premier ouvrage de vulgarisation des travaux du Père Théry, dont les savantes études précédentes sont d'ailleurs devenues introuvables. C'est un grand service qu'il rend à l'Eglise et à sa mission rédemptrice universelle, telle que notre pape Jean-Paul II ne cesse de la proclamer.*

*En plus du mystère percé, ce livre peut être, dans un sentiment de vraie charité, un instrument efficace de conversion de nos frères musulmans aspirant à une foi plus vive. Il suffit de leur faire comprendre qu'ils n'ont rien à renier de ce qu'ils ont cru, en gros, de la toute*

---

(9) L'abbé Bertuel m'a dit que ces deux mots tirés de l'hébreu signifiaient : **Grâce, joie** (hanna) et **Dieu s'est souvenu** (zekar-Ya). Réunis dans une même expression, ils pourraient se traduire : **C'est une grâce que Dieu se soit souvenu de moi**, ou **Grâce** (soit) **à Dieu qui s'est tourné vers moi**. Le P. Théry a voulu sans doute remercier Dieu d'avoir éclairé ses recherches, après l'avoir placé dans les circonstances particulières qui l'ont irrésistiblement poussé à entreprendre ce travail.



*puissance divine (sauf sans doute une vue trop sensuelle du paradis de Mahomet), mais seulement à y ajouter la Révélation chrétienne de l'Évangile, épanouissement de ce qui était en substance dans l'Ancien Testament et dont ils ont recueilli des bribes avec le Coran.*

*Tous les chrétiens connaissent les prédictions de saint Paul, dans le chapitre XI de l'épître aux Romains, sur le regroupement futur des Juifs en Terre Sainte, alors qu'ils y étaient moins de dix mille il y a soixante ans, et sur leur conversion finale au Christ. Il n'est pas interdit de penser que les musulmans, restés imprégnés par le Coran du judaïsme rigide post-messianique dans lequel ils se sont figés, participeront comme les Juifs pieux à ce « retour de la mort à la vie » (10). Dieu seul sait par quels méandres doit encore serpenter l'affrontement israélo-arabe avant d'en arriver là...*

*Le texte suivant d'Isaïe (XIX — 24, 25) alimente la réflexion et nourrit nos espérances communes : « En ce jour-là, Israël sera en tiers avec l'Égypte et Assour (Syrie-Mésopotamie) et, au milieu de la terre, une bénédiction. Yahwé le bénira en disant : « Bénis soient l'Égypte, mon peuple, et Assour, l'œuvre de mes mains, et mon héritage, Israël ».*

*L'étonnement des premiers Juifs convertis au christianisme, comme saint Pierre, de voir les Gentils (c'est-à-dire nous autres, les non-Juifs) participer à la grâce de la Rédemption, alors qu'ils estimaient devoir en être un jour les seuls bénéficiaires, n'aura d'égal que notre propre étonnement, à nous chrétiens d'aujourd'hui ou de demain, de voir des judaïsants, Juifs ou Arabes, partager aussi notre grâce et se retrouver à nos côtés sur le chemin de l'éternité.*

Amiral AUPHAN  
15 août 1980  
en la fête de l'Assomption  
de la Sainte Vierge.

---

(10) Saint Paul, épître aux Romains XI, 15.



## LIBRE PROPOS

Dans le travail que nous présentons aujourd'hui au public, nous nous efforçons de rendre accessibles aux lecteurs non spécialisés dans les études coraniques les analyses qu'avec le Père Gabriel Théry, O.P., nous avons publiées sous le titre de « De Moïse à Mohammed ». Plus précisément, le P. Théry, après avoir édité lui-même les deux premiers volumes de cet ouvrage, me fit l'honneur de demander ma collaboration pour les deux derniers tomes. Son décès inattendu m'obligea à les terminer seul.

Le P. Théry (1891-1959). Théologien éminent, membre de l'Académie Pontificale, fin critique, fondateur avec Etienne Gilson des *Archives doctrinales et littéraires du Moyen Age*, fondateur de l'Institut Historique Sainte-Sabine à Rome, professeur à l'Institut Catholique de Paris, membre de la section historique de la Sacrée Congrégation des rites, n'était donc pas un pèlerin égaré dans les études d'histoire religieuse et la critique interne des textes les plus obscurs. Sa réputation scientifique dépassait largement les frontières de notre pays. Aussi, « De Moïse à Mohammed » reçut-il tout de suite, de la part de missionnaires, prêtres, évêques, vivant en terre d'islam ou dans des pays subissant la pression des mahométans, un accueil chaleureux. Des laïcs, ne pouvant accepter les « explications rationnellement irrecevables données jusqu'alors par les coranologues les plus connus », déclarèrent avoir trouvé dans ces travaux la seule solution satisfaisante pour l'esprit au problème des origines de l'islam arabe. Par deux fois, après la publication de chacun de nos deux derniers tomes, le cardinal Richaud, d'autres évêques, et des théologiens, nous écrivirent pour nous dire leur satisfaction. Cette volumineuse correspondance, nous l'avons conservée comme témoignage des services intellectuels et spirituels que ces livres ont rendus. Les lecteurs qui les possèdent encore pourront



toujours s'y référer pour un surcroît de preuves ou de commentaires, car nous nous en tiendrons ici à l'essentiel.

Qu'on nous entende bien : notre but n'est pas d'étudier les multiples aspects de l'islam constitué, son histoire, la façon dont il s'exprime de la Yougoslavie au Sinkiang, du Maroc à Madagascar et à l'Indonésie. On n'aura rien compris à l'islam arabe tant qu'on ne l'aura pas défini à partir de son livre fondamental appelé « Coran », tout comme on ne peut rien comprendre au christianisme authentique si l'on ne remonte à son point de départ, qui est le Christ des évangiles.

Or les études concernant l'apparition historique et l'élaboration du « Coran » sont rares. De plus, elles laissent l'esprit insatisfait, parce qu'elles sont bâties sur un *a priori* incontesté et absolu : pour tous, ce livre de l'islam arabe est le « Coran », révélé par Dieu, et Mohammed est un prophète. Dès le début, on voudrait nous imposer cet axiome. Cela est scientifiquement inacceptable. Nous admettons parfaitement que le Livre arabe de l'islam *puisse* être ce que l'on nous en dit. Mais nous voulons des preuves. De même pour Mohammed.

On appelle « Coran » le livre arabe qui, selon les musulmans, contient les révélations faites par Allah — ou Dieu — sur le mont Hira non loin de La Mecque, au cours d'une nuit. C'est donc avant tout le livre de Dieu, et non la loi de Mahomet : rien de ce qu'il contient, selon la plus stricte orthodoxie musulmane, ne doit être attribué à une réflexion, interprétation, ou explication, personnelles de Mahomet. Si l'on nous permet cette comparaison, Mahomet n'est qu'un « récepteur-émetteur » qui a dicté à de nombreux « secrétaires » utilisant les matériaux les plus hétéroclites ce que l'archange Gabriel lui avait murmuré à l'oreille, et qu'il lui aurait rappelé en détail dans les diverses circonstances de son apostolat.

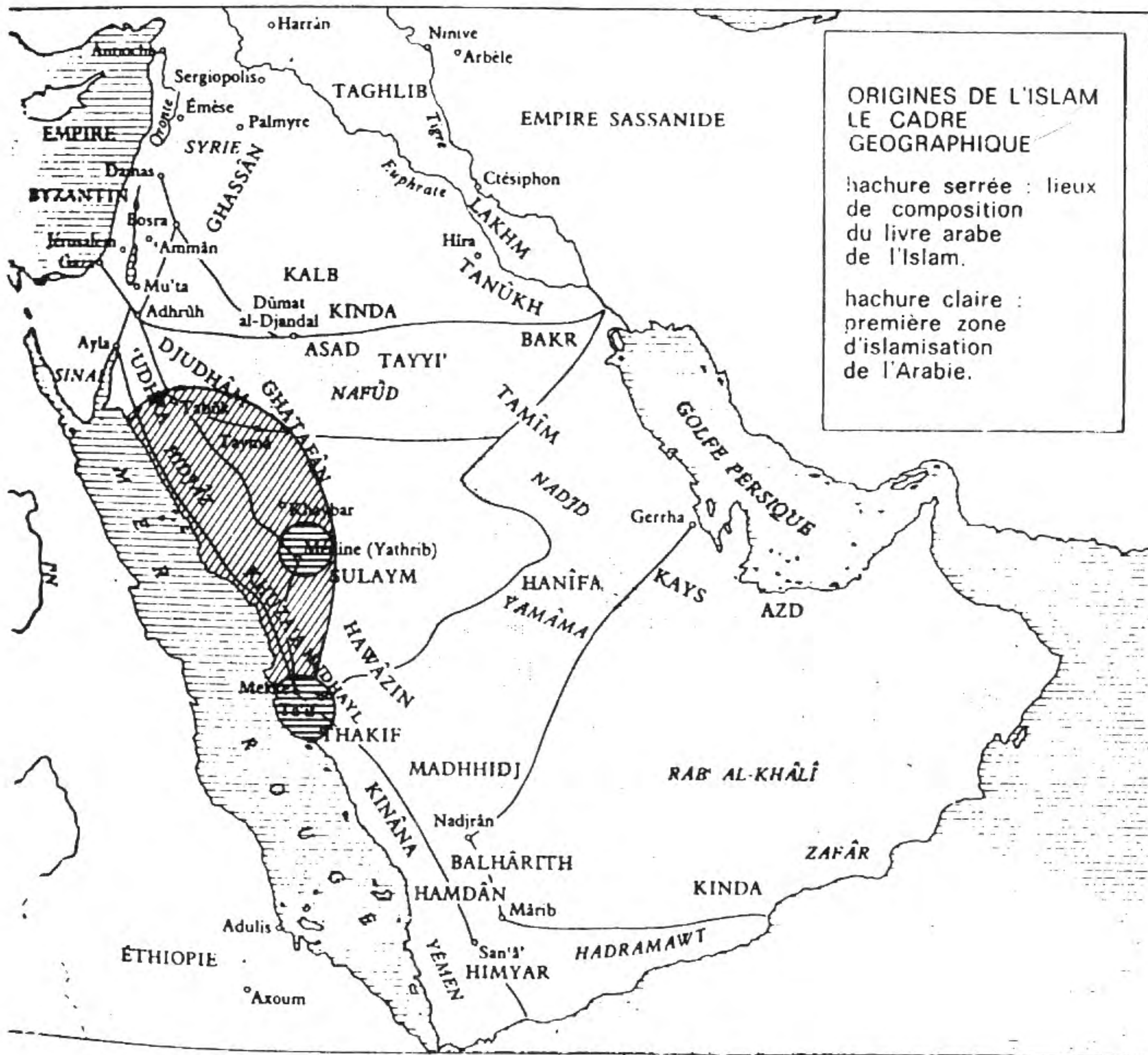
Quand on ouvre pour la première fois le « Coran », il apparaît comme un recueil de récits de guerre ou d'escarmouches locales, de complots et de disputes, de discours apologétiques ponctués de serments et d'invectives, d'enseignements pour la conduite personnelle et l'organisation sociale, de passages d'instruction religieuse plus didactiques illustrés par des extraits de la Bible et des commentaires rabbiniques.



Les chapitres, ou *sourates*, se suivent pêle-mêle sans ordre chronologique ni logique. Finalement, on s'aperçoit qu'il s'agit là d'une sorte de chronique de la conversion des Arabes à la foi au Dieu de la Bible. Celui qui a rédigé ce récit est celui-là même qui a vécu les événements, les a provoqués et les a conduits à leur terme. D'un bout à l'autre, c'est lui qui mène le jeu. Or, à partir d'un certain moment qui se situe dans les débuts de son entreprise, cet homme, pour inviter ses auditeurs à se convertir au vrai Dieu et se soumettre à ses lois, se réfère précisément au Coran comme à un *livre déjà écrit entier*, alors que celui qu'il est en train d'écrire est fort loin d'être achevé. Quel est donc le vrai Coran ? Celui qui porte aujourd'hui ce nom ? ou celui auquel il renvoie ? Tel est le problème qu'il nous faudra bien résoudre en temps opportun. On comprendra alors pourquoi, jusqu'à plus ample informé, quand nous parlerons du livre que nous étudions, nommé « Coran », nous mettons ce titre entre guillemets afin de marquer notre réserve. Nous préférons même le désigner par l'expression de *Livre arabe de l'islam* qui nous semble plus juste. Et nous pesons bien chaque mot. Nous le qualifions d'arabe, d'abord parce qu'il est écrit en cette langue ; ensuite, pour indiquer que l'islam n'est pas forcément, comme on pourrait le croire, spécifiquement arabe. Il n'est qu'une manifestation tardive, chez les Arabes du Hedjaz, d'un islam authentique qui ne leur doit absolument rien et auquel ils doivent tout, comme nous le verrons. Seuls, les textes du *Livre* nous permettront d'accepter ou de rejeter les prétentions communément affirmées sans preuves de ceux qui tiennent le « Coran » pour le livre des révélations divines à Mohammed, et l'islam pour une religion nouvelle et originale, « la troisième grande religion » du bassin méditerranéen. Nous entendons avancer sur un terrain ferme, assurant nos conclusions sur ce que peut nous apprendre la critique interne des *sourates*.

Ce faisant, nous n'avons nullement l'intention de détruire la foi des croyants, mais au contraire de l'éclairer en toute objectivité, en toute probité intellectuelle, et en toute bienveillance.







## POSITIONS EN PRÉSENCE

### A - LES MUSULMANS

Leur position est universellement connue : le « Coran » est un livre révélé. Il n'a donc pas de paternité humaine. Dieu en est l'auteur et ce serait un blasphème pour un humain que d'oser même penser à faire l'histoire de la parole de Dieu. On doit se borner à l'apprendre par cœur. C'est pourquoi, chez eux, le « Coran », qui a donné naissance à une multitude d'études linguistiques, à une casuistique effrénée, à une prolifération presque malade de prescriptions juridiques, n'a jamais fait l'objet de recherches méthodiques sur la genèse de son apparition, son développement interne, ses raisons d'exister. Le musulman arabe se refuse catégoriquement à ces sortes de démarches. C'est la possibilité même des études coraniques qu'il repousse, en raison du principe *a priori* de la révélation du « Coran ». Or, c'est précisément de cette possibilité que nous prétendons revendiquer les droits.

Si les musulmans en refusent la légitimité, ce n'est pas à cause d'une moindre exigence intellectuelle, mais à cause d'un manque de formation de l'esprit. On rencontre de très bons avocats musulmans qui s'entendent à disséquer des textes juridiques. Il y a de bons médecins qui évoluent facilement dans les diagnostics variés. Mais — et c'est le point fondamental qui nous intéresse — on ne trouve chez eux aucun historien coranique. Pourquoi un musulman serait-il incapable de faire de l'histoire religieuse, alors que, par ailleurs, il n'est pas par essence inapte aux sciences juridiques, médicales, administratives, ou politiques ?

Pour la majorité des musulmans, masse encore considérablement illettrée, la somme de toutes connaissances se limite aux versets du « Coran » appris dès l'enfance. Et chez les lettrés, toute velléité de recherches religieuses est entravée, sinon annihilée, par le caractère peccamineux qui s'attache à toute investigation objective quant aux origines de la religion islamique et du « Coran ». Le « Coran » est parole de Dieu : on ne



le discute pas, on n'en discute pas, on lui obéit. Le coup de massue originel qui a converti à l'islam, au VII<sup>e</sup> siècle, les peuples du Proche-Orient et les populations berbères de l'Afrique, continue de peser sur eux. On a bien soin d'ailleurs d'en perpétuer l'efficacité, le « Coran » étant un instrument politique qui résoud toutes les objections et s'avère précieux pour soulever ou apaiser tour à tour les foules « au nom d'Allah ».

Le musulman, disions-nous, n'est pas forcément inintelligent. Admettons donc que le « Coran » soit parole révélée. Dieu, dans cette révélation, n'est pas seul. Si, dans sa miséricorde, il décide de faire participer l'humanité à la connaissance de la Vérité éternelle, il faudra bien qu'il prenne un moyen capable de toucher les hommes. Cet instrument, ce canal vivant, ce sera un prophète. Les conseils, les ordres donnés dans les sourates de Médine, relatifs aux femmes, à la guerre sainte, au butin, étaient bel et bien prononcés par un homme, non par la bouche d'Allah.

Toute révélation est essentiellement une collaboration intellectuelle entre Dieu et l'homme, Dieu étant la cause principale, et l'homme la cause instrumentale. Seul, l'acte créateur est unilatéral. Toute autre action est une collaboration. Prenons comme exemple l'acte le plus banal : enfoncer un clou. C'est l'homme qui travaille ; mais aussi le marteau. Ils sont en étroite communion d'action, mais différemment : l'homme conçoit, réfléchit, dirige ; le marteau frappe, exécute. L'homme est la cause principale, le marteau la cause instrumentale. Si la première était inerte, la seconde serait sans vie. La preuve en est simple : tant que l'homme ne saisira pas le marteau, ne l'activera pas, celui-ci restera immobile et ne pourra jamais remplir sa fonction de marteau, c'est-à-dire son action propre. L'action de la cause instrumentale, tout comme son mode d'agir, dépendent essentiellement de la cause principale.

Ce qui est vrai pour toute collaboration l'est aussi pour cette collaboration spéciale qui s'appelle l'inspiration. Ce mode particulier de connaissance — car nous sommes ici dans le domaine purement intellectuel — est véritablement une collaboration entre une cause principale : Dieu, et une cause instrumentale : l'homme ; ce qui veut dire tout d'abord que l'action de l'instrument humain dépend entièrement de Dieu, qui éclaire l'intelligence humaine et lui communique le donné révélé,



de quelque nature qu'il soit. Mais cela signifie encore autre chose : si l'homme n'est qu'un instrument, il a cependant son activité propre. Si le marteau était inactif, sans efficence, le clou ne serait jamais enfoncé. L'instrument ne peut rien sans l'agent principal ; c'est certain ; mais réciproquement ce dernier serait complètement inopérant, dans le courant ordinaire de l'action, sans la participation de l'instrument.

Pour bien comprendre cela, un principe général va nous éclairer : *Chaque être agit selon sa nature*. Un marteau n'agit pas comme une éponge, ni un homme comme un caillou. S'il en était autrement, n'importe quoi pourrait servir à n'importe quoi. Par conséquent, dans l'ordre naturel des choses, l'instrument conserve son activité propre, en conformité avec sa nature. L'agent principal non seulement ne la supprime pas, mais il la suppose entière. Quand il s'agira de révélation, tout sera simultanément effet de la cause principale et de la cause instrumentale. Si l'homme était pure passivité, il serait inutile. Il ne sera pas non plus un canal amorphe ; il travaillera avec Dieu. Tout, par conséquent, sera à sa place, résultat de l'activité divine et de l'activité intellectuelle de l'homme. C'est ce qui explique que, dans le donné révélé, tout est divin et tout est humain, et que rien ne peut échapper à cette intime collaboration : la simple virgule, comme la plus sublime pensée, est à la fois travail de Dieu et travail de l'homme.

Le prophète sera donc cause instrumentale entre les mains du Très-Haut. Il conservera toutes les modalités de sa nature et de son activité. Si l'auteur du Livre de l'islam arabe a reçu des révélations, il entre forcément dans l'histoire de la Révélation, à titre de causalité instrumentale ; c'est-à-dire dans son cadre chronologique, historique, moral, religieux, avec toutes les influences naturelles qui ont agi sur son tempérament. Voilà pourquoi nous revendiquons pour l'histoire le droit d'appliquer ses méthodes dans l'étude du « Coran », comme elle l'a fait pour la Bible et les écrits du Nouveau Testament, sans pour autant les anéantir.

## B - LES OCCIDENTAUX

Chez les occidentaux, d'autres raisons viennent généralement fausser les études coraniques. Il faut d'abord regretter chez beaucoup d'érudits l'absence de sens



historique. Tous les coranologues savent que le « Coran » othmanien est un défi à l'histoire et à l'intelligence du texte. La chronologie y est remplacée par le centimètre.

Othman, selon la « tradition » musulmane, serait un homme de la tribu des Qoraïsch, comme Mohammed. Pour épouser une des filles du « prophète », fort belle, il dut se convertir. Or, cet Othman devint, en 644, le troisième khalife, c'est-à-dire le troisième successeur de son beau-père, le chef politique et religieux des Croyants. C'est à lui qu'est attribuée l'édition définitive du « Coran ». Afin d'accaparer pour son compte personnel « les paroles d'Allah », il aurait pris soin de faire détruire toutes les copies du texte « coranique », et il ne conserva que la sienne sur laquelle il se livra à une curieuse opération : il ordonna tous les feuillets de telle sorte que le chapitre le plus long soit placé le premier, et les autres à sa suite selon leur longueur décroissante. Ce qui eut pour effet de rendre inintelligible, à leur lecture, la genèse et le développement de la prédication islamique.

Possesseur du seul « Coran » original auquel il avait fait subir ce que certains appellent ce « carambolage de textes », il pouvait ainsi gouverner au nom d'Allah toute la communauté islamique, en tirant du « Coran » les explications qui convenaient le mieux à ses actes politiques. Curieux personnage que nous connaissons si peu, et sur lequel repose tout le développement de l'islam ! Malgré ses succès militaires en Nubie et en Perse, il réussit, par son népotisme et sa mainmise sur la « Révélation », à mécontenter un certain nombre de musulmans. Il mourut assassiné par des énergumènes.

Mais ses successeurs immédiats, probablement pour des raisons identiques, d'ordre politique, ne rétablirent jamais l'ordre chronologique des sourates, alors que, si près des origines, cela ne devait pas comporter de grandes difficultés. « Le temps qui sur toute ombre en verse une plus noire... » fit le reste. L'oubli des origines fit bientôt place à l'imagination avide de détails. Peu à peu, on « sut » absolument tout, sur les faits et gestes de Mohammed, de sa naissance à sa mort (570-632). Des conteurs arabes au talent incontestable, depuis Ibn-Ishaq (mort en 772) jusqu'à al-Balâdurî (mort en 901), « découvrirent » les moindres détails de la « vie du Prophète » (Sirât rasul Allah), et recueillirent les échos de ses



moindres paroles (le Hadith), jusqu'à at-Tabari (mort en 923) qui, avec quelques autres, contribuèrent à « trouver » quelques renseignements supplémentaires (1).

Aucun islamologue sérieux, depuis le P. Lammens jusqu'à Régis Blachère, n'accorde une valeur historique quelconque à ces « biographies ». Blachère résume parfaitement leur point de vue en écrivant : « L'historicité de ces données traditionnelles et ces récits ont tellement l'air de contes merveilleux qu'il est difficile d'en faire sérieusement état » (2).

Revenons donc au « Coran » othmanien. Comment rétablir l'ordre réel de ces *sourates* dont la rédaction s'échelonne sur une période de quelque vingt ans, si nous acceptons sans discuter la « tradition » musulmane ? Dans cette masse de plus de 6 000 versets, bien rares sont les points de repères historiques qui nous permettraient d'attribuer à certains chapitres une date absolue servant de pivot pour le groupement d'autres *sourates*. Les unes ont été écrites à La Mecque, les autres à Médine. Mais les allusions historiques qu'on croit pouvoir trouver dans les *sourates* médinoises sont trop incertaines pour servir de base à un raisonnement convaincant. Nous les analyserons en temps opportun.

Avant d'aborder toute étude coranique, il faut donc, dans la mesure du possible, restituer l'ordre chronologique des *sourates* pour fixer les différentes étapes de la prédication de l'islam à La Mecque, puis à Médine. Travail primordial si l'on veut comprendre le souffle intérieur de l'islam, ses origines, son développement interne. Personne aujourd'hui n'oserait aborder l'étude d'un quelconque écrivain sans tenir compte de la chronologie de ses œuvres. C'est un principe premier de toute étude historique.

---

(1) Nous limitons volontairement la nomenclature de ces auteurs, connus de tous les coranologues, que nous supposons sans intérêt pour les lecteurs de ce livre. — Citons : *Al Bokhari et Moslim*, en arabe (10 vol.) et, en français, *Les Traditions islamiques d'Al Bokhari*, traduit par O. Oudas et W. Marçais.

(2) Si l'on tient à connaître par le menu détail toute la « vie de Mahomet » dans une étude d'ensemble portant sur la *Sirah*, on peut lire : *LE PROPHÈTE DE L'ISLAM*, T. I, *Sa Vie* ; T. II, *Son Œuvre*, par Mohammed HAMIDULLAH ; chez J. Vrin, Paris 1959, 1378 H.



Ainsi privés de tout appui historique sérieux, certains exégètes ont cherché dans des analyses stylistiques, littéraires, et conceptuelles, le moyen d'établir dans les 114 sourates du « Coran » othmanien un certain ordre de succession (3).

Tous sont d'accord pour distinguer un bloc de sourates mecquoises, et un autre de sourates médinoises. Globalement, on peut admettre que 90 sourates appartiennent à la première période, les 24 autres pouvant être classées dans la seconde ; classification générale déjà fort appréciable, mais qui ne présentait pas, dans l'ensemble, des difficultés insurmontables.

La méthode stylistique s'avérant rentable, ces exégètes essayèrent de pousser leurs avantages en conjuguant l'analyse proprement littéraire et conceptuelle avec le développement extérieur de la nouvelle religion mecquoise, et parfois aussi avec la psychologie du prédicateur supposé — Mohammed — telle qu'ils la concevaient. Par de patientes recherches et de judicieuses remarques, ils arrivèrent à distinguer dans les sourates mecquoises trois périodes, marquant la progression de l'islam parmi les polythéistes.

Grimme commence par grouper 38 sourates autour de quelques idées très simples : idée d'un Dieu Tout-Puissant (rabb) et unique, Allah ; résurrection et jugement dernier ; joies du paradis et souffrances de l'enfer. Pendant cette période, dit-il, Mohammed reste prédicateur ; il n'est pas encore prophète.

Vient ensuite une période de transition, comportant 10 sourates, caractérisée par quelques idées nouvelles : proximité du jugement dernier ; négation de la féminité des anges ; les sept portes de l'enfer ; nouveaux vocables de la divinité.

Vient enfin la troisième période mecquoise couverte par 40 sourates, ce qui fait en tout 88 sourates mecquoi-

---

(3) Parmi ces exégètes, nous devons citer GRIMME (H.) : *Mohammed*, t. I, *Das Leben*, Munich 1892 ; t. II, *Einleitung in den Koran. System der Koranischen Theologie*, 1895. — HIRSHFELD, *Hartwig-Hirschfeld, New Researches into the Composition and Exegesis of the Qoran*, Londres 1902. — Et surtout : NOLDEKE-SCHWALLY, *Geschichte des Qoran*, 2<sup>e</sup> éd., 1<sup>re</sup> partie : *Ueber den Ursprung des Qorans*, Leipzig, 1909 ; II<sup>e</sup> partie : *Die Sammlung des Qorans*, Leipzig, 1919.



ses. Cette dernière est caractérisée par des discussions sur la grâce de Dieu, la révélation du *Livre*, les prophètes antérieurs à Mohammed, Moïse et Aaron, Abraham, Isaac et Jacob. On y mentionne aussi le Nouveau Testament, en particulier Jésus et sa mère Marie. La grâce de Dieu (*Rahma*), est envisagée surtout comme miséricorde et longanimité dans le jugement des hommes par Allah, surtout à l'égard des Mecquois. Dans toutes ces sourates, on peut remarquer l'emploi fréquent de paraboles. Evidemment, l'analyse conceptuelle des sourates mecquoises ne constitue, dans le travail de Grimme, qu'une simple esquisse. On peut reprocher à cet exégète de n'avoir retenu pour son classement que des données souvent accidentelles fort peu caractéristiques, chevauchant d'une période sur une autre. Si nous parlons de ce travail, c'est uniquement pour signaler un effort louable dans le but d'établir certaines charnières, dans le terne défilé des sourates othmaniennes.

Le classement de Nöldeke-Schwally a reçu davantage la faveur des érudits. Il repose, lui aussi, sur quelques remarques stylistiques très simples. Nöldeke note que, dans la 1<sup>re</sup> période mecquoise englobant 48 sourates, c'est « Dieu qui parle lui-même ». L'homme disparaît, comme dans les livres des grands prophètes d'Israël. Style grandiose, plein d'images hardies. Trente serments, contre un seul à Médine. Dans ces chapitres, très courts, Mohammed est traité par ses auditeurs de fou et de menteur.

En combinant les résultats stylistiques avec les données traditionnelles, Nöldeke distingue dans les sourates mecquoises trois groupes principaux correspondant à un développement externe plus large et plus précis des *idées religieuses de Mohammed*. On comprendra à la fin de notre ouvrage pourquoi, en applaudissant au principe même du classement historique des sourates et tout en acceptant provisoirement les principaux résultats obtenus sur ce point, nous repoussons catégoriquement la *conception de l'islam* supposée dans l'ouvrage de Nöldeke, encombré des légendes traditionnelles auxquelles personne, en dehors de l'islam, n'accorde le moindre crédit.

On aurait pu s'attendre à ce que les historiens coraniques, instruits du contre-sens historique du « Coran » othmanien, fassent, eux aussi, quelque effort pour se conformer à l'ordre chronologique, tout en restant libres de le modifier pour des raisons sérieuses. Or, il n'en est



rien. Ils continuent de traiter généralement le *Livre de l'islam* comme un bloc statique et uniforme. En écrivant ces lignes, nous avons sous les yeux l'ouvrage de Tor Andræ, *Mahomet, sa vie et sa doctrine* (Paris, A. Maisonneuve, 1945) que M. Gaudefroy-Demombynes, maître incontesté des études islamiques, présente comme un ouvrage d'initiation à l'islam.

Tor Andræ y expose des théories inspirées par des textes pris indistinctement dans n'importe quelle sourate, sans aucun souci ni de la chronologie, ni de l'évolution des esprits, des idées, et des situations : mélange invraisemblable de textes destinés à étayer des conclusions qui peuvent satisfaire l'auteur, mais qui nous déconcertent pour les raisons qui viennent d'être mentionnées.

L'ouvrage de Montet, « *Le Coran* » (Payot, Paris 1929) est celui d'un arabisant, sans plus. Il explique les sourates les unes après les autres dans l'ordre othmanien, mais ne fait aucune discrimination de temps ni de lieu. Cette absence du sens de l'histoire fait que les textes sont jetés pêle-mêle les uns sur les autres sans la moindre corrélation entre eux. De ce fait, leur explication pose des problèmes insurmontables et le résultat de ce travail monumental ne peut que décevoir.

Les ouvrages de Régis Blachère, *Le Coran*, traduction selon un essai de reclassement des sourates (T. I, Paris 1947) (T. II, Paris 1949) (T. III, Paris 1951), et *Le problème de Mahomet* (1952), constituent un réel et grand progrès sur les travaux précédents. On y sent le souci constant de la chronologie et de l'exactitude dans la traduction. Mais à notre avis, comme on le verra, il est fort regrettable que M. Blachère n'ait pas eu à un même degré le souci du réel et de *l'objet*, et fonde ses commentaires sur cette « tradition » arabe dont il a signalé lui-même le peu de cas que l'on doit en faire. De ce chef, ses ouvrages, à peine nés, nous paraissent déjà vieillir. Nous regrettons qu'il n'ait pas su se dégager de l'environnement traditionnel des études coraniques.

## C - NOTRE MÉTHODE

L'apostolat religieux qui devait aboutir à l'islamisation des arabes, commencé aux environs de 610, s'achève en 632. Aucune raison majeure, appuyée sur un document



authentique, ne nous oblige à refuser ces dates. Cela d'ailleurs importe peu. Inaugurée à La Mecque, cette activité religieuse se terminera à Médine. Elle a donc un commencement, un milieu et une fin. Chacune de ces périodes baigne, pour ainsi dire, dans une atmosphère et des circonstances différentes. L'idéal du prédicateur de l'islam a subi, au cours de ses dernières vingt-cinq années, bien des transformations. Il s'est développé et modifié. Les réactions des auditeurs sont multiples et variées. Nous en entendons l'écho dans les sourates. Il faut donc tenir compte de toute cette évolution :

- évolution du donné religieux de l'islam arabe naissant,
- évolution dans la vie intérieure de celui qui reçoit cette instruction doctrinale et morale (Mohammed),
- évolution dans l'acceptation du message par ses contemporains.

*Le Livre arabe de l'islam* nous raconte un drame qui se joue pendant un quart de siècle. L'historien doit en respecter la trame. L'érudit n'a aucune chance d'aboutir à une vision réelle des choses s'il continue de puiser inconsidérément des textes dans les différentes périodes pour les brasser dans un même sac, avec l'idée d'en sortir une synthèse historico-dogmatique du « Coran ». Pareil amalgame n'a rien de commun avec une synthèse qui, dans notre cas, se résoud par une vue des événements reposant sur une analyse chronologique des textes.

Notre procès des études coraniques est sévère, nous le savons. Mais tout ce que nous avons lu de la littérature coranique nous a plongé dans une profonde tristesse en pensant aux érudits et aux historiens du monde entier qui ont fait et font encore fausse route, égarant à leur suite l'opinion publique si crédule dans les domaines qu'elle ignore. Après avoir lu toutes ces analyses et explications, où l'imagination l'emporte sur l'histoire, il nous a fallu tout recommencer à la base, en nous dégageant d'abord de tout un appareil de fausse érudition et d'incroyables légendes.

Finalement, le travail le plus difficile a été, et sera toujours, de se replacer tout simplement en face des textes du « Coran » arabe. En ce sens, notre ouvrage n'est pas un travail de linguistique ni d'érudition, encore moins une étude exhaustive des origines de l'islam arabe.



Loin d'épuiser le sujet, nos indications permettront de lire avec plus d'attrait et de compréhension les milliers de versets d'un livre qui est devenu le guide de plusieurs centaines de millions d'hommes (4).

Quant aux résultats de notre étude, on les connaîtra au terme du voyage.

---

(4) Nous citerons *habituellement* la traduction de Blachère, qui aurait beaucoup gagné à être plus claire dans l'expression, moins rivée aux légendes musulmanes. Mais la plus grande déficience de Blachère est d'ignorer l'Ancien Testament, ce qui est une immense lacune quand on veut traduire un ouvrage qui s'y réfère sans cesse.

La numérotation occidentale des versets du Coran, utilisée par Blachère, diffère quelque peu de la numérotation arabe. Voir table de concordance, MASSON (D.), *Le Coran*, Gallimard, 1967, p. 983 et suiv.



## CHAPITRE I

### A - LE MILIEU GEOGRAPHIQUE ET ECONOMIQUE

A l'époque où commence la prédication contenue dans le Livre de l'islam en Arabie, La Mecque, qui deux siècles auparavant n'était encore qu'une agglomération mouvante autour du puits de Zemzem, constituait un centre commercial de grande importance.

Au VIII<sup>e</sup> siècle avant J.-C., du temps d'Isaïe, et même d'Ezéchiél, les marchandises de la Perse et des Indes parvenaient en Syrie par la voie directe qui, remontant de la vallée de l'Euphrate, passait au nord du désert syrien (1). Les Arabes dont parle Isaïe (2), nomades qui payaient leurs impôts en troupeaux (3), fils du désert (4) et fils de l'Orient (5), qui circulaient entre l'Euphrate et la Mer Morte (6), comptaient déjà parmi les commerçants les plus entreprenants : « Dedan trafiquait avec toi des couvertures de cheval. L'Arabie et tous les princes de Cédar eux-mêmes trafiquaient avec toi : ils faisaient commerce d'agneaux, de bédiers et de boucs. Les marchands de Séba et de Rahma trafiquaient avec toi : ils te pourvoyaient d'aromates de première qualité, de pierres précieuses et d'or... Les bateaux de Tarsis naviguaient pour ton approvisionnement » (7).

Au VI<sup>e</sup> siècle de notre ère, la situation a complètement changé. Les rivalités entre Romains et Sassanides ren-

---

(1) Sur l'histoire du commerce dans l'Antiquité, voir surtout TOUTAIN (J.), *L'économie antique* [collection de BERR (H.), *Evolution de l'humanité*], Paris 1927, p. 180, etc. : Les grandes voies commerciales de terre, d'eau et de mer. — Voir aussi l'ouvrage de KAMMERER (A.), *La Mer Rouge, l'Abyssinie et l'Arabie depuis l'Antiquité*, t. I, Le Caire 1929, en particulier le ch. VI. Voir aussi STARCKY (J.), *Palmyre dans l'Orient ancien illustré*, Paris 1952.

(2) Isaïe, XIII, 20, dans la Bible dite de Jérusalem.

(3) II Chroniques, XVII, 11.

(4) Isaïe XX, 13 ; Jer. XLIX, 28-29.

(5) Ezéchiél, XXVII, 21.

(6) L'Arabie biblique n'englobait ni la presqu'île sinaïtique, ni l'Arabie, Pétrée, ni la péninsule arabique. Les Livres Saints ne mentionnent aucune tribu arabe au sud du Hedjaz.

(7) Ezéchiél, XXVII, 20-25.



dent les routes du nord incertaines. Mais les commerçants de tous temps et de toutes races sont tenaces et ingénieux. Ils savent « crever » les barrières politiques et même militaires pour pousser leurs marchandises de l'avant. Il existe une géographie du commerce.

Comme il est difficile aux v<sup>e</sup> et vi<sup>e</sup> siècles de circuler du nord-est au nord-ouest, on passera du sud au nord. On contourne le danger, et c'est désormais sur les rives de la Mer Rouge que s'entasseront les dépôts. La Mecque est devenue une nécessité, une nécessité commerciale. C'est une république de marchands, créée sans plan défini, par instinct naturel. La Mecque, centre commercial, est née d'une bousculade politique, et de la volonté de survie chez les trafiquants orientaux, qui veulent échapper aux pillards et aux pirates (7 bis).

Par contre, au vii<sup>e</sup> siècle, Bagdad, politiquement dominée par la Perse, intellectuellement sous l'influence prépondérante des nestoriens syriaques, en réalisant au profit du califat musulman l'unité du Proche-Orient, rendra paix et liberté à l'ancienne route classique qui, des Indes, aboutissait en Syrie par le golfe persique et la vallée de l'Euphrate. Ce faisant, elle précipita la ruine commerciale de La Mecque et de la région, ruine déjà amorcée par les approbations données aux coupeurs de palmiers à Médine (8) : « Ce que vous avez coupé (de) palmiers, et ceux que vous avez laissés debout sur leurs racines, cela s'est fait avec la permission d'Allah pour confondre les fauteurs d'iniquité » (sour. LIX, 5). Comble un puits dans le désert, couper un palmier dans une oasis, c'est semer des germes de mort ; du vivant même de Mohammed, La Mecque était déjà entrée dans le sillage de la décadence. Pour les Abbassides, de rivale elle deviendra bientôt ennemie. La Mecque tombera sous les coups calculés et répétés de ces sultans *abbassides*, musulmans de religion, anti-mecquois d'intérêt. L'importance commerciale de La Mecque n'aura été que passagère, mais suffisante en intensité et en durée pour marquer une époque.

---

(7 bis) Cf. LAMMENS, art. Mekka, dans Encyclopédie de l'Islam, t. III, p. 509 A.

(8) Sour. LIX, 5. Une fraction de musulmanisés renégats ayant été expulsés de Médine et s'étant réfugiés dans les environs proches de Médine furent assaillis par des musulmans fidèles qui mirent à bas leurs demeures et coupèrent bon nombre de palmiers, avec l'approbation de l'Apôtre de Dieu qui était devenu leur chef.



Au VI<sup>e</sup> siècle, La Mecque est donc un grand centre de trafiquants. Délaissant les territoires sassanides — bien qu'ils aient pris soin de payer aux Perses, en bonne et due forme, leurs droits de passage — les Mecquois se dirigent vers la Syrie et les terres byzantines où ils se trouvent en plus grande sécurité et à pied d'œuvre pour l'écoulement de leurs marchandises. L'auteur du Livre arabe de l'islam, qui se lamente sur une victoire éphémère de Chosroès II, se plaît, par contre, à louer l'empire romano-byzantin, c'est-à-dire les Grecs byzantins dont il souhaite le succès définitif : « Les Roumis ont été vaincus aux confins de notre terre. Mais, après cette défaite, ils seront vainqueurs dans quelques années. A Dieu appartient l'ordre dans le passé comme dans l'avenir. Alors, les Croyants se réjouiront du secours de Dieu. Il secourt qui Il veut, Il est le Puissant, le Miséricordieux » (sour, XXX, 1-4).

Il y a autour de la Ka'ba tout un monde qui grouille, hurle, gesticule ; des hommes qui calculent et spéculent. On les voit prendre livraison des marchandises qu'amènent à pas lents et cadencés les chameaux lourdement chargés des raisins de Taïf, encens et parfums de l'Arabie méridionale ; ivoires et poudres d'or d'Afrique ; produits de l'Inde et de la Chine. C'est sur des chevaux sans doute qu'on charge l'or et l'argent des mines des Banu-Salaïm, tribu semi-sédentaire campée sur la route de Médine à La Mecque ; ce sont toutes des marchandises de choix, plus ou moins légères, mais fort chères : un chameau transportera à lui seul une véritable fortune. Au retour, il transportera un nouveau chargement, car l'Arabie est surtout importatrice. A Gaza, dans les chouaris qui pendent bien équilibrés aux flancs des bêtes, on amoncellera des ballots d'étoffes d'Egypte, des céréales et de l'huile de Syrie. Les chameaux en sont véritablement surchargés, mués en masses informes.

Les Mecquois passent leur vie à organiser et à recevoir des caravanes. Il leur faut plusieurs mois pour préparer chacune d'elles. Les caravanes de l'hiver et de l'été sont passées dans la coutume. C'est presque une institution, que rappelle la sourate CVI, 1-2 : « Pour l'union des Qoraïschites, qui s'unissent pour les caravanes de l'hiver et de l'été ». Ils sont tous réunis autour de leur sanctuaire. On y trouve les convoyeurs qui guideront



les chameaux ; ce sont les moins fortunés, quelquefois des hommes en faillite, à la conquête pénible d'une fortune qu'ils espèrent ou qu'ils n'ont point su garder. Il y a aussi les loqueteux, les miséreux, les aventuriers, gens de coups de main ; car cette caravane, il faudra non seulement la conduire, mais parfois la défendre. La caravane mecquoise est une richesse ambulante. Aboû Sofyan partit un jour, dit-on, en Syrie avec un millier de chameaux. La marchandise transportée était évaluée à 50 000 dinars or. Une seule maison, celle d'Aboû Ohaiha y participait pour les trois cinquièmes. Bien que ces chiffres aient pu être exagérés pour mettre en relief la victoire des razzieurs musulmans, il n'en demeure pas moins que les caravanes mecquoises étaient d'une importance et d'une richesse exceptionnelles.

On imagine facilement la vitalité donnée à la Mecque par l'organisation de ces transactions commerciales. Près de la Ka'ba s'agitent une multitude de bédouins arabes et d'Ethiopiens, des hommes dont les couleurs s'échelonnent du jaunâtre au noir luisant. Il n'y a pas de barème de prix pour les marchandises qu'ils viennent offrir. Tout ce monde volubile palabre à qui mieux mieux. C'est au plus offrant, au plus rusé ; et quand un accord est intervenu, les acheteurs n'en ont pas encore fini. Ils calculent, pour les défalquer, les droits de passage très élevés, que Byzantins et Perses ne manqueront pas de leur réclamer. Des fortunes considérables se font et se défont avec la même rapidité. C'est un roulement d'argent comparable à celui de la Bourse. Il n'y a pas de banque au sens actuel, mais trafic. L'argent obtenu ou récupéré est aussitôt réemployé à d'autres achats. On prête aussi beaucoup ; naturellement avec usure, à cent pour cent. C'est ce que les Mecquois appellent vendre de l'argent : « Ceux qui se nourrissent de l'usure ne se dresseront (au Jugement dernier) que comme se dressera celui que le Démon aura roué de son toucher. Ils disent en effet : « le troc est comme l'usure (Non !) Dieu a déclaré licite le troc et déclare illicite l'usure » (sour. II, 276). « On eût difficilement imaginé, — écrit *Lammens* —, un milieu où les capitaux jouissaient d'une plus active circulation. Le *tâdjir*, homme d'affaires, ne s'y préoccupait pas de thésauriser, d'amasser dans ses coffres-forts. Il professait une foi aveugle dans la vertu du crédit, dans la productivité indéfinie du capital.



Composée de courtiers et d'entremetteurs, la majeure partie de la population vivait de crédit » (9).

Les femmes elles-mêmes subissaient cet engouement pour les affaires ; la mère d'Aboû-Djahl tenait boutique de parfums, dit-on ; Hind, femme d'Aboû-Sofyan, trafiquait avec la Syrie ; et Khadidja, que la tradition arabe attribue comme première épouse à ce jeune homme nommé plus tard (10) Mohammed, était réputée comme une femme fort experte en affaires commerciales.

Si les Mecquois n'étaient pas tous aussi riches que Walid al-Mughîra, qu'Abbas et qu'Aboû-Lahâb, oncles de Mohammed, qu'Abdallâh, père du poète Omar ben Abî Rabî'a, tous aspiraient à le devenir. Mohammed se trouva un jour dans cette filière de la fortune.

## B - LE MILIEU RELIGIEUX

La vitalité économique de La Mecque se trouvait favorisée par la Ka'ba, grand centre religieux de l'Arabie qui, même avant le VII<sup>e</sup> siècle, était devenue un lieu de pèlerinage célèbre. La Ka'ba existait déjà au II<sup>e</sup> siècle avant le Christ et fut reconstruite, dit-on, à l'époque même de Mohammed. C'était une construction imparfaitement rectangulaire de 12 mètres de long, 10 mètres de large, et 15 mètres de hauteur, posée sur un socle de marbre de 0 m 25 ; le tout, sauf le chéneau et la porte, recouvert d'un tapis noir, fourni aujourd'hui par les Egyptiens et changé chaque année. Ce sanctuaire avait été bâti à côté du puits de Zemzem, point de halte naturel pour les nomades. On venait de loin pour s'abreuver à cette eau dont le désert était si parcimonieux. Les chameaux, que la nature a créés si prudents, y faisaient leur plein pour les jours à venir. Plus tard — nous disons *plus tard* à dessein — pour rendre grâce aux dieux de ce lieu tout providentiel, on y avait placé une pierre noire, objet d'adoration. Les nomades qui avaient eu cette idée ne brillaient point par l'imagination. Plusieurs sanctuaires

---

(9) LAMMENS (H.), art. *Mekka*, dans *Encyclopédie de l'Islam* (E.I., t. III, p. 509 A).

(10) Ce n'est en effet que dans certaines sourates médinoises (XLVII, 2 ; III, 138 ; LXI, 6 ; XXXIII, 40), donc tardivement, que nous trouvons le terme de « mohammed », non comme nom propre, mais comme participe passé qualifiant quelqu'un. Nous aborderons ces explications en temps voulu.



syriens avaient déjà orienté leur dévotion sur un pareil objet. Les Nabatéens (11) avaient aussi une pierre noire au sanctuaire rupestre de Pétra. La pierre noire subsiste toujours, scellée à l'angle oriental de la Ka'ba, à un mètre et demi au-dessus du sol. Ce petit bloc de pierre tendre qui nous est parvenu en trois morceaux et de nombreux débris, est maintenant ceinturé d'un anneau de fer. Au VI<sup>e</sup> siècle finissant, il n'est pas encore question de SON ORIGINE CELESTE. Ce sont probablement les Médinois, falsificateurs de l'histoire, qui ont inventé le voyage de l'archange Gabriel apportant cette pierre dans la Ka'ba dont Abraham et même Adam auraient jadis posé les fondements ! On voit que la pierre de Scone n'est pas une nouveauté !

Au VI<sup>e</sup> siècle, la Ka'ba était devenue un musée d'idoles, et plus encore de fiches lithiques, surtout, comme il convient à des gens du désert, dépourvus de tout sens artistique. Chaque tribu nomade y avait déposé les objets de son culte. Véritable grange à divinités, bric-à-brac de cailloux, quelques rares et grossières statues, la Ka'ba contenait autant d'idoles qu'il y a de jours dans l'année. Il y en avait pour tous les goûts, pour toutes les situations, pour toutes les tribus, pour les demi-sédentaires et les bédouins. Divinités masculines et féminines recevaient des dons, des offrandes et des sacrifices (sour. V, 102) ; on les conjurait par des baguettes utilisées comme pour une espèce de tirage au sort. Autour de la Ka'ba, on dansait. Les Mecquois tenaient là leurs interminables palabres. On y devisait des nouvelles politiques et commerciales. C'est aux abords de ce sanctuaire que commenceront un jour les grandes discussions religieuses : « Avez-vous considéré Allât et Al-'Ouzzâ et Manât, la troisième idole ? » (sour. LIII, 19-22). Afin de nous placer dans l'ambiance de La Mecque au VII<sup>e</sup> siècle, qu'il nous suffise pour l'instant de faire quelques remarques sur ces divinités.

---

(11) JAUSSEN (P.P.) et SAVIGNAC, *Mission archéologique en Arabie*, t. II ; Inscriptions 212, 213. — Voir NAU (Fr.), *Les Arabes chrétiens de Mésopotamie et de Syrie du VII<sup>e</sup> siècle au VIII<sup>e</sup> siècle* ; Paris, 1933, p. 91 : « Les Nabatéens que l'on trouve installés au IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère au sud de la Palestine avec Pétra pour capitale, tenaient les routes du commerce entre l'Égypte, la Syrie, l'Arabie et la basse Mésopotamie. Ils avaient rayonné ensuite dans toutes ces régions. Vers le nord, ils étaient arrivés à occuper la Transjordanie avec Bosra... Des voies romaines, le long desquelles on a retrouvé des milliers conduisant à Bosra vers Damas, vers Tyr, vers la Basse Mésopotamie, vers Amman, vers Pétra, l'Arabie et la Mer Rouge... ».



Allât, la première idole mentionnée dans le texte précité était surtout vénérée dans l'Arabie du Nord et principalement à Taïf (12). C'était une divinité stellaire ; dieu-soleil, divinité féminine que certains auteurs rapprochent aussi de la planète Vénus. Al-lât ou Ilât faisait partie depuis longtemps du vieux fonds sémitique religieux. Elle avait son temple et ses prêtres à Salkhad. On la vénérait chez les Thamoudéens (12 bis), les Nabatéens, les Lihyanites (13). A La Mecque, elle avait la faveur des idolâtres. On la représentait sous la forme d'une pierre blanche carrée, parfois sous la forme d'un arbre.

Manât avait son sanctuaire au bord de la mer entre La Mecque et Médine. Connue également des Nabatéens et des Thamoudéens, déesse féminine fille d'Allât, elle était représentée comme sa mère par une grande pierre.

Al'Ouzzâ, qu'on apparente à l'Aphrodite des Perses, formait triade avec Allât et Manât, et jouissait d'une vogue particulière à l'époque de Mohammed. Elle avait sa statue, son fétiche, dans un arbre sacré, à Hourad, sur la route conduisant de La Mecque vers l'Irak.

Parmi les historiens des religions, les uns ont donné sur ces divinités de très précieuses indications ; d'autres, conduits par un esprit de synthèse sommaire ou de syncretisme simpliste, qui fit fureur à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, ont été moins heureux, se laissant même entraîner jusqu'à de réelles aberrations. Ainsi, Tor Andræ qui, sur d'hypothétiques identifications entre Al'Ouzzâ et Vénus — Aphrodite convertie d'après des témoignages chrétiens, dit-il, en « Etoile du Matin » —, n'hésite pas à écrire : « On voit combien la gracieuse et rayonnante reine du ciel fut chère à la dévotion méditerranéenne et proche-orientale, par le fait qu'elle a survécu à la chute du monde antique et s'est conquis une place dans le christianisme catholique sous le nom de Vierge Marie, reine du ciel ».

---

(12) Voir RYCHMANS (G.), *Les noms propres sud-sémitiques*, t. I, *Répertoire analytique*, Louvain, 1934 ; I.D., *Les religions arabes préislamiques*, dans *Histoire des Religions*, de MORTIER-GORCE, t. III, 1947, p. 315-332 ; MARMADJI, *Les dieux du paganisme arabe d'après Ibn al-Kalbi*, dans *Revue biblique*, 1926, p. 397-420 ; DUSSAUD, *Les arabes en Syrie avant l'Islam*, 1907 ; etc., etc.

(12 bis) Cf. infra, p. 63.

(13) *Ibid.* Inscriptions lihyanites, p. 363, sq., Inscription 39.



A cette triade féminine, on peut adjoindre le dieu Wadd (14), mentionné si fréquemment dans les inscriptions minéennes et chez les Nabatéens. Wadd est un nom de personne, un nom de famille, et aussi un nom de divinité, le dieu-Amour, très vénéré dans le Hedjaz, et titulaire principal de Dedan...

Les déesses Allât, Manât, al'Ouzzâ et le dieu Wadd n'appartenaient pas en propre aux Mecquois. Ces divinités étaient vénérées en Arabie et dans les tribus du Proche-Orient depuis des siècles. Ce qui est remarquable, c'est le désir des Mecquois de collectionner dans la Ka'ba, pour leur propre compte, toutes ces anciennes divinités. Centre commercial, La Mecque veut devenir centre religieux. On y rencontre aussi les dieux Souwâ, Yagoûth, Ia'ouk, Nasr, qui formeraient avec Wadd un groupe homogène. Ces idoles représenteraient, d'après la tradition musulmane, cinq justes qui auraient cru au message de Noé ; ce qui détermina les grands érudits à qualifier ces divinités de *noachiques* ! Elles auraient été amenées de Djedda à La Mecque.

Nous sommes ici en pleine légende, provenant d'une mauvaise interprétation de la part des commentateurs musulmans, suivis par les historiens occidentaux, d'un texte du « Coran » (15). *Sour. LXXI, 20-24* :

20. *(Il) dit : « Seigneur, ils m'ont désobéi et ont suivi celui dont la richesse et la descendance ne font qu'accroître la perdition.*
21. *Ils ont perpétré une immense perfidie,*
22. *et se sont écriés : "N'abandonnez pas vos divinités ! N'abandonnez ni Wadd, ni Souwâ*
23. *Ni Yagoûth, ni Ia'ouk, ni Nasr".*
24. *Ils ont égaré un grand nombre. »*

---

(14) JAUSSEN et SAVIGNAC, *op. cit.*, t. I, 1909 ; t. II, 1914 ; en particulier t. II, p. 380 : « Le dieu Wadd ou dieu Amour est très fréquemment nommé dans les inscriptions minéennes de el-'Ela. Il était une des principales divinités honorées par les Minéens qui avaient naturellement implanté son culte dans la florissante colonie du Hedjaz. Très vraisemblablement, il était regardé comme le titulaire principal du temple de Dedan. »

(15) Voir MONTET (E.), *Le Coran*, p. 19 : « Voici ceux (les noms) de plusieurs divinités particulièrement intéressantes : Wadd, etc., les dieux contemporains de Noé. » De même GODEFROY-DEMOMBYNES, *Mahomet*, p. 32 : « Ils disent : ne délaissez point vos divinités ! ne délaissez ni Wadd, ni... etc. » Il est donc logique (!) que la tradition musulmane les montre emportés par le déluge. — Et BLACHERE, *Le Coran*, t. I, plus circonspect : « Buh et l'exégèse traditionnelle n'hésitent pas à voir en elles des idoles du temps de Noé, ce contre quoi s'élève Razi. »



Dans cette sourate, c'est une histoire de Noé qui est racontée par Allah, selon les musulmans arabes, à Mohammed : « En vérité, nous envoyâmes Noé vers son peuple en lui disant : « Avertis ton peuple avant que ne l'atteigne un Tourment cruel » (v. 1)... et Noé s'écria : « Seigneur, ne laisse sur la terre nul vivant parmi les infidèles... » (v. 27-29). Cette double mention de Noé, au début et à la fin de la sourate LXXI, a fait bon chemin dans l'imagination des commentateurs qui n'ont pas hésité un seul instant à placer dans la bouche de Noé tous les autres versets 2-26 récités par Allah à Mohammed ! Ils en ont conclu que ces cinq divinités dataient par conséquent du déluge, et qu'elles entraînaient dans leur sillage d'erreurs une multitude d'hommes ; c'est pour punir ces égarés qu'Allah aurait décidé de noyer le genre humain. Les musulmans ajoutèrent que ces divinités étaient parvenues à La Mecque par Djedda !

Naturellement, tout cela n'a aucune consistance et ne résiste pas à la critique. Il suffit d'une lecture attentive pour s'apercevoir que, dans la sour. LXXI, le bloc 2-26 encasté entre les versets 1-27 est sans aucun rapport avec une histoire quelconque de Noé. Le texte se développe sur un plan local et anecdotique. Celui qui parle, véritable fondateur de l'islam arabe, raconte ici ses propres démêlés avec les idolâtres mecquois, en particulier avec une riche famille de commerçants ; (v. 20). Ces idolâtres, dit-il, ont tramé un complot ; ils cherchent à entraîner les incroyants en les suppliant de ne pas adopter Allah, de rester fidèles d'abord à Wadd, le dieu des Nabatéens, puis à Souwâ, Yagoûth, Ia'ouk, Nasr, dont nous savons seulement qu'ils faisaient partie du bric-à-brac de la Ka'ba. Il n'y a donc aucune relation entre ces quatre dernières divinités et l'histoire de Noé ; on n'en trouve nulle mention, évidemment, ni dans la Bible, ni dans le Talmud. Les traducteurs et commentateurs n'ont pas lu le texte et se sont laissé emporter par leur folle imagination, comme cela leur arrive fréquemment : ils sautent d'un mot sur l'autre qu'ils chargent de notes et de considérations, en omettant de relier les mots entre eux, de lire la phrase, et à plus forte raison le contexte.

Dans la Ka'ba, nous trouvons un second groupe d'idolâtres, probablement récentes et locales, honorées par les Mecquois à l'époque où l'islam commence à être



prêché : Souwâ, Yagoûth, Ia'ouk, et Nasr. Nullement mentionnées dans les inscriptions sémitiques, on n'en parle que dans le livre nommé « Coran ».

Totalement différent est le cas de Djibt, (sour. IV, 54), et de Tâghoût (XVI, 38 ; XXXIX, 19 ; II, 257, 259 ; V, 65). Ce ne sont pas des divinités, encore moins des idoles, arabes et mecquoises. Elles n'ont aucune place dans la Ka'ba. Elles représentent l'esprit du mal, sans qu'on puisse préciser davantage, et nous verrons quel rôle leur attribue le prédicateur de La Mecque lorsque notre analyse nous aura conduit aux textes où leur nom apparaît pour la première fois.

Mais plusieurs historiens affirment que, au commencement du VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, le polythéisme arabe, peut-être sous l'influence judéo-chrétienne, avait déjà évolué vers un certain hénothéisme, c'est-à-dire la suprématie d'un dieu sur les autres. Nous constatons à Palmyre le même phénomène. On y trouve un dieu principal, Baalshamîn, le Maître des cieux, nommé encore maître du monde et de l'éternité. L'influence juive du Dieu (Elohim) créateur des cieux (ha-shamain) est ici manifeste. En Arabie, nous trouvons Allah. Et de plus, nous en entendrons parler tout au long du « Coran », livre arabe de l'Islam. Il est donc nécessaire de savoir ce que représente cet ALLAH.

1 - *ALLAH, DIEU DES JUIFS*. — Sans nous attarder à démontrer ici une évidence qui éclate à chaque page des prédications mecquoise et médinoise, comme nous le constaterons en permanence, le terme Allah désigne essentiellement le Dieu des juifs, le Yahwé de Moïse. Il en a tous les attributs ; il ne possède même que ceux-là. Il est essentiellement Unique, Créateur, Tout-Puissant, dispensateur de tous les biens si largement distribués à l'humanité. Si nous avons tant soit peu de culture biblique, c'est Lui que nous retrouverons à chaque pas, nous le reconnâtrons sans peine. Comment Yahwé a-t-il cédé le pas à Allah ? Souvenons-nous que le terme *Il* ou *Ilah* se retrouve sous différentes formes chez les anciens Sémites, les orientalistes l'ont largement démontré : les vieilles inscriptions araméennes, phéniciennes, mentionnent, à côté d'autres dieux, le nom de *Il*, *Ilah*, *Ha-ilah*. Dussaud l'a relevé cinq fois dans les inscriptions de Safa ; Littman l'a noté également plusieurs fois sur les



graffiti thamoudéens ; les Phéniciens rendaient un culte à un dieu principal, *El* (16).

Certains érudits ont voulu identifier *Ila* avec le dieu-lune, dieu masculin, et naturellement *Ila* faisait bon ménage avec sa femme *Ilahat*, dieu-soleil (féminin). — C'est par un terme dérivé d'*El* ou *Il* que les Hébreux désignaient leur Dieu : *El-Ohim*. Mais ce Dieu, *Eloïm*, est Unique, n'ayant ni femme, ni enfant, ni associés. Les Hébreux ne possédaient point de Panthéon. *Eloïm* est Unique parce qu'Il est Tout-Puissant, le seul Créateur des Cieux et de la Terre. La traduction syriaque dénommée *La Peschito*, dont le plus ancien manuscrit connu serait du milieu du v<sup>e</sup> siècle av. J.-C., désigne par *Alloo* le Dieu des juifs : « Au commencement, Alloo créa le ciel et la terre ».

2. - *ALLAH, DIEU DES CHRÉTIENS*. — Les chrétiens arabes avant l'islam n'avaient évidemment pas d'autres termes que les juifs pour désigner YAHWE, le Dieu de Moïse. *A priori*, on pouvait fort bien s'en douter. Le Dieu des chrétiens n'est pas différent de Celui de Moïse, et ils l'invoquaient sous le nom d'ALLAH. Sans parler de toute la littérature arabo-chrétienne, nous trouvons plusieurs textes sur ALLAH, dieu des chrétiens, dans les sourates du Livre arabe de l'islam. Lorsque ces textes se présenteront, au cours de notre analyse, nous en déterminerons la portée exacte selon les occasions qui les ont suscités. Pour l'instant, qu'il nous suffise de bien noter qu'ALLAH n'est pas spécifiquement musulman (17) ; que de nombreuses générations d'Arabes avaient été catéchisées au nom d'ALLAH,

(16) Voir JAUSSEN et SAVIGNAC, *op. cit.*, t. II, p. 642, n. 2. Dans ce pays d'El-Ela on trouve cette inscription : *Béni soit Elohim*. « Comme on était sur une terre étrangère, le pieux israélite aura mis *Elohim* à la place de Yahvé, afin d'éviter que le nom sacré fût profané. » Il est probable que les juifs de La Mecque utilisaient pour la même raison le vocable d'Allah.

Nous évitons à dessein d'amonceler des références sur ce thème connu amplement désormais, grâce aux travaux de Nielsen, Landberg, de Vogué, Clermont-Ganneau, Lagrange, Dussaud, Jaussen et Savignac, Nau, Dhorme, Rykmans, Marmadji, Starky, etc... Les inscriptions du sud de l'Arabie ont beaucoup augmenté le peu qu'on savait de l'ancien nom de « dieu » d'après la tradition arabe. Les savants arabes postérieurs à Mahomet considèrent la forme *El* comme étrangère, mais bien à tort. *El* était incontestablement avec *ilâh* le nom appellatif de « dieu » dans l'Arabie du sud.

(17) Cft. NAU (Fr.), *Les Arabes chrétiens de Mésopotamie et de Syrie du VII<sup>e</sup> s. au VIII<sup>e</sup> s.* Paris 1933, p. 26, note : « Ce nom n'appartient pas aux musulmans et il est la propriété des arabes chrétiens. » Mais Nau ajoute à cette vérité une erreur de fait et de perspective quand il dit : « Mahomet le leur a emprunté, sans doute parce que lui-même l'employait depuis sa jeunesse. » Certainement pas.



avant Mohammed, que beaucoup d'Arabes s'étaient convertis au christianisme et, auparavant, au judaïsme dans certaines contrées, en invoquant le Seigneur Tout-Puissant, le Dieu de Moïse, sous le nom d'ALLAH connu dans tout le monde sémitique. Le royaume du Yémen avait eu comme religion d'Etat la religion juive ; l'invasion perse y a mis fin.

3 - *ALLAH DES IDOLATRES*. — Les Arabes non chrétiens connaissaient, eux-aussi, le Dieu *Allah* avant la prédication mecquoise de l'islam. Cette conclusion est largement prouvée ; qu'il nous suffise d'anticiper un peu sur notre étude par quelques simples remarques sur l'*Allah* des idolâtres d'après le prédicateur de La Mecque. Dans la sourate VI, 137-138, il critique l'attitude des polythéistes arabes :

*« Ils donnent à Allah une part de ce qu'il a fait croître de la terre et des troupeaux : "Ceci est pour Allah", selon ce qu'ils prétendent, "et cela est à ceux que nous lui avons associés". Mais ce qui est pour leurs associés ne parvient pas à Allah, tandis que ce qui est à Allah parvient à leurs associés ; combien est mauvais leur jugement. De même, leurs associés ont paré de fausses apparences pour beaucoup d'associateurs le meurtre de leurs enfants afin de faire périr (ces associateurs) et de travestir pour eux leur culte. Si Allah avait voulu, ils n'auraient pas fait cela. Laissez-les donc, eux ainsi que ce qu'ils forgent. »*

Ce texte est d'une importance capitale pour l'histoire de la religion arabe pré-islamique. Sans le moindre doute, le prédicateur s'adresse aux polythéistes de la Ka'ba. Ils adorent une divinité placée au-dessus des autres : Il-leh, Allah. Ils mettent à part pour Allah (Lilleh) une partie de leur récolte et de leur bétail. Une autre partie est réservée *aux associés*. Il semble bien que dans cette première phrase, il s'agit des divinités associées par les Mecquois à Allah et auxquelles ils font aussi des offrandes réglées par la coutume.

Mais une ambiguïté surgit dans la phrase suivante lorsqu'il est dit des Mecquois : « ce qui est à Allah parvient à *leurs associés* ». Il s'agirait donc ici d'un détournement des offrandes, non en faveur des idoles, mais en faveur des idolâtres eux-mêmes et de leurs amis. Il n'est donc pas surprenant que l'exégèse de ces versets ait donné lieu à des explications divergentes.



Cependant, il en est une que nous devons écarter résolument, car elle manifeste une certaine ignorance de l'histoire religieuse de La Mecque aux VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles, et même du contenu du *Livre arabe* de l'islam. D'après Abou Djafâr Tabari (889-923), al-Baidhawi († 1282), Ismaël Haggi († 1724 ou 1725), et Mohammed Abdou (1849-1905), « Mohammed » aurait tout simplement reproché ici aux Mecquois leur coutume d'offrir à Allah une partie de leur récolte et de leur bétail. Cette attitude païenne est critiquable, répètent-ils, parce que l'on ne doit rien offrir à Allah, puisque tout lui appartient. Ils ont tous fait fausse route. En effet, comment le prédicateur de La Mecque penserait-il à reprocher aux Mecquois d'offrir à Allah une partie de leurs « revenus », alors qu'un peu plus tard il leur demanderait de réserver à Allah un cinquième de leur butin ? (sour. VIII, 1) : « Sachez que chaque fois que vous faites du butin, le cinquième appartient à Allah et à son Apôtre, à ses proches, aux orphelins, aux pauvres, au voyageur » ; (*ibid.* 42 ; et aussi sour. LIX, 7).

Il reste deux autres interprétations plus réalistes de notre texte :

1° Ismaël Haggi, dans son commentaire, *Ruh-el-Bayân*, pense seulement aux idolâtres et à leurs amis ; et il dit qu'ils dépensaient la part d'*Ileh* pour leurs invités, leurs hôtes et leurs pauvres.

2° Nous croyons que cette affirmation est incomplète. En effet, parmi les offrandes cultuelles, la part d'Allah devait servir à soulager les pauvres, tandis que celle des divinités associées à son culte était réservée à ceux que l'on appelle peut-être improprement les prêtres.

Or, que se passe-t-il ? Une escroquerie qui se fait en deux temps. On ajoute d'abord la part d'Allah à celle des « associés » à son culte, après quoi on se partage le tout pour en user selon les commodités du moment. La concision du texte arabe a parfois de ces obscurités sur lesquelles il faut s'attarder pour en extraire un sens exact.

En fait, le prédicateur reproche aux Mecquois la manière dont ils font le partage de leurs offrandes. D'une part, la part d'Allah ne parvient jamais à destination puisqu'elle ne va pas entièrement aux pauvres ; d'autre part, la portion réservée aux divinités, grossie de celle d'Allah, va aux ministres du culte qui l'utilisent comme nous l'avons dit. Finalement, le prédicateur fait grief



aux idolâtres de ne rien donner à Allah tout en faisant profession de lui offrir une partie de leurs biens. C'est en ce sens que « ce qui est pour leurs associés ne parvient jamais à Allah » — ce qui est normal —, « tandis que ce qui est à Allah parvient à leurs associés (= *les dieux qu'ils lui associent*) », de sorte qu'ils ne donnent rien, puisqu'ils le reprennent. Ce qui nous permet de penser que ces derniers « associés » désignent « leurs idoles », c'est la phrase suivante : « De même, *leurs associés* ont paré de fausses apparences... le meurtre de leurs enfants afin de faire périr ces associateurs... » Le prédicateur veut enseigner par là que le culte des idoles induit les gens en erreur, et que ces divinités imaginaires les poussent à des crimes qui les mènent à leur perte. Laissez donc ces gens-là et « ce qu'ils forgent ». Après avoir imaginé les idoles, ils leur font dire ce qu'ils veulent. Il nous semble que ce sens est parfaitement dans la logique doctrinale du maître.

Nous pouvons à présent distinguer un certain ordre dans le Panthéon mecquois. Ces figures : de femme (Souwâ), de cheval (Ia'ouk), de lion (Yagoûth), d'aigle (Nasr), d'homme (Wadd), sont les cinq divinités appelées faussement *noachiques*. Il y a aussi une trinité : Allât, al'Ouzzâ et Manât. Ces trois déesses sont proprement des filles d'Allah, qui est au-dessus de toutes les idoles. Mais il est au fond très malchanceux, bien que père d'une famille nombreuse : il n'a que des filles ! Car les anges sont aussi du sexe féminin : « En vérité, ceux qui ne croient pas à la (*Vie*) dernière donnent certes aux Anges l'appellation de femmes » (sour. LIII, 28). « Ton Seigneur a-t-il des filles comme vous avez des fils ? Ou bien avons-nous créé les anges femelles sous vos yeux ? N'est-ce pas par mensonge qu'ils disent : Allah a eu des enfants ? A-t-il préféré les filles aux fils ? Qu'en dites-vous ? Qu'en pensez-vous ? » (Sour. XXXVII, 149-154 ; de même XVII, 42 ; XLIII, 18) (18).

Beaucoup de ces filles, les anges, sont donc invisibles. Mais la trinité féminine est représentée à la Ka'ba. Vénérées par les Nabathéens, elles semblent avoir été

---

(18) Avoir des filles était considéré comme une espèce de manque de virilité.



importées de Bosra en Arabie, et le prédicateur, polémiste acerbe, n'aura aucune difficulté à les ridiculiser aux yeux des polythéistes.

Au sommet de ce panthéon, plane Allah. Où est-il dans la Ka'ba ? Ryckmans formule une hypothèse : « Ne serait-il pas cette idole en cornaline rouge, placée au-dessus de la fontaine desséchée où l'on jetait des offrandes ? » (19). C'est possible.

Mais nous avons une autre hypothèse en vue : Houbal serait l'appellation primitive de *la divinité*. Et l'idole en cornaline serait autre chose. Pour étayer cette hypothèse, remarquons que le prédicateur de La Mecque, qui combat avec ténacité et une ironie parfois féroce le culte des idoles, des dieux *associés*, n'a jamais vitupéré contre Houbal, ce qu'il n'aurait pas manqué de faire si celui-ci était une idole. Ce silence assez curieux nous porterait à croire que Houbal désigne la grande divinité, Allah, auquel on présentait les offrandes dont il est question plus haut, et qu'on interrogeait sur l'avenir à l'aide de baguettes.

Quoi qu'il en soit, revenons au thème principal que nous révèle le texte cité de la sour. VI, 137-138. Dans le panthéon arabe, il y a un Dieu suprême, Allah. Les Mecquois ne sont donc déjà plus de simples polythéistes. Dans leur ramassis de divinités, ils ont mis un certain ordre. Il y a une tête, un chef : Allah. Ils ont donc glissé, avant même la prédication de l'islam, vers une forme d'hénothéisme. Il est important de remarquer que cet hénothéisme nous plonge en plein cœur de la révolution religieuse en Arabie au commencement du VII<sup>e</sup> siècle de notre ère. Il constitue le tremplin d'où s'élancera le prédicateur de La Mecque pour entreprendre la conversion des Arabes au monothéisme juif. L'identité de nom et de graphie facilitera l'acheminement des Arabes vers Allah de la Bible. De cette identité de nom et de graphie découlera toute la dialectique du fougueux prédicateur. Pour nous en rendre compte, qu'il nous suffise de prendre un seul exemple parmi bien d'autres. Dans la sour. XVI, 40, nous lisons :

---

(19) RYCKMANS (G.), *op. cit.*, p. 310 B.



*« Ils jurent par Allah, de leurs serments les plus solennels, (disant) : "Allah ne ressuscitera point celui qui est mort !" — Si ! Une promesse qui repose sur Lui est vraie ! Mais la plupart des hommes ne le savent pas. »*

Quand les Mecquois veulent donner à leurs paroles une pleine autorité, c'est par le nom d'Allah qu'ils jurent, et non par celui d'une idole. Le prédicateur s'adresse donc à des gens qui ne croient pas à la résurrection des morts. Ils affirment qu'Allah (qui est ici le dieu des polythéistes) ne ressuscite personne. Le prédicateur réplique : Si ! Allah ressuscitera les morts ; nous en sommes sûr parce que toute promesse venant de Lui est vraie. Il est évident que, dans cette réponse, le nom d'*Allah* prend une toute autre signification que dans la bouche des idolâtres. Cet *Allah*, en effet, tient les promesses qu'il fait : il ressuscite les morts. Tandis que l'autre (celui des Mecquois) n'a fait aucune promesse et ne fait pas ressusciter, de l'aveu même de ses adeptes.

Lorsqu'on lit attentivement les textes, on remarque sans cesse cette dialectique qui, à partir d'un même terme, Allah, s'efforce de faire sortir les Mecquois de l'ignorance religieuse pour les amener à la connaissance du vrai Dieu, l'Unique, Celui dont la Bible, bien avant le *Livre arabe de l'islam*, proclame sans arrêt : DIEU ! PAS D'AUTRE QUE LUI !



## CHAPITRE II

### UN PRÉDICATEUR A LA MECQUE

Nous avons, aussi brièvement que possible, planté le décor où se situe l'action décrite dans le *Livre arabe de l'islam*. Avant d'entrer dans le vif du sujet, une remarque s'impose. Les coranologues ont classé les sourates dans l'ordre qui leur a paru le plus convenable pour rendre compte de l'évolution religieuse des esprits, en présence de celui qu'ils appellent *le prophète Moham-med*.

Pour permettre aux lecteurs qui désireraient connaître ceux des textes que nous ne reproduirons pas parce que nous ne les avons pas pris comme repères essentiels pour notre analyse, nous déclarons que nous avons suivi grosso modo la traduction de R. Blachère (1), ainsi que sa classification, tout en nous réservant la faculté de nous écarter de cet ordre chaque fois que cela nous paraîtra plus plausible. Nous ne pensons pas que la seule similitude des rythmes et des rimes, ou la longueur des versets, nous oblige à faire suivre telle sourate de telle autre. Le contenu importe ici plus que la forme. Des rythmes et des rimes identiques ont pu être repris en des temps plus ou moins rapprochés, sans qu'il y ait pour autant continuité logique du discours. Or, c'est cela qui nous importe.

D'autre part, au lieu d'écrire « *Allah* » lorsqu'il s'agit tout simplement de nommer le Dieu biblique, c'est-à-dire le Dieu Unique, nous écrirons DIEU, comme l'a fait Muhammad Hamidullah (2). Ainsi, lorsque nous écrirons *Allah* l'attention du lecteur sera éveillée : ce sera pour

---

(1) BLACHÈRE (R.), *Le Coran, traduction selon un essai de reclassement des sourates, en 3 vol.* Paris, G.P. Maisonneuve. Voici, pour la première période mecquoise que nous étudions en ce moment, la classification des 43 sourates qui en formeraient la trame (nous les donnons en chiffres arabes pour plus de clarté) : 96, 106, 93, 94, 103, 91, 107, 86, 95, 99, 101, 100, 92, 82, 87, 80, 81, 84, 79, 88, 82, 56, 69, 77, 78, 75, 55, 97, 53, 102, 70, 73, 76, 83, 74 (fragment), 111, 108, 104, 90, 105, 89, 85, 112, 109, 1, 113, 114.

(2) LE CORAN. Traduction et notes de MUHAMMAD HAMIDULLAH, professeur à l'Université d'Istanbul, avec la collaboration de Michel LETURMY. Préface de L. Massignon, professeur au Collège de France (Le Club Français du Livre, 1959).



marquer qu'il y a passage, dans un même texte, du dieu de l'hénothéisme à celui du monothéisme, de la part du prédicateur de La Mecque.

Dans les quarante-trois sourates environ qui peuvent être considérées comme se rapportant à la première période mecquoise (cft. note 1, p. 45) de la prédication coranique, on trouve des textes de très inégale longueur. Nous pensons que les plus courts pourraient constituer des schémas de discours qui auraient pu être développés plus amplement dans la réalité. Sans plus tarder, examinons leur contenu.

### LA SOURATE XCII

1. *(Je le jure) par la nuit quand elle s'étend !*
2. *Et par le jour quand il brille !*
3. *Et par Celui qui a créé le Mâle et la Femelle.*
4. *En vérité, nos efforts sont divergents.*
5. *Celui qui donne et qui craint Dieu*
6. *et confirme la plus belle des choses,*
7. *alors nous lui faciliterons la plus grande facilité.*
8. *Celui qui est avare, empli de suffisance*
9. *et traite de mensonge la plus belle des choses*
10. *Nous lui faciliterons la plus grande difficulté.*
11. *Et sa fortune ne lui servira de rien, quand il sera dans l'abîme.*
12. *C'est à Nous qu'appartient la Direction.*
13. *A Nous, certes, qu'appartient la (vie) Dernière et la Première !*
14. *Je vous ai donc avertis d'un Feu qui flamboie,*
15. *que seul recevra en partage le plus scélérat.*
16. *qui crie au mensonge et tourne le dos,*
17. *alors que le Craignant-Dieu en sera écarté,*
18. *lui qui donne son bien pour se purifier,*
19. *qui n'accorde à personne un bienfait appelant récompense,*
20. *mais pour rechercher seulement la face de son Seigneur le Très-Haut.*
21. *Certes, il sera satisfait ! (3).*

---

(3) Qu'on ne s'étonne pas si nous commençons par la sour. XCII, la 14<sup>e</sup> du classement de Blachère. En effet, dans ce travail qui est, comme nous l'avons dit, un simple travail d'orientation, nous n'analyserons pas chaque sourate, de la 1<sup>re</sup> à la 114<sup>e</sup>. Nous prenons, dans chaque période, les plus significatives, comme des jalons que nous plantons sur la route que nous traçons pour la compréhension de l'islam, et de sa genèse. — Par ailleurs, une véritable classification absolue étant reconnue impossible par tous les coranologues, nous nous écarterons parfois de celle de Blachère.



L'auteur de ce petit discours commence par prendre à témoin de ses affirmations la nuit et le jour. Fréquemment, pendant cette période, il jure aussi par le soleil et la lune, par le ciel et la terre, par le Créateur et la créature, par les étoiles, par les cataclysmes qui marqueront la fin du monde et l'heure du Jugement Dernier, où chaque homme sera rétribué dans le monde à venir, selon qu'il aura suivi le chemin de Dieu ou qu'il s'en sera détourné.

Un homme qui commence par faire un serment a certainement des choses graves à énoncer ; il n'a pas de preuves à fournir pour témoigner de la vérité de ses paroles ; s'il sollicite l'acquiescement de ses auditeurs, ce n'est donc pas sa propre autorité qu'il invoque, mais c'est une autorité que personne ne peut ni ne doit contester : celle du Dieu Unique, révélateur de toutes ces vérités. Il est la seule garantie, car Il connaît bien la destinée de ce qu'Il a créé, et particulièrement de l'homme, « qu'Il a créé mâle et femelle ».

A propos de ce verset, Blachère remarque : « l'expression *le Mâle et la Femelle*, selon une tradition ancienne, désigne Adam et Eve ». On croirait qu'il a peur d'appeler par son nom cette tradition. Qu'on ne s'étonne pas, avec de pareils commentaires, que les coranologues n'aient rien compris aux origines de l'islam arabe. Il n'y a pourtant aucune hésitation possible. L'auteur de la sourate XCII se réfère, et sans aucun camouflage, comme nous le verrons tout au long de ce livre, à la Bible. Ici, il s'agit clairement du Ch. I de la Genèse, v. 27 : « *Et Dieu créa l'homme à son image. Il les créa Mâle et Femelle* ». On retrouve la même affirmation dans la sour. LXXV, 39 : « De l'être humain, Il a créé les deux sexes, le Mâle et la Femelle » ; et aussi dans LI, 49 : « De toutes choses, Nous avons créé un couple ». Et pour éviter toute ambiguïté sur la source de son enseignement, lorsque ce prédicateur racontera l'histoire des hommes, marquée par leur attitude vis-à-vis des directives divines, il emploiera l'expression « les fils d'Adam », dans la sour. VII, 25-37.

Voici donc un écrivain qui, pour donner du poids à ses paroles, au début de la sour. XCII, se réfère solennellement au Dieu de la Genèse, Créateur du jour et de la nuit, du Mâle et de la Femelle. Ce Dieu n'a rien de commun, sauf le nom, avec l'Allah de la Ka'ba.

En second lieu, l'humanité se distingue en deux catégories : d'un côté, les hommes qui font l'aumône, les



Craignant-Dieu, qui croient en la vie future (v. 5, 6), qui donnent leurs biens pour se purifier (v. 18), qui font l'aumône sans attendre de récompense (v. 19), mais uniquement pour rechercher la face de leur Seigneur ; de l'autre, les infidèles.

Ce n'est certainement pas là un idéal d'idolâtre. Cependant ce langage, ignoré des Mecquois, était fort connu, et depuis longtemps, par les juifs d'abord, par les chrétiens ensuite, c'est-à-dire par tous ceux qui connaissaient l'Ancien Testament. Cette division même de l'humanité en deux groupes d'hommes caractérisés par leur connaissance ou leur ignorance du Dieu Unique et de ses enseignements se dégage exclusivement de la Bible. Israël y est présenté comme un peuple choisi au milieu des nations pour être le dépositaire des révélations et des confidences divines. A lui, il appartiendra d'abattre les idoles et d'être au milieu des autres peuples le témoin du seul vrai Dieu.

La théologie de cette sourate est spécifiquement juive. Par exemple le terme *(wa)ttga* du verset 5, qui signifie *s'abstenir de quelque chose par crainte*, est rendue par Blachère, par M. Hamidullah et la plupart des traducteurs, par *pieux* ; ce qui enlève à ce texte toute sa force, toute sa plénitude. *Illâ l-atagâ* doit se rendre, au v. 17, par *qui craint Dieu*. C'est là une conception hébraïque des rapports de l'homme avec Dieu. Elle se trouve condensée dans une réflexion d'Abraham : « Il n'y a sans doute aucune crainte de Dieu dans ce pays, et l'on me tuera à cause de ma femme » (Gen. XX, 11).

Cette expression est trop importante pour que nous n'y accordions qu'une brève remarque. Elle est tellement propre au langage de la Bible, que sa présence dans un livre considéré comme une révélation tardive faite par Dieu à un arabe a de quoi nous surprendre. Car le prédicateur de La Mecque ne l'emploie pas une fois en passant. Elle fait partie de son vocabulaire, et il l'emploie en lui donnant cette plénitude de sens que seuls un juif, ou un homme profondément pénétré de la foi juive, pouvait lui donner. Citons quelques textes : Sour. LXXVII, 41 : « En vérité, les Craignant-Dieu (participe actif du verbe *ettaga*) seront parmi des ombres et des sources et des fruits qu'ils convoiteront » ; LXXVIII, 31-35 : « En vérité, aux Craignant-Dieu reviendra un lieu convoité, des vergers et des vignes, des (Belles) aux seins formés d'une égale jeunesse et des



coupes débordantes » ; LXIX, 48 : « En vérité, c'est là un avertissement pour les *Craignant-Dieu* » ; XLIV, 51 : « Les *Craignant-Dieu* seront dans un séjour paisible, parmi des jardins et des sources » ; L, 30 : « Le jour où le Paradis sera tout proche des *Craignant-Dieu* » ; XV, 45 : « Les *Craignant-Dieu* seront parmi les jardins et les sources » ; XIX, 64 : « Voilà le jardin que nous donnons en apanage à ceux de nos serviteurs qui *Nous ont craint* » ; *ibid.* 73 : « Nous sauverons ceux qui *Nous ont craint* » ; XXXVIII, 49 : « En vérité pour ceux qui *craignent Dieu*, leur lieu de retour sera bien agréable » ; XXXIX, 21 : « Ceux au contraire qui *ont craint leur Seigneur* auront des salles au-dessus desquelles d'autres salles seront construites et au pied desquelles couleront des ruisseaux. Promesse de Dieu ».

Cette notion de *crainte de Dieu*, ou crainte de Yahwé est essentiellement hébraïque. C'est dans le langage biblique qu'on la trouve à profusion. Bien sûr, globalement, elle équivaut à la piété, Psaume XXXVI, 2 : « Chez l'impie le péché est endurci au fond du cœur ; point de *crainte de Dieu* devant ses yeux » ; Ecclés. XII, 13 etc. : « *Crains Dieu* et observe ses commandements, car c'est le devoir de tout homme ». Cette expression est reprise par les évangélistes, de culture biblique (Luc I, 50 ; Act. X, 2, 35 ; Apoc. XIX, 5) et par s. Paul (Col. III, 22). Il y a plus : à Rome, le *Craignant-Dieu* ou simplement le *Craignant* désigne le prosélyte juif, celui qui s'est converti au judaïsme et que l'on appelait aussi, auparavant, le *ger*. Ce sont ces *gerim* que les juifs de langue grecque ont nommé *proselytoï*. Mais il faut remarquer que dans la littérature juive et les livres de l'A.T. la crainte de Dieu n'exclut pas le précepte de l'amour. Elle en est même la directe expression ; Deut. VI, 4-5 : « Ecoute, Israël : Yahwé, notre Dieu, est seul Dieu. Tu aimeras Yahwé, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme et de toutes tes forces » ; Lévit. XIX, 18 : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Je suis Yahwé ». Mais le sentiment fondamental qui, dans l'A.T., relie la créature au Tout-Puissant Créateur, est incontestablement la crainte, à ne pas confondre avec la peur. Il s'agit d'un sentiment extrêmement complexe, mélange de respect, de vénération, de retenue ; voir par exemple le Talmud, éd. Moïse Schwab, traité des Berakhoth, IX, 7, t. I, p. 170-172 ; *ibid.* p. 171 : « L'Eternel a prononcé du mal contre toi (I Rois, XIII, 23). Agis donc envers



Lui soit par crainte, soit par respect, car si tu éprouvais de la haine contre Lui, souviens-toi que tu dois l'aimer, et un ami ne doit pas haïr ; ou bien agis par respect, car si tu venais à te révolter, tu te souviendrais que tu dois le craindre, et celui qui éprouve de la crainte ne se révolte pas ».

« Il y a sept sortes de pharisiens : 1° celui qui accepte la Loi comme un fardeau ; 2° celui qui agit par intérêt ; 3° celui qui se frappe la tête contre le mur pour éviter la vue d'une femme ; 4° celui qui agit par obstination ; 5° celui qui vous prie de lui indiquer une bonne action à accomplir ; 6° celui qui agit par crainte, et 7° par amour. »

*Le Craignant-Dieu* se reconnaît à deux qualités essentielles : la foi, et l'aumône. Les anciens Hébreux réservaient dans leurs champs un coin pour les pauvres et les étrangers (Lévit. XIX, 9). Le droit de glaner (épis, grains de raisin, olives) était reconnu par la Loi (Lévit. XXIII, 22 ; Deut., XXIV, 21 ; Ruth, II, 15, 16), ainsi que la dîme. Par ailleurs, le Talmud insiste sur la discrétion dans la façon de faire l'aumône. D'après le Talmud de Babylone, « le rabbin Jannai, ayant vu un juif faire l'aumône publiquement, lui dit : "Il vaut mieux ne pas faire l'aumône que la faire ainsi" ; un autre rabbin disait : "Celui qui fait l'aumône en secret est plus grand que que Moïse lui-même, notre maître". » Le v. 20 de notre sour. XCII dit : "C'est pour Dieu qu'il faut agir, pour rechercher la face du Seigneur". *Wajhi rabbihi l-a'là*, c'est-à-dire *pour la face de Dieu, pour lui plaire*. Nous voici encore devant une expression propre au langage biblique. On redoute de voir *la Face* insoutenable au regard, le visage terrible du Tout-Puissant ; voir Gen. IV, 14 : « je dois me cacher loin de *ta face* » ; Jon. I, 3 : « il s'embarqua pour aller loin de *la face du Seigneur* » ; Lam. IV, 16 : « *La face* du Seigneur les a dispersés ».

Mais aussi *le Craignant-Dieu* recherche *la face* du Seigneur ; c'est un secours, une bénédiction, une récompense : Is. LXIII, 9 : sa propre *face* les sauvait ; Eccli. XVII, 22 : prie devant *la face* du Seigneur ; I Chron. XVI, 11 : recherchez continuellement *Sa face* (id. Ps. CIV, 4) ; Ps. XLI, 3 : quand pourrai-je contempler *la face de Dieu* ! Et ainsi de suite ; nous n'en finirons pas de citer les expressions de l'A.T. mentionnant *la face du Seigneur*.

La foi en la Résurrection, au Jugement Dernier, au Paradis et à l'Enfer, fait partie naturellement des quali-



tés du *Craignant-Dieu* : « il confirme la plus belle des choses », dit le v. 6 de notre sourate. « Cette beauté inexprimable » signifie, selon M. Hamidullah, soit la croyance en Dieu, soit la Très Belle récompense, ou Paradis, selon R. Blachère. Il semble bien que ce dernier ait raison si l'on tient compte de ce qui suit. « Nous lui faciliterons la plus grande facilité », c'est-à-dire les joies du Paradis. Quant aux incroyants, aux avares, aux orgueilleux, Dieu « leur facilitera la plus grande difficulté » ou, comme dit Blachère, « la Gêne suprême » ; autrement dit, l'Enfer. Les hommes de cette seconde catégorie seront précipités dans le feu. Écoutons encore le prédicateur de La Mecque : « Celui qui est avare, empli de suffisance, et traite de mensonge la Très Belle Récompense, Nous lui faciliterons l'accès à la plus grande Difficulté ». Oui, sa fortune ne lui épargnera pas ce malheur (v. 8-11). *Vous êtes avertis* : le Feu qui flamboie est réservé au misérable qui traite nos enseignements de mensonges et s'en détourne (v. 14-16). Là encore, le *Livre* rejoint l'A.T. qui condamne l'avare et l'orgueilleux : « J'implore de toi deux choses » — paroles d'Agour, fils de Yaqué, de Massa — « ne les refuse pas avant que je meure : Eloigne de moi mensonge et fausseté ; ne me donne ni pauvreté, ni richesse ; laisse-moi goûter ma part de pain, de crainte qu'étant comblé je n'apostasie et ne dise : « Qui est Yahwé ? » ou encore qu'étant indigent, je ne dérobe, et ne profane le nom de Dieu » (Prov. XXX, 7-9 ; v. aussi Ps. XLIX, 7 ; LII, 9 ; etc.). Evidemment, nous ne pouvons songer à faire l'étude comparative complète, entre *Livre arabe* et A.T., de toutes les idées que nous rencontrons. Nous faisons seulement un travail d'orientation qui se borne à donner ici quelques indications.

Avec cette sourate XCII, nous sommes de toute évidence en plein milieu biblique. Depuis combien de temps cet étrange prédicateur s'adresse-t-il publiquement aux idolâtres mecquois et se débat-il avec les hommes de la tribu des Qoraïsch ? Nous ne saurions le dire. Mais ses enseignements rencontrent apparemment une violente opposition : « Je vous ai déjà avertis (dans mes discours précédents) du feu qui flambe » (v. 14). Mais pour les idolâtres, il n'est qu'un menteur, avec ses sornettes de Jugement, de Paradis et d'Enfer. Longtemps, ils regimberont contre de telles affirmations.



Ce caractère « scripturaire » de la sourate XCII bien établi, une question concrète se pose à notre esprit : qui peut bien être l'auteur d'un discours bâti sur ce schéma ? Pour l'instant, nous ne pouvons que formuler des hypothèses.

A. — Pour les musulmans et les commentateurs conformistes occidentaux, c'est Allah. Mais quel est donc sa personnalité propre ? Il ne fait que répéter la révélation de son confrère Yahwé, à côté de qui il fait figure de pauvre. Il est si pauvre qu'il n'apporte aucun message original. Il est même si indigent qu'il n'existe pas en dehors de Yahwé, et que le fougueux prédicateur écarte résolument l'Allah arabe, celui des énothéistes qui, lui, ignorait même toutes ces révélations du Dieu de la Bible :

*Cet Allah n'est qu'un mythe.*

B. — Pour les incroyants occidentaux, c'est Mohammed, qui aurait dicté ses révélations à une armée de secrétaires écrivant sur les matériaux les plus hétéroclites. Thèse insoutenable. A l'époque où nous sommes, en effet, c'est-à-dire au début d'une prédication monothéiste à La Mecque, le prédicateur s'adresse seulement au public. Il n'y a pas d'arabe converti à sa doctrine et devenu son disciple, à qui il donne des directives. En supposant même que cette sourate XCII soit postérieure à la première période mecquoise, l'érudit ou l'historien objectif ne pourra pas davantage l'attribuer à un néophyte issu du paganisme, car cette sourate et la doctrine biblique ne sont pas liées par quelques rapprochements de textes parallèles. Du parallélisme des textes, on pourrait conclure, à la rigueur, que l'auteur de notre sourate a puisé directement ou indirectement dans les Livres Saints de l'A.T. et que par conséquent ce Mohammed dont nous ne savons encore rien les a connus. Mais entre la sourate XCII et l'A.T., il y a beaucoup plus qu'un rapprochement de textes : ces deux productions littéraires sont liées, soudées par le même esprit, par la même âme, à tel point qu'on peut affirmer sans crainte d'erreur que la s. XCII a été rédigée par un auteur totalement imprégné de la doctrine et de l'âme judaïques. Pour faire d'un arabe l'auteur de ce chapitre, ou du schéma d'un tel discours, il faudrait supposer chez lui un revirement total, un subit changement d'âme, une assimilation complète du judaïsme, jusque dans la forme de son langage.



C. — Reste une troisième hypothèse ; c'est de penser que des paroles si profondément enracinées dans le judaïsme n'ont pu être prononcées que par un juif authentique. Tout historien est conduit vers cette conclusion : un juif s'agite à La Mecque. Il se présente aux arabes comme le Prophète de Dieu, les menaçant des peines de l'Enfer s'ils ne deviennent pas des *Craignants-Dieu*, s'ils refusent de croire à son message. Il connaît la Bible et le Talmud. Et dans la s. XCII, les arabes, déjà habitués, depuis un temps difficile à déterminer, à entendre ces histoires juives, refusent obstinément d'y croire ! Imagine-t-on un juif se présentant aux arabes comme prophète de Dieu et démolissant la vieille religion de La Mecque ? Il n'y a rien à imaginer. C'est une prédication juive que nous entendons, et son but ne laisse aucun doute.

Voyons maintenant si la suite confirme notre hypothèse. La sourate XC, qui, chronologiquement, doit être proche de la s. XCII, nous maintient dans la même atmosphère. Ici, l'auteur fait précéder son discours d'un serment qui ne voudrait pas en être un. Notons en passant que, pour le moment, le seul moyen dont il dispose pour accréditer ses paroles, est de jurer par les merveilles de la création. Les historiens, théologiens, exégètes, érudits, tolbas des médersas professent pour ces petits chets-d'œuvre que constituent ces serments une admiration sans borne. Ils sont, disent-ils, d'une grande élévation, d'un style ciselé et d'une rare beauté. Oui, mais ce n'est pas un arabe qui en est l'auteur. Plus tard, après la composition du Coran arabe, au début de la seconde période mecquoise, notre prédicateur abandonnera ces attestations par serment. Il donnera comme preuve de la vérité de son enseignement ce qui aura été écrit dans le Coran. Pour l'instant, ce livre capital est en cours de rédaction.

Voici donc la sourate XC :

1. *Non ! J'en jure par ce pays..*
2. *par cette ville où tu habites,*
3. *par le père et par l'enfant*
4. *en vérité, Nous (Dieu) avons créé l'homme dans la misère !*
5. *Croit-il que nul ne pourra rien contre lui ?*
6. *« J'ai dévoré », dit-il, « un bien considérable ».*
7. *Croit-il que nul ne l'ait vu ?*
8. *N'est-ce pas Nous qui lui avons donné deux yeux,*



9. *une langue, deux lèvres ?*
10. *Ne lui avons-nous pas indiqué les deux Voies ?*
11. *Il ne s'est nullement engagé dans la Voie Montante.*
12. *Et qu'est-ce qui t'apprendra ce qu'est la Voie Ascendante ?*
13. *C'est affranchir un esclave*
14. *ou bien, par un jour de disette, nourrir*
15. *un orphelin proche parent*
16. *ou un pauvre dans le dénuement.*
17. *C'est être, en outre, du nombre de ceux qui ont la foi, se conseillent mutuellement la constance, se conseillent mutuellement la douceur.*
18. *Ceux-là sont les gens de la Droite*
19. *Ceux qui n'auront pas cru en Nos aya*
20. *seront les gens de la Gauche.*
21. *Un feu se refermera sur eux.*

Voici encore stigmatisée l'hostilité aux enseignements bibliques, de la part de quelque riche Mecquois pour qui la fortune est le seul idéal valable, et qui se moque ouvertement de l'enfer, du paradis, et du Jugement Dernier aussi bien que de la résurrection. Il proclame que ce sont là de pures fables, le misérable ! Mais quoi ! se croit-il invulnérable ? Et c'est tout naturellement que le prédicateur riposte sans avoir à chercher bien loin ses arguments : Eh quoi ! « C'est le Seigneur qui éclaire les yeux » (Prov. XXIX, 13) ; « l'œil qui voit, c'est le Seigneur qui l'a fait » (ibid. XX, 12) ; « Celui qui a façonné l'œil ne verrait pas ? » (Ps. XCIII, 9).

Il se peut que cette argumentation ne vise pas seulement un seul homme, mais la plupart des riches de La Mecque, enflés d'orgueil et de suffisance par une fortune qui comble leurs ambitions et les met à l'abri de tout danger, hors d'une éternité à laquelle ils ne croient pas. Ils ne sont guère enclins à dépenser une partie de leurs biens en aumônes au profit des pauvres. Aussi, les plus déshérités furent-ils peut-être les premiers à prêter une oreille favorable aux discours inspirés de la Bible : « Ne t'appuie pas sur ta fortune... Ne dis pas : « Qui me dominera ? », car, à coup sûr, le Seigneur châtierà... Ne tarde pas à revenir au Seigneur, car subitement éclatera sa colère et au temps du châiment tu périras » (Eccli. V, 3, 7). Celui qui a englouti des richesses les vomira (Job. XX, 15). De telles paroles émaillent quantités de textes de la Tora, des Hagiographes, des Pro-



phètes, des Psaumes, et des Livres Sapientiaux. Le prédicateur de La Mecque ne les cite pas mot à mot, mais il en est imprégné jusqu'à la moelle ; la bouche parle d'abondance du cœur.

Pareillement, tous les familiers de la lecture des Livres Saints connaissent l'importance *des deux voies*. « Je te présente aujourd'hui la vie... et la mort » (Dt. XXX, 15-20) ; « la voie du mal..., la voie de l'éternité » (PS. CXXXVIII, 24) ; « la voie des pervers..., le sentier des justes » (Pr. II, 12-22) ; « Qui suit tortueusement les deux voies tombera » (ibid. XXVII, 18) ; « le cœur qui chemine par deux voies ne réussira pas » (Eccl. ou Sir. III, 28) etc., etc.

Sur le chemin montant, celui qui conduit vers Dieu et la Récompense Suprême, se trouve l'homme charitable qui a pitié de l'esclave, du pauvre et de l'orphelin. C'était un grand acte religieux, pour les anciens hébreux et juifs, que la libération des captifs : *fakko, ragaba*, comme dit le v. 13 de cette sourate XC. La loi obligeait de les traiter avec beaucoup d'humanité, en souvenir des mauvais traitements dont les juifs avaient souffert au cours de leurs propres captivités. Et comme la plupart des captives étaient des filles et des femmes, le Deutéronome permettait même de contracter mariage avec elles (Deut. XXI, 10-14). Les psaumes contiennent de magnifiques prières pour le retour des captifs (Ps. XIII, 7 ; XXIV, 20 ; XXXIII, 23 ; CXVIII), et le Ps. CVI est un cantique d'action de grâce adressé à Dieu pour un captif libéré.

Le code mosaïque réclame aussi protection pour l'orphelin, *yâtôm* : « Vous ne contristerez pas la veuve et l'orphelin. Si vous les contristez, ils crieront vers Moi et j'entendrai leur cri ; ma colère s'enflammera contre vous, et je vous détruirai par l'épée ; vos femmes seront veuves et vos enfants orphelins » (Ex. XXII, 22-24 ; voir aussi Deut. XXVII et svts, Jér. XXII, 3 ; Zach. VII, 10). D'après l'auteur de la sourate XC, il ne peut exister de véritable pureté sans le soulagement des *itim*, des orphelins. Et c'est bien dans la ligne de la religion hébraïque que le prédicateur développe ces considérations générales. Les hommes qui accompliront ces gestes de bonté, ces préceptes, vis-à-vis des déshérités de la terre, seront *les gens de la Droite* : *açhâbo l-mash'ama*. Le terme *iami* ne signifie *côté droit, le côté de bon augure, d'honneur, bonheur, félicité, heureux sort* ; en définitive, les élus



qui seront placés à la droite de Dieu. Or, la Bible emploie le même terme, *yâmin*, pour désigner la droite. Est-ce que cela nous étonne à présent ? Le fils préféré de Jacob est appelé fils (*ben*), (*yâmin*) de la droite : Benjamin (Gen. XXXV, 18).

Les Gens de la Gauche sont des gens maudits, placés du côté « sinistre », comme disent les italiens, d'après le latin ; gens de mauvais augure. Mettons-nous bien dans l'esprit que toutes ces expressions n'ont rien de spécifiquement arabe ; elles ne sortent pas de quelque culture littéraire antérieure, par ailleurs inexistante dans ce pays et les tribus qui l'habitent. Elles n'ont de véritable sens, dans tout le contexte, que chez un homme nourri de la vieille religion hébraïque, élevé dans la religion juive.

Ce n'est pas un arabe non plus qui pouvait dire aux idolâtres mecquois : « Ceux qui n'auront pas cru en Nos signes ». *Aya*. Ce mot ne fait pas partie de leur vocabulaire religieux. Le terme *aya*, au pluriel *aiat*, est radicalement hébreu. C'est le *ot* de l'A.T. L'idée elle-même lui est essentiellement propre. *Ot*, *aya*, signifient *signe* ; plus précisément, *miracle*, *prodige*, signe céleste que Dieu donne aux hommes comme gage de sa parole. Ce mot désignera aussi, mais plus tard, les versets du Livre arabe de l'islam, considérés comme signes de la vérité divine, à l'instar des versets des Livres Saints dont ils ne sont que l'écho ou une simple adaptation. C'est avec le sens de *miracle*, de *témoignage de la puissance de Dieu*, que nous rencontrons ce terme très fréquemment dans le Pentateuque : « Et Moi, je multiplierai miracles et prodiges en terre d'Egypte » (Ex. VII, 3 ; voir aussi *ibid.*, IV, 8, 9 ; VII, 9 ; X, 1, 2, etc...). Les juifs étaient tellement habitués à se guider d'après les *signes de Yahvé*, qu'ils étaient dans le désarroi dès qu'ils ne les apercevaient plus : « Brûlons tous les lieux d'Assemblées dans le pays ! Nos signes, nous ne les voyons plus ; il n'est plus de prophètes ; et nul parmi nous ne sait jusques à quand... » (Ps. LXXIV, 8, 9).

Dans l'hypothèse d'un Mohammed compositeur de ce Livre, il aurait pu, antérieurement à la sourate XC, avoir quelques conversations avec des juifs de La Mecque. Il aurait pu ainsi obtenir quelques renseignements sur la religion d'Israël. Mais ici, comme dans la sourate XCII, ce ne sont pas précisément des renseignements sur la religion de Moïse que nous trouvons. C'est beaucoup plus :



une éducation juive que cet arabe n'aurait certainement pas pu acquérir en fréquentant quelques gargotes.

Et d'autre part, comment attribuer cette sourate à Allah ? Quel serait cet Allah qui ne révélerait à ce Mecquois que les vieilles doctrines de l'Ancien Testament ? L'Allah de la Ka'ba ? Il n'est qu'un fantôme. L'Allah des juifs et des chrétiens ? Mais il avait révélé toutes ces choses bien des siècles auparavant, et les juifs les avaient pieusement recueillies dans leurs Livres Sacrés. Dieu n'avait pas besoin de se répéter. Il suffisait de savoir lire, ou d'écouter un de ses apôtres. Or, de toute évidence, c'est un apôtre juif que nous entendons ; ce sont les thèmes de ses discours que nous lisons. Il n'y a pas d'hypothèse plus vraisemblable.



### CHAPITRE III

#### UN FAIT NOUVEAU DANS L'APOLOGÉTIQUE JUIVE DU PRÉDICATEUR DE LA MECQUE

Jusqu'à présent, nous avons entendu un prédicateur qui enseigne la foi en Dieu Tout-Puissant, Créateur de toutes choses. Ce Dieu est Unique. Il a montré aux hommes la voie du salut éternel. Souverain Juge, la destinée des hommes est entre ses mains. Au Jour de la Résurrection, qui sera aussi celui du Jugement, seuls les Craignants-Dieu entreront au Paradis. Les autres iront en Enfer.

En tout cela, nous ne voyons aucune révélation particulière ; rien qui ait obligé Dieu à se déranger pour révéler à un Arabe du VII<sup>e</sup> siècle ce qu'il avait révélé aux juifs depuis des milliers d'années, et qui était prêché continuellement à qui voulait l'entendre, tant par les juifs que par les chrétiens.

Or voici que, dans la sourate XCI, le prédicateur ne se contente plus de proclamer la doctrine juive. Il va l'étayer par un exemple, qui sera suivi de bien d'autres. Son apologétique va prendre de l'ampleur. Il introduit ainsi dans sa dialectique une nouvelle forme d'argumentation consistant à utiliser des histoires plus ou moins anciennes, plus ou moins vraies, qu'il développera en y ajoutant des détails imaginés peut-être par lui, dans le seul but de prouver qu'on doit accueillir les apôtres de Dieu. Ceux qui ont agi différemment au cours de l'histoire ont tous péri, pour n'avoir pas voulu se soumettre aux enseignements des prophètes. Or, en ce moment précis où il parle, c'est lui-même qui est l'apôtre de Dieu. Il faut donc l'écouter si l'on ne veut pas encourir la malédiction divine et subir le châtiment terrible, par exemple, des Thamoudéens.

Cette « histoire » est racontée dans la sourate XCI. Les dix premiers versets introduisent le récit par une série de serments semblables à ceux dont nous avons déjà parlé. Voici la suite :

11. *Les Thamoud ont crié au mensonge par rebellion*
12. *quand se dressa leur Très Impie*



13. *et l'apôtre de Dieu leur dit : « (Ne touchez ni à) la Chamelle de Dieu, ni à son lait ! »*
14. *Les Thamoud le traitèrent d'imposteur et sacrifièrent la chamelle. Leur Seigneur les maudit pour leur péché et les anéantit*
15. *sans craindre la suite de leur disparition.*

Il est possible que ces derniers versets de la sour. XCI, 11-15, soient quelque peu postérieurs à ceux du début. Néanmoins l'unité de fond n'en est pas brisée. Dans la période mecquoise, il sera souvent question des Thamoudéens. Pour avoir une idée d'ensemble de leur « histoire » et de son utilisation apologétique constante, rassemblons quelques textes principaux.

Sour. XXVII :

46. *Certes, Nous avons envoyé aux Thamoud leur cotribule Salih (pour leur dire) : « Adorez Dieu ! » Et voici qu'ils se divisèrent en deux groupes, se prenant de querelle.*
47. *(Salih leur) dit : « O mon peuple ! pourquoi appelez-vous plus promptement le Malheur que le Bonheur ? Que ne demandez-vous pardon à Dieu ? Peut-être vous sera-t-il fait miséricorde. »*
48. *« Nous tirons mauvais présage de toi et de ceux qui sont avec toi », répondirent-ils. — « Votre sort est au sein de Dieu », répliqua (Salih). « Vous êtes un peuple soumis à une épreuve ».*
49. *Or, dans la ville se trouvaient neuf personnages qui, sur la terre, sèment le scandale, non la sainteté.*
50. *Ils dirent : « Faisons par Dieu serment mutuel de tuer la nuit (Salih) et les siens ! Puis nous dirons certes à celui chargé de le venger : " Nous n'avons pas été témoins de l'assassinat des siens. En vérité nous sommes sincères ! " »*
51. *Ils ourdirent (cette) ruse, mais Nous ourdîmes une (autre) ruse sans qu'ils le pressentissent.*
52. *Considère quelle fut la fin de leur ruse ! Nous les exterminâmes, eux et tout leur peuple.*
53. *Voici leurs demeures désertes, (en punition) de ce qu'ils furent injustes. En vérité, cela est un signe pour un peuple qui sait.*
54. *Nous sauvâmes (cependant) ceux qui crurent et qui craignaient Dieu.*



L'histoire de Sâlih, apôtre des Thamoudéens, avait déjà été racontée aux Mecquois par le prédicateur :

Sour. XXVI :

141. *Les Thamoud traitèrent d'imposteurs les Envoyés,*
142. *quand leur frère Sâlih leur dit : « Ne serez-vous pas des Craignants-Dieu ?*
143. *Je suis pour vous un Apôtre sûr !*
144. *Craignez Dieu et obéissez-moi !*
145. *Je ne vous réclame pour cela nul salaire : mon salaire n'incombe qu'au Seigneur des Mondes.*
146. *Serez-vous laissés parmi ce qui est ici-bas, en sécurité,*
147. *parmi des jardins, des sources,*
148. *des céréales et des palmiers aux régimes pendants ?*
149. *Continuerez-vous à creuser des demeures avec art, dans les montagnes ?*
150. *Craignez Dieu et obéissez-moi !*
151. *N'obéissez pas à l'ordre des Impies*
152. *qui portent la corruption sur la terre et ne marquent nulle sainteté ! »*
153. *Ils répondirent : « Tu es seulement un ensorcelé.*
154. *Tu n'es qu'un mortel comme nous ! Apporte-nous un signe, si tu es parmi les Véridiques ! »*
155. *Il répliqua : « Voici une chamelle. A elle appartient de boire (un jour), à vous de boire un (autre) jour désigné.*
156. *Ne lui causez aucune meurtrissure, sinon vous serez soumis au tourment d'un jour redoutable ! »*
157. *Ils sacrifièrent pourtant la (chamelle) ; le lendemain, ils eurent regret,*
158. *car le Tourment les saisit.*  
*En vérité, cela est certes un SIGNE ! (Pourtant)*  
*La plupart d'entre-eux ne sont pas devenus croyants.*
159. *En vérité, ton Seigneur est le Puissant, le Miséricordieux ! (1).*

Ces versets de la sourate XXVI, 141-159, ne sont que la réédition, à peu de chose près, d'une sourate antérieure, XI, 64-71, qui se termine ainsi :

---

(1) Si nous soulignons ce verset, c'est pour rappeler combien on retrouve là un vocabulaire biblique. Sur le mot « signe » de Yahwé, cf. ci-dessus, p. 58.



69. *Quand Notre Ordre vint, par une grâce de Nous, Nous sauvâmes de l'opprobre de ce jour Salih et ceux qui avec lui avaient cru. Ton Seigneur est le Fort, le Puissant.*
70. *Le Cri emporta ceux qui avaient été injustes et, au matin, dans leurs demeures, ils se trouvèrent gisants*
71. *comme s'ils n'y avaient pas élu séjour. Oui ! les Thamoud furent infidèles envers leur Seigneur ! Oui ! arrière aux Thamoud ! »*

M. Hamidullah traduit cette dernière phrase par : « N'est-ce pas que : A mort les Thamoud ! » afin de préciser leur sort. Il va sans dire que les mots soulignés dans les textes le sont par nous, afin de rappeler aux lecteurs les remarques que nous avons déjà faites à leur sujet et qu'il importe de ne pas oublier, si nous voulons comprendre qui peut parler ainsi, dans un langage bien établi depuis des siècles chez les juifs, longtemps avant qu'il ne soit adressé aux arabes de La Mecque.

Cette fois, penseront certains avec perplexité, et peut-être avec satisfaction : voilà une histoire complètement étrangère à la Bible ! Mais qu'est-ce que cela prouve ? Bien des prédicateurs, des orateurs, évoquent pour illustrer leurs discours, des légendes ou des vestiges historiques. Laissons de côté les discussions des érudits qui cherchent à établir à qui revient la priorité de ce récit : est-il antérieur au *Livre arabe de l'islam* ? Lui est-il postérieur ? Leurs hypothèses n'apportent rien d'essentiel à ce qui fait l'objet de notre étude.

Nous constatons que dans le *Livre arabe de l'islam*, dans la seule période mecquoise, environ 80 versets concernent l'histoire des Thamoudéens (2). Au cours de la période médinoise, on en parle peu (3). Mais ce que nous observons ici, comme partout ailleurs dans les exemples utilisés par le prédicateur de La Mecque, c'est qu'il s'agit invariablement de prouver comment le Dieu des juifs anéantit les incrédules.

Avec une autre histoire concernant les Adites, taillée sur le même modèle, celle des Thamoudéens forme un

---

(2) En plus des textes cités, voir : LXXXV, 17-18 ; LIII, 52 ; LXXXIX, 8 ; LXIX, 4-8 ; LI, 43-45 ; LIV, 23-31 ; XV, 80-84 ; XXXVIII, 12 ; XXV, 40-41 ; XLI, 12-17 ; XIV, 9 ; XL, 32 ; XXIX, 37 ; VII, 71.

(3) XXII, 43 ; IX, 71.



bloc inséré dans un cycle de type biblique concernant la lutte des *Craignants-Dieu* contre les impies, ou infidèles. Mais que savons-nous du « bon prophète » Salih, dont on montre encore les *Muquam* ? Ces *Muquam* sont trois ou quatre lieux-dits de Palestine, dont l'un désignerait le lieu de son martyre : les traînées rouges dans le calcaire seraient dues à son sang.

On montre aussi la caverne dans laquelle son fils se cacha auprès de ce lieu (voir *Survey of Western Palestine - Special papers*. Mémoires, t. II, 1881, p. 273). « De ces trois *Muqam*, l'un est situé dans la Mosquée dite des Quarante ou Mosquée blanche (Jami'a el-'abiad), à Ramleh, où il existe une petite qubba dédiée au souvenir de ce « prophète » des Thamoudéens ; un second (*ibid.* p. 180) se trouve dans l'ancien district de Ben Zeid, entre Deir Ghassané au Nord, et Bir Zeit au Sud-Est. Dans la mosquée, on montre un tombeau attribué à Salih. Un troisième est simplement noté et figure sur la carte auprès de Beit'Afféh. Aujourd'hui encore, certains fellahs de Ramleh racontent que Neby Salih est le cinquième des prophètes vénérés par l'islam, les quatre premiers étant Adam, Idriss, Noé, Hud, prophètes des Adites.

Revenons à présent au *Livre arabe de l'islam*. Dans les sourates que nous avons citées, nous entendons un prédicateur de mentalité juive raconter aux Mecquois l'histoire des Thamoudéens exterminés pour avoir refusé de croire à l'autorité de leur prophète Salih. Peut-on trouver trace de ce prophète dans les sources juives ? Les Thamoudéens ne constituent pas un mythe historique. Albert van den Branden (*Les Inscriptions Thamoudéennes*, dans *Bibliothèque du Muséon*, vol. XXV, Louvain, 1950), a recueilli avec une patience remarquable tout ce qu'il est possible de savoir jusqu'à maintenant sur leur histoire et sur leur langue. Les Thamoudéens dont on relève des traces depuis le VIII<sup>e</sup> siècle avant J.-C. jusqu'au IV<sup>e</sup> siècle de notre ère, étaient une race de cultivateurs sédentaires, établis au nord de l'Arabie, depuis le Négeb jusqu'à la frontière du Yémen. (On ne trouve pas d'inscriptions thamoudéennes dans le sud de l'Arabie). Ils durent émigrer aux environs de La Mecque d'où ils furent chassés par les soldats de Sargon et vinrent occuper les montagnes du Hedjaz. Ils habitaient dans des grottes. De ces grottes détruites, certains vestiges devaient encore subsister au début du VII<sup>e</sup> siècle. Ils habitaient aussi dans des tombeaux nabatéens, à escaliers, dont



les PP. Jaussen et Savignac découvrirent des spécimens à Médain, par exemple, qui était territoire thamoudéen. Nous connaissons aussi le nom de quelques divinités thamoudéennes dont plusieurs figureront dans le panthéon arabe, et que nous y avons effectivement rencontrées : Hubal, Yagouth, Ilah, 'Ilât, Lât, et Manât (cette dernière, déesse nabatéenne).

Aucun document, hors du *Livre arabe*, ne nous est parvenu sur le juste Salih.

Que s'est-il donc passé ? Il est parfaitement sûr que le prédicateur de La Mecque connaissait dans ses grandes lignes l'histoire des Thamoudéens : race disparue à la suite d'un cataclysme dont les ruines subsistaient encore aux environs de La Mecque, et dont les arabes pouvaient fort bien constater l'existence. Mais il est parfaitement vraisemblable que, sur ces bases archéologiques sommaires, il ait forgé la suite de son récit. Si ces arabes ne veulent pas se convertir au Dieu d'Israël, ils périront. L'histoire juive fournit une liste impressionnante de races détruites pour leur incrédulité. Ne voyez-vous pas, dit-il en substance, les ruines des Thamoudéens ? Je vais vous dire ce qu'elles signifient. Et il raconte aux arabes une histoire qu'il aura peut-être imaginée lui-même, avec la pensée bien évidente de comparer sa propre mission à celle du prophète Salih. Si les arabes ne l'écoutent pas, lui non plus, ils périront comme périrent les Thamoudéens.

La sourate XCI que nous avons transcrite est une grande page dans l'histoire de la naissance de l'islam arabe et de la prédication juive à La Mecque. Pour la première fois, dans cette sourate se dégage vraiment la méthode apostolique de l'instructeur des arabes. Elle est à la fois une supplique et une menace. A peu près à la même époque où il citait en exemple aux incrédules l'extermination des Thamoudéens, il évoquait aussi le châtiment des Adites, punis pour avoir repoussé la bonne nouvelle d'un Dieu Unique, annoncée par leur prophète Houd : « O mon peuple, je ne suis pas fou, mais je suis un apôtre du Seigneur des Mondes. Je vous fais parvenir les messages de mon Seigneur et je suis pour vous un conseiller sûr » (S. VII, 65, 66). Craignez Dieu ; obéissez-Lui ; remerciez-Le de vous avoir donné des fils nombreux, des jardins et des sources.

Sur ces Adites, nous ne savons vraiment rien. Toutes les hypothèses sont résumées dans *l'Encyclopédie de*



*l'Islam*, t. I, p. 123-124 ; t. II, p. 348. A vrai dire, elles n'ont aucun intérêt, ou seulement un intérêt mineur en ce qui concerne notre étude. Quelle que soit l'origine de ce peuple ou la signification de ce mot, une chose est certaine : c'est que notre prédicateur, peut-être à partir d'un embryon de légende, va développer son argument apologétique comme il l'a fait pour les Thamoudéens. Son discours, appuyé sur l'extermination vraie ou supposée des Adites, annoncée pour la première fois dans la S. LXXXIX, prendra plus tard beaucoup plus d'ampleur. Dans la sourate médinoise VII, 62-103, il place immédiatement après Noé les Adites et les Thamoudéens ; il les intercale dans les aventures de Noé, de Lot, des Madienites, et de Pharaon, qui refusèrent d'entendre les avertissements des prophètes que Dieu leur avait envoyés. A partir du v. 103 commencera la longue histoire de Moïse. Le schéma ne change pas : « n'insiste pas, clamaient les infidèles à l'adresse de leurs prophètes respectifs ; avec nous, tu perds ton temps ; nous suivons la religion de nos ancêtres ; nous ne voulons point parmi nous d'imposteur ». Irrité par leur conduite, Dieu les extermina. Il fit périr les Adites dans une violente tempête. Ils avaient eu l'audace de nier les *signes* de Dieu. Ils se croyaient plus forts que le Tout-Puissant ; pensez-vous aussi, Mecquois incrédules, triompher de Dieu ? Vous vous trompez aussi, Nous avons octroyé les mêmes dons : la vue, l'ouïe, le cœur. Rien ne leur a servi. De même vous, si vous ne savez pas les utiliser, si vous ne voulez pas entendre ma voix, renoncer à vos idoles et reconnaître le Dieu de Moïse, vous périrez tous (4).

La sourate XIV, 9-14, résume admirablement sur ce point l'enseignement de l'apôtre, aux arabes :

9. *Le récit ne vous est-il point parvenu touchant ceux qui furent avant vous : le peuple de Noé, les 'Ad, les Thamoud*
10. *et ceux qui furent après eux, que Dieu seul connaît ? Leurs apôtres vinrent à eux avec les Preuves (mais) ils portèrent leurs mains à leur bouche et s'écrièrent : « Nous sommes incrédules en votre*

---

(4) Voir : Sourates LXXXIX, 1-3 ; 5-13 ; LIII, 51 ; LI, 41 ; LIV, 18-22 ; L, 13 ; XXXVIII, 11 ; XXV, 40 ; XI, 51-63 ; XL, 32 ; XXIX, 37 ; XLVI, 20-24 ; XXII, 43 ; IX, 71 ; XXVI, 123-140.



*message et, en vérité, nous sommes certes en un doute profond sur ce vers quoi vous nous appelez ».*

11. *Leurs apôtres répondirent : « Est-il un doute à l'égard de Dieu, Créateur des Cieux et de la Terre ? Il vous appelle pour vous pardonner vos péchés et vous reporter jusqu'à un terme fixé ».*
12. *(Les Impies) répliquèrent : « Vous n'êtes que des mortels comme nous. Vous voulez nous écarter de ce qu'adoraient nos pères. Apportez-nous donc une preuve évidente ! »*
13. *Leurs apôtres leur dirent : « Nous ne sommes que des mortels comme vous ; mais Dieu comble qui Il veut parmi Ses serviteurs. Il ne nous appartient de vous donner une preuve*
14. *qu'avec l'autorité de Dieu. Que sur Dieu s'appuient les Croyants !*

Dans une multitude de textes bibliques, et particulièrement dans les Psaumes, on retrouve ce même thème sur le sort des Impies et l'anéantissement des infidèles : « Les méchants seront anéantis ; qui espère en Yahwé possèdera la terre ; les bras de l'Impie seront brisés ; mais Yahwé soutient les justes » (ps. XXXVII, 9, 17).

La méthode du prédicateur a déjà atteint sa pleine perfection. Sans doute, les arguments pourront changer, se préciser, mais la structure même de cette apologétique a déjà ses contours bien tracés et définitifs. Quiconque reconnaîtra le Dieu Unique, auquel croient depuis toujours les fils d'Israël, quiconque fera le bien, suivra la voie droite, la *voie ascendante*, sera sauvé ; il sera classé parmi les *gens de la Droite*, et il recevra sa récompense dans le jardin d'Eden ; mais celui qui s'obstinera dans le culte des idoles sera condamné au feu éternel. Si vous voulez éviter ce châtiment et obtenir la récompense réservée aux *Craignants-Dieu*, Mecquois, suivez-moi. Je suis l'apôtre que Dieu vous envoie. Ne faites pas comme les Adites, les Thamoudéens, qui ont traité leurs apôtres Houd et Salih de menteurs et de pervers. D'autres peuples ont fait de même. Dieu les a fait disparaître de la surface de la terre. Si vous rejetez mon message, vous savez ce qui vous attend.



## CHAPITRE IV

### CONDITIONS DU SALUT ET RÉACTIONS ARABES

Dans les premières sourates, la doctrine du prédicateur de La Mecque est exprimée très succinctement. Il la développera, mais l'essentiel y est. Il ne variera jamais. Ce que nous pouvons constater dès à présent, c'est que l'homme qui parle ainsi n'est pas quelqu'un qui s'instruit auprès d'un autre, ou qui apprend une leçon. Il est déjà complètement formé. Il a assimilé totalement ce qu'il enseigne. Loin de recevoir des leçons, c'est lui qui en donne. Il n'a nul besoin d'une révélation particulière. Tout ce qu'il dit est écrit depuis des siècles. Il ne l'a pas encore déclaré, mais cela ne saurait tarder. Soyons patients !

Ce sont les circonstances de son apostolat, variant avec le temps, qui l'obligeront à amplifier tel ou tel aspect de sa prédication. Mais certains points, fixés dès le début, resteront invariables pendant toute la période mecquoise, la seule que nous étudions pour l'instant.

C'est ainsi que les conditions du salut se ramènent pour lui à une formule très simple et constante : *croire, prier, et faire le bien* :

*Sourate XCV*

1. *(Je le jure) par le figuier et l'olivier !*
2. *Par le Mont Sinā*
3. *et par ce pays sacré !*
4. *Certes, Nous avons créé l'Homme en la forme la plus harmonieuse,*
5. *Puis, Nous l'avons rendu le plus bas de ceux qui sont bas !*
6. *Exception pour ceux qui ont cru et fait le bien, car à ceux-là appartient une rétribution sans reproche.*
7. *Qu'est-ce qui te fera, après cela, traiter la religion de mensonge ?*
8. *Dieu n'est-il pas le plus juste des juges ?*

Je le jure par le figuier, ou plus exactement par le Mont des figuiers ! Qui aurait pu croire qu'un serment aussi simple appellerait, de la part des coranologues, des



explications laborieuses et étranges dans le but de localiser dans des sites connus de simples noms communs ? Pour ces exégètes, le Mont des figuiers désignerait ici soit le Zagros, soit un haut lieu près de Damas, soit le temple de Noé, c'est-à-dire le mont Ararat où Noé « atterrit ».

Pour nous, la réalité est infiniment plus banale, et en même temps plus significative. Un petit renseignement sur la trajectoire géographique du figuier va nous mettre sur la bonne voie. Alph. de Candolle, dans *Origines des Plantes cultivées* (3<sup>e</sup> éd. Paris, 1886, p. 235-236), nous dit que le *Ficus carica* ou figuier proprement dit, dont le type sauvage est connu sous le nom de Caprifiguiers, est originaire de la Syrie, de la Perse, de l'Asie Mineure, de la Grèce, et de l'Afrique septentrionale. On le trouve de nos jours à l'état sauvage jusqu'aux Canaries... Aujourd'hui on trouve en Arabie et en Abyssinie des espèces du groupe carica. Existaient-elles déjà en Arabie au VII<sup>e</sup> siècle ? C'est possible, mais certainement pas en si grande abondance qu'en Palestine. On n'en trouve mention nulle part. Dans le Coran lui-même, on n'en parle qu'une seule fois. — Et c'est précisément dans la sourate que nous lisons.

Au temps de Moïse, on n'en trouvait point dans la région de Cadès dont l'emplacement exact, quoique fort discuté, se trouvait certainement en Arabie dans le désert de Sin, au sud d'Hesmona (1). Les Hébreux, en arrivant dans cette région désertique, se plaignent amèrement à Moïse : « C'est une mauvaise contrée, où il n'y a pas d'endroit pour semer, *pas de figuiers*, pas de grenadiers et pas d'eau à boire » (2). Qui a pu jurer à La Mecque par un arbre, sinon inconnu, du moins rare dans le pays ? Certainement pas un arabe de l'Arabie, pour qui le figuier ne pouvait avoir aucun sens symbolique. C'est donc en dehors des arabes qu'il nous faut chercher l'auteur de ce serment. A qui penser, sinon à celui que, depuis le début, nous entendons prêcher comme un bon juif la foi au Dieu Unique, surtout si l'on se rappelle que le figuier, essentiellement égyptien et palestinien, tient dans l'A.T. une place de premier ordre ?

(1) Voir Dom B. UBACH, O.S.B., *Le tombeau de Marie, sœur de Moïse à Cadès*, dans *Revue Biblique*, 1933, p. 562-568.

(2) Nomb., XX, 5. — Voir R.P. TELLIER, *Atlas Historique de l'Ancien Testament*, 1937, p. 30 et carte, p. 31.



Si le figuier manque dans le désert de Sin, il est mentionné, par contre, parmi les arbres de la *Terre Promise* (3). Il ne peut y avoir de bonheur sans figuier (II Rois, XVIII, 31 ; Isaïe, XXXVI, 16). Associé avec la vigne, il fait partie des jouissances réservées aux fidèles (I Rois, V, 5 ; II Rois, V, 25 ; Mich. IV, 4 ; I Macch, XIV, 12 ; voir le Chant de la Vigne, Is. V). Quant aux incroyants, ils verront le châtiment de Dieu tomber sur eux par la destruction de leurs vignes et de leurs figuiers (Joël, I, 12). Qu'un juif jure par le figuier est tout à fait normal.

« Je le jure aussi par l'olivier », dit notre prédicateur. L'olivier était aussi un arbre cher aux Hébreux. Il faisait partie également du bonheur de la Terre Promise, des signes de la bénédiction ou de la réprobation de Yahwé (4). On ne peut donc trouver serment plus hébraïque dans sa teneur qu'un serment par l'olivier et le figuier. Ce caractère est encore accentué ici par la mention du Mont Sinaï dont tout le monde sait que l'histoire est capitale pour le peuple d'Israël (5). Réellement, à tête reposée et désintoxiquée de tous les racontars arabes, voit-on un Mohammed, — que l'on a jamais encore entendu jusqu'à présent dans le *Livre arabe de l'islam*, et dont le nom n'est même pas mentionné —, jurer devant ses compatriotes par le Mont Sinaï, la Montagne Sainte, le phare qui illumine toute l'histoire des Hébreux ? Ce serait totalement inconcevable.

Le serment continue : « et par cette ville sûre ». Les commentateurs précisent, en pensant évidemment à Mohammed : « Allusion à La Mekke et à son territoire

---

(3) Deut. VIII, 8 : « Yahwé te conduit vers un heureux pays, pays de torrents et de sources, d'eaux qui sourdent de l'abîme dans les vallées comme dans les montagnes, pays de froment et d'orge, de vignes, de figuiers et de grenadiers, pays d'oliviers, d'huile et de miel » ; voir Joël II, 22 : « La vigne et le figuier donnent leurs richesses » ; etc. (Il suffit de parcourir une Concordance Biblique pour être surabondamment renseigné). Dans le Talmud, Maaseroth, I, 5 ; Moïse SCHWAB, *Talmud de Jérusalem*, t. III, p. 157-159, lire les prescriptions sur la cueillette et la consommation des figues à Jérusalem. *Ibid.*, Demai, I ; t. II, p. 120-123 ; II, p. 138.

(4) Deut. VI, 11 ; VIII, 7-8 ; II Rois, XVIII, 32 ; II Esd. IX, 25 (Néhémie IX, 25 dans la Bible de Jérusalem) ; Deut. XXXII, 13 ; XXVIII, 40 ; Jos., XXIV, 13 ; Amos, IV, 9 ; Habac, III, 17.

(5) Voir sour. XXIII, 20 ; Talmud, Schebiith, IV, 10 ; T. II, p. 365 : « Deut. XXVIII, 40 : car tes olives tomberont de l'arbre, cela veut dire que la malédiction consistera en ce que la plantation d'oliviers ne contienne que la 340<sup>e</sup> partie du total habituel. »



sacré » (Blachère, *op. cit.* t. II, p. 23, note). Pourquoi La Mecque serait-elle déclarée territoire sacré ? Comment quelqu'un qui prêche avec passion la foi au Dieu Unique jurerait-il par cette ville commerçante et polythéiste, réceptacle de divinités absurdes ? Nous pensons plutôt à une ville palestinienne, sans doute Jérusalem.

Le prédicateur continue par une considération générale sur l'étrange destinée de l'homme, créé dans la forme la plus harmonieuse. L'homme est la plus belle de toutes les créatures effectivement, parce que créé à l'image de Dieu ; et il est tombé par sa propre faute. Cette théologie biblique est amplement connue ; ne nous y attardons pas. Remarquons seulement une fois de plus qu'il est impossible de lire et de comprendre le *Livre arabe de l'islam* sans avoir constamment devant les yeux l'A.T. — Il ne s'agit pas de relever quelques *analogies de fond* entre ces deux écrits, mais de noter que le *Livre arabe*, dans les parties que nous étudions maintenant, n'est RIEN D'AUTRE que l'Ancien Testament enseigné, dans un style libre, aux idolâtres mecquois.

« Ceux qui ont cru et fait le bien recevront une rétribution », « une rétribution sans reproche », ou comme traduit Blachère, « exempte de rappel », ce qui signifie sans ostentation, sans sonnerie de trompette. Et il ajoute en note, p. 23 *op. cit.*, que « ce trait est typiquement arabe. Ce n'est point tout que donner. Il faut le faire sans le signaler à celui qu'on oblige... ». — Nous dirions plus volontiers qu'il n'y a là absolument rien d'arabe, car précisément les auditeurs du prédicateur de La Mecque ne cessent jusqu'à présent de se faire rabrouer pour leur égoïsme, et pour l'orgueil et la suffisance qui résultent de leurs richesses. Ils n'ont que du mépris pour les miséreux, et lorsqu'ils font un geste de bienveillance, ils le claionnent aux quatre vents. Par contre, il est recommandé aux juifs de faire le bien sans ostentation, avec désintéressement, tout au long de leurs Livres Saints. Nous aimerions savoir, si c'est un arabe qui tient de tels discours à ses compatriotes, dans quelle littérature pré-islamique il aurait puisé une telle doctrine et comment, *seul et unique dans le Hedjaz*, il aurait reçu de son milieu une pareille formation religieuse !

La sourate XCV continue par ce verset :

7. *Qu'est-ce qui te fera encore traiter de mensonge le Jugement ?*



Ce procédé par mode interrogatoire entre bien dans les habitudes du rédacteur du *Livre arabe* ; nous le retrouvons fréquemment :

Sour. CIV, 5 : *Et qu'est-ce qui te fera connaître ce qu'est la Hotama ?*

S. XC, 12 : *Et qu'est-ce qui te fera connaître ce qu'est la voie ascendante ?*

S. CI, 2 : *Et qu'est-ce qui te fera connaître ce qu'est le jour de malheur ?*

S. CI, 7 : *Et qu'est-ce qui te fera connaître ce qu'est (l'Enfer) ?*

S. XCVII, 2 : *Et qu'est-ce qui te fera connaître ce qu'est la nuit du Décret Divin ?*

S. CVII, 1 : *As-tu fait attention à celui qui traite la religion (celle que je prêche) de mensonge ?*

S. LXXXII, 17-18 : *Et qui te fera connaître le jour du Jugement ?*

S. LXXXIII, 8 : *Et qu'est-ce qui te fera connaître ce qu'est le Sidjdjîn ?*

S. LXXXIII, 19 : *Et qu'est-ce qui te fera connaître ce qu'est l'Illiyoûn ?*

S. LXIX, 3 : *Et qui te fera connaître l'Inévitable ? Etc., etc...*

Notons tout de suite cette méthode interrogative qui nous oriente déjà vers une nouvelle progression de nos analyses. Elle est d'une importance capitale. En effet, ce procédé pédagogique suppose forcément un maître et un élève. Comme l'élève se révèle incapable de donner la réponse à la question posée, c'est le maître qui la donnera. Mais une conclusion s'impose dès à présent ; le prédicateur de La Mecque ne s'adresse pas seulement à une foule plus ou moins dense d'auditeurs ; il instruit en particulier quelqu'un qui s'intéresse à son enseignement.

La sourate XCV se termine par un verset sur la justice divine : « Dieu n'est-il pas le plus juste des Juges » (v. 8). *Croire et faire le bien* sont les deux conditions du salut, et Dieu récompensera ceux qui auront pratiqué la vraie religion. Le thème de la justice parfaite de Dieu, d'où toute autre justice découle, revient sous mille formes dans les Livres Saints de l'A.T., en particulier dans les prophètes Isaïe et Jérémie. Son évocation ici par le prédicateur juif de La Mecque, ne peut nous surprendre. Pour tout juif, la vie de chaque homme se terminera au Juge-



ment, où la Décision suprême tombera comme un coupe-ret : si vous voulez être sauvés, Mecquois, pratiquez le bien, faites l'aumône et craignez Dieu. Alors, vous recevrez la récompense céleste, où les purs seront comblés de délices, car même un atome de bien sera récompensé. Mais pareillement, un atome de mal vous sera reproché. Les impies, les méchants, seront jetés dans la Fournaise. Prenez garde ! Tous vos actes sont comptés ; ils sont écrits dans un livre.

Sour. CIII, 1 : *Je le jure par l'après-midi !*

2. *En vérité l'homme est perdu,*

3. *excepté ceux qui croient et font le bien, se recommandent mutuellement la vérité et se recommandent mutuellement la patience.*

Nous entendrons souvent cette recommandation à la patience. Dans l'A.T. la patience est un des grands attributs de Dieu. « (Moïse) invoqua le nom de Yahwé. Yahwé passa devant lui et il cria : " Yahwé ! Yahwé, Dieu pitoyable et compatissant, patient " » (Exode, XXXIV, 6). *Dieu miséricordieux et compatissant*, c'est le titre qui sera apposé en tête de chaque sourate, sauf de la IX<sup>e</sup>, sans doute par suite d'un oubli. Et cet exergue, remarquons-le bien, est emprunté au passage de l'Exode que nous venons de citer. Il n'a absolument aucun caractère « mahométan », ni arabe.

Dans la vie de l'au-delà, ceux dont les œuvres seront « lourdes » de bonnes œuvres mèneront une existence agréable ; ceux dont les œuvres seront trouvées « légères » iront au feu éternel. Ainsi parle le prédicateur, sourate CI :

1. *Jour de malheur ! Qu'est-ce que le jour de malheur ?*

2. *Qu'est-ce qui te fera connaître ce qu'est le jour de malheur ?*

3. *C'est le jour où les Hommes seront comme des papillons dispersés,*

4. *les monts comme des flocons de laine cardée.*

5. *(Alors) celui dont lourdes seront les œuvres connaîtra une vie agréable,*

6. *celui dont les œuvres seront légères s'acheminera vers un abîme.*

7. *Qu'est-ce qui te fera connaître ce qu'est cet abîme ?*

8. *C'est un feu ardent.*



Oui ! Un jour, l'homme ressuscitera ; la terre sera ébranlée ; elle rejettera les cadavres qui surgiront par groupes, revenant à la vie pour entendre raconter leur histoire et recevoir leur salaire.

Nous lisons cela dans la sour., XCIX de la même époque que la précédente :

1. *Lorsque la terre tremblera de son tremblement,*
2. *que la terre rejettera ses fardeaux (6)*
3. *que l'Homme dira : « Qu'a-t-elle ? »*
4. *ce jour-là, elle racontera son Histoire*
5. *selon ce que lui a révélé ton Seigneur.*
6. *Ce jour-là, les Humains surgiront (des sépulcres), par groupes, pour que leur soient montrées leurs actions.*
7. *Qui aura fait le poids d'un atome de bien, le verra.*
8. *Qui aura fait le poids d'un atome de mal, le verra (7).*

Des savants ont voulu déceler dans ces versets sur le poids de nos actes une influence du parsisme sur Moham-med. Nous ne partagerons pas cet avis. En effet, s'il y a eu influence, tout au plus pourrait-on parler de celle du parsisme, du mazdéisme, sur le judaïsme. Mais encore faudrait-il commencer par constater qu'il existe entre les deux religions des points de contact spécifiques. Or, l'idée de sanctions après la mort est à la fois trop générale en soi et trop commune aux religions pour qu'il nous soit permis de conclure à une influence du mazdéisme sur le judaïsme. Il faudrait être certain, enfin, que l'eschatologie mazdéiste est antérieure aux doctrines d'Israël sur les fins dernières. Ce qui n'est pas prouvé. Des histo-

---

(6) Isaïe, XXVI, 19 : « Tes morts revivront, leurs cadavres ressusciteront ; réveille-toi et exulte, tous les gisants dans la poussière ». *Ibid.*, 11-12 : « Et le feu préparé pour tes ennemis les dévorera. Yahvé ! Tu nous donnes la paix puisque tu nous traites comme nos actions le méritent. »

(7) Voir aussi sour. XXIII, 104, 105 ; XXI, 48. « Nous poserons des balances justes au jour de la Résurrection et nulle âme ne sera lésée en la moindre chose ; et si cette chose est le poids d'un grain de moutarde, Nous l'apporterons. Il nous suffit de faire le compte. » Très fréquemment, dans l'A.T. les hommes sont mis en garde contre l'usage frauduleux des balances, car les balances de Dieu sont justes et personne n'échappera à sa pesée justicière ! Cette idée est parfaitement résumée dans la sourate LV, 6-8 : « Il a établi la balance. Ne fraudez pas dans la balance ! Etablissez la pesée avec équité, et ne faussez pas la balance. » L'auteur du *Livre arabe* ne copie pas l'A.T. à la lettre, mais avouons qu'il en a saisi l'esprit, et qu'il lui est impossible de penser autrement.



riens, et non des moindres, ont même prétendu le contraire. La solution de notre problème est plus simple : c'est dans la littérature hébraïque que l'auteur de ce discours trouve ses comparaisons. Et elles ne manquent pas : « Ai-je fait route avec le mensonge, pressé le pas vers la fausseté ? Qu'il me pèse sur une balance exacte. Lui, Dieu, reconnaîtra mon innocence » (Job. XXXI, 5-6) « Les paroles des hommes prudents sont pesées dans la balance » (Eccli. XXI, 25). « Fais une balance et des poids pour tes discours » (Eccli. XXVIII, 25). « Je te parle encore des poids de la douleur : Oh, si l'on pouvait peser mon affliction, mettre sur une balance tous mes maux ensemble ! Mais c'est plus lourd que le sable des mers » (Job, VI, 1-3).

La sourate LXXXII, peut-être un peu postérieure à la sourate XCIX, fait état des mêmes considérations eschatologiques que l'on retrouve dans la littérature rabbinique. Elle débute par les signes annonciateurs du Jugement Dernier (v. 1-5). Mais les idolâtres n'y croient pas :

6. *Homme ! qu'est-ce qui t'a trompé sur ton Seigneur magnanime ?...*

9. *... Vous traitez de mensonge le Jugement !*

Attention ! Lorsque ce Jour viendra, vous aurez des surprises ; car rien n'échappe au regard de Dieu :

10. *En vérité, à votre rencontre, sont certes des (Anges) qui retiennent vos actes*

11. *des (Anges) nobles qui écrivent*

12. *sachant ce que vous faites !*

A maintes reprises, l'existence de ce Livre de vie, où tous nos actes sont inscrits en vue du Jugement, sera rappelée aux arabes, comme il est écrit dans le psaume CXXXVIII ; v. 16 : « Tu voyais mes fibres intimes ; tout était écrit sur ton Livre ; mes jours étaient là, définis, avant qu'un seul n'ait apparu ». Dans l'Exode, XXXII, 31-33, Dieu tient à jour un Livre de vie d'où seront rayés les idolâtres, les Hébreux infidèles : « Moïse retourna auprès de Yahwé et dit : " Hélas ! ce peuple a commis un grand péché ! ils se sont fait un dieu d'or ! Pourtant, si tu enlevais leur péché !... Sinon, efface-moi, je te prie, de ton livre que tu as écrit ! " Yahwé dit à Moïse : " C'est celui qui a péché contre moi que j'effacerai de mon Livre ". » A mainte et mainte reprise, le prédicateur rappelle aux Mecquois cette vérité, à la fois



encourageante et redoutable, que tout est écrit dans le « Livre évident ». Dieu connaît les secrets de toutes choses, vivantes et inanimées, au ciel, sur terre, et dans la profondeur des océans. Au jour du Jugement, pour chaque homme tout sera parfaitement clair : le Livre où sont inscrits les moindres de ses actes sera remis entre ses mains, et il pourra constater lui-même que le jugement qui le frappe répond à la stricte justice (8). « Prenez garde ! En vérité, le Livre des libertins est dans le Sijjîn » (sour. LXXXIII, 7-9 et 18). « En vérité, le livre des Purs est dans le 'Illiyôûn » (9). Conformément à la pensée biblique, ce qui vaut pour les individus vaut également pour les nations : « Il n'y a pas de cité criminelle que nous ne détruisions et châtions terriblement avant le jour de la résurrection. Cela est écrit dans le Livre » (Sour. XVII, 60) ; car chaque nation a aussi son Livre mentionnant toutes ses œuvres (Sour. XLV, 26-28).

Nous pourrions multiplier à l'infini les citations de l'A.T. correspondant au contenu de ces discours. Il n'y a rien de plus aisé. Mais nous nous contentons de quelques exemples pour ne pas surcharger notre texte, ce qui le rendrait aussi fastidieux que celui du *Livre arabe de l'islam*. Depuis le début, nous pouvons constater que toutes les sourates suivent la même courbe exactement : c'est la religion d'Israël que nous entendons prêcher. Nous avançons ici en terrain clair. Notre hypothèse se confirme : seul, un juif, un apôtre zélé qui possède parfaitement son « sujet », un maître capable d'adapter son enseignement à son auditoire, a pu prononcer de tels discours et en écrire les thèmes.

On pourrait nous reprocher de n'exposer que notre point de vue. Bien sûr, c'est l'objet de ce livre. Mais pour éviter un tel reproche, nous allons donner un exemple des opinions que l'on peut trouver chez des commentateurs pris au hasard.

---

(8) Voir sour. XI, 8 ; X, 62 ; XXXIV, 3 ; VI, 59 ; LXXVI, 10 ; XXXIX, 69 ; C, 10 ; XVIII, 47 ; XXIII, 64 ; XVII, 14 ; LXIX, 25-26.

(9) Le mot *Sijjîn* qui est sûrement d'origine étrangère serait une altération du sé'ol hébreu. C'est l'explication la plus probable de l'origine de ce terme qu'on ne trouve que dans ce passage de la sourate LXXXIII. — D'après BLACHERE, *op. cit.*, p. 106. t. II, *'Illiyôûn* est nettement l'hébreu *'Eliyon*, le Dieu Très-Haut de la Genèse, XLV, 8 ; le terme *el-Saddaï* désignait le Dieu Tout-Puissant.



Nous avons observé que le prédicateur de La Mecque recommande aux idolâtres la *Crainte de Dieu*, la *prière et l'aumône*, l'assistance aux veuves et aux orphelins. S'appuyant sur tous ces textes, Grimme (10) ne craint pas d'affirmer que Mohammed n'a jamais voulu fonder une religion nouvelle. Non ; il a cherché à déclencher une révolution économique apparentée au socialisme. Sa grande innovation réside dans l'introduction chez les Arabes de la *Zaqât*, impôt des pauvres ou impôt de purification.

Très ému de cette thèse, Snouck Hurgronje concède à Grimme que la question religieuse est secondaire dans le Coran : « Jadis, » — dit-il —, « on avait coutume de considérer trop exclusivement le *monothéisme* comme le centre même de la prédication de Mohammed. On oubliait un peu que le polythéisme de ses contemporains arabes était un culte traditionnel, trop peu vivant pour provoquer une réaction passionnée. Quarante ans après la mort de Mohammed les gens de La Mecque avaient déjà de la peine à se rappeler les noms et les emplacements de leurs principaux fétiches d'antan. De plus, Mohammed lui-même a tenté un instant de donner satisfaction au conservatisme de ses compatriotes de La Mecque en concédant un certain rang à quelques-uns de leurs dieux. La lutte contre le soi-disant polythéisme, la trinité, etc... qui a été pour Mohammed le mobile déterminant de sa mission prophétique. »

Après cette concession extravagante faite aux élucubrations de Grimme, Snouck Hurgronje attaque ce même auteur sur sa conception d'un Mohammed socialiste. « Dans les plus anciennes révélations le devoir de la *Zaqât* est nommé avec les autres, mais sans qu'il lui soit accordé une prédominance quelconque » (11). Puisque ce n'était point là le souci de l'apôtre arabe, quel était donc son idéal ? Tout simplement de « prêcher le Jugement Dernier » !

Se rend-on bien compte de tout ce qu'il y a d'extravagant dans toutes ces théories, qui démontrent une

---

(10) GRIMME (H.), *Mohammed*, t. I : *Das Leben*, t. II, *Einleitung in den Koran*, Münster, 1892, 1895.

(11) SNOUCK-HURGRONJE. *Une nouvelle biographie de Mohammed*, dans la *Revue de l'Histoire des Religions*, T. XXX, 1894, p. 158 et p. 161.



incompréhension totale du *Livre arabe de l'islam*, de la part de leurs auteurs ?

Remarquons d'abord, à propos de la réflexion de Grimme (12) que le terme *zaqât*, sorte de contribution exigée des riches pour subvenir aux besoins des pauvres, est inconnu de la première période mecquoise. On le trouve pour la première fois dans la sourate XIX, dite « de Marie » ; v. 31-32 : L'enfant dit : « Je suis serviteur de Dieu. Il m'a donné l'Écriture et m'a fait Prophète. Il m'a béni où que je sois et m'a recommandé la Prière et l'Aumône (*Zaqât*) tant que je resterai vivant ». Quelques versets plus loin, il est dit aussi d'Ismaël qu'il ordonnait à sa famille la Prière et l'Aumône (v. 56). Dans cette sourate et les autres sourates mecquoises, la prière s'accompagne toujours de l'aumône. Il faut attendre la période médinoise pour trouver au terme (*zaqât*) le sens d'impôt, au sens juridique d'aumône réglementée (voir sour. II, 40, 77, 104, 172, 217 ; XCVIII, 4 ; IV, 79, 160 ; XXXIII, 33 ; XXIV, 37, 55 ; LVIII, 14 ; XXII, 36 ; IX, 5, 11, 18, 72 ; V, 15). Dans tous ces textes dont nous verrons en temps opportun la vraie signification, on constate encore que les deux concepts sont comme soudés : accomplir la prière et faire l'aumône.

Jusqu'à présent, nous n'avons entendu qu'une prédication juive. Inutile d'y revenir. Pour les musulmans, il n'y a évidemment pas de problème : c'est l'archange Gabriel qui parle, Mohammed transmet le discours mot à mot.

Revenons sur le terrain où le prédicateur de la religion juive affronte les polythéistes mecquois. Il vient de leur annoncer clairement, dans un langage où les formules religieuses ne sont plus à inventer depuis bien longtemps, quelles sont les conditions du salut. Alors ses adversaires se dressent. Il semble que les plus violents soient les riches commerçants de La Mecque. Dans la sourate CIV, certainement l'une des plus anciennes du *Livre*, il vitupère contre un avare, un calomniateur, un infidèle qui ne croit pas à la vie future et qui se moque parfaitement des conditions de salut qu'on veut lui imposer, à lui dont l'immense richesse assure le seul bonheur

---

(12) GRIMME (H.), op. cit.



auquel il croit. Il n'a vraiment que faire d'un Dieu unique, de la prière, et de la distribution d'aumônes à ces miséreux qu'il méprise souverainement :

1. *Malheur au calomniateur acerbe*
2. *qui a amassé une fortune et l'a comptée et recomptée !*
3. *Il pense que sa fortune l'a rendu immortel.*
4. *Qu'il prenne garde ! Il sera certes précipité dans la Hotama.*
5. *Et qu'est-ce qui t'apprendra ce qu'est la Hotama ?*
6. *C'est le feu de Dieu allumé*
7. *qui dévore jusqu'aux entrailles*
8. *qui est sur eux refermé*
9. *en longues colonnes (de flammes).*

Bien qu'ignorant l'origine du terme *Hotama*, nous en connaissons la pleine signification : c'est le feu dévorant où tomberont ceux qui auront préféré au message divin les jouissances des biens de ce monde. « C'est le feu de Dieu. » Non pas d'un quelconque dieu de la Ka'ba adoré par des idolâtres qui ne croient ni à la résurrection, ni à une punition quelconque après la mort, mais au Dieu unique qui, comme Yahwé de l'A.T., récompense les bons dans une autre vie et punit les méchants par un feu éternel. Les riches Mecquois forment barrage contre cette religion. Ils ne veulent pas se mettre à la remorque de cette prédication, à la remorque du judaïsme, c'est-à-dire, finalement, des juifs. En lisant cette succincte description de l'enfer, on se rappelle naturellement certaines paroles d'Isaïe : « Ils seront rassemblés, emprisonnés dans un cachot, reclus en réclusion » (XXIV, 22) ; « A Sion les pécheurs sont angoissés, un tremblement saisit les impies ; qui d'entre nous pourra tenir devant ce feu dévorant, qui pourra demeurer devant ces flammes éternelles ? » (XXXIII, 14). « Et quand on sortira, on verra le cadavre des hommes qui se sont révoltés contre moi. Pour eux, le ver ne mourra pas, ils seront en horreur à tout être vivant » (LXVI, 24).

La sourate CXI précise qu'Aboû-Lahâb, oncle de Mohammed, selon les racontars incontrôlables de la *Sira* — ou Vie de Mohammed —, comptait parmi les riches adversaires du prédicateur de la foi au Dieu d'Israël. Et que l'on ne s'imagine pas que nous ajoutons de notre propre chef cette qualification — (*d'Israël*) — pour entraîner le lecteur dans le sillage de notre thèse, car



nous verrons en cours de route que les références explicites du *Livre arabe de l'islam à Israël* sont d'une importance considérable, tant en ce qui concerne les fils d'Israël, les juifs, qu'en ce qui se rapporte à leurs livres, la Bible. Là encore, soyons patients. Nous ne pouvons pas avancer plus vite que les textes, mais nous sommes déjà fondés à identifier ce Dieu par tout ce qui précède.

1. *Périssent les mains d'Aboû-Lahâb. Qu'il périsse !* (13).
2. *Ses richesses et sa fortune ne lui serviront de rien.*
3. *Il sera exposé à un feu ardent,*
4. *Tandis que sa femme, portant du bois,*
5. *aura au cou une corde de fibres de palmier.*

Le raisonnement du prédicateur est clair. Aboû-Lahâh, le seul personnage contemporain mentionné dans le *Livre arabe*, a fait un fort mauvais placement et un mauvais calcul en combattant la foi au vrai Dieu. Ni lui ni sa femme n'échapperont à la punition qui les attend, comme elle attend inexorablement tous ces riches Mecquois qui ne pensent qu'à assouvir leur soif de plaisirs, refusant de soulager le pauvre et d'assister l'orphelin.

Sour. CII :

1. *La rivalité vous distrait.*
2. *jusqu'à ce que vous visitiez les nécropoles.*
3. *Eh bien, non ! bientôt vous saurez !*
4. *Encore une fois, non ! bientôt vous saurez !*
5. *Non ! Ah si vous l'aviez su d'une science certaine !*
6. *Vous verrez la Fournaise !*
7. *Encore une fois, certes, vous la verrez avec l'œil de la certitude !*
8. *Encore une fois, certes, vous serez interrogés sur votre félicité (terrestre).*

Oui, la jouissance des riches n'aura qu'un temps. Elle sera limitée à la vie terrestre. Pour échapper à la

---

(13) La traduction de Blachère suppose qu'Aboû-Lahâb est mort ; comme « on » le fait mourir en 624, cet extrait serait donc postérieur à l'hégire, ce qui est fort peu vraisemblable. L'imprécision dogmatique donne en effet à cette sourate un caractère très ancien. D'autre part, si Aboû-Lahâb est mort, on ne comprend plus le futur du v. 3 : « Il sera... » Pour ces raisons, nous conservons à cette sourate son caractère d'antiquité, et nous maintenons en vie M. et Mme Aboû-Lahâb, prétendus oncle et tante de l'arabe que l'on nommera Mohammed, et adversaires déterminés du prédicateur de La Mecque.



croyance en Dieu qui les obligerait à changer leurs habitudes, ils préférèrent nier la vie future et l'existence du feu. Ils ne perdent rien pour attendre, car un jour il faudra bien se rendre à l'évidence. Mais ce sera trop tard, et le réveil sera dur.

Au début de sa prédication, celui que nous pouvons bien appeler un apôtre du judaïsme présente l'enfer comme une fournaise, un feu ardent, un feu qui recouvre, un feu qui dévore jusqu'aux entrailles. Nous sommes encore très loin des terribles descriptions que nous lirons plus tard dans le *Livre arabe*. Jusqu'à présent, le lieu de punition est un feu ; rien de plus. Combien de temps durera-t-il ? Il n'en est pas question explicitement, bien qu'on puisse parfois conclure à son éternité : « Un feu se refermera sur eux » (XC, 20). Au regard de ce que nous apprendrons plus tard, le problème des fins dernières : Jugement, Paradis, Enfer, est à peine effleuré.

C'est encore à un riche commerçant de La Mecque que s'adressent les invectives de la sourate C, dénommée « *Celles qui galopent* », expression qui désigne sans doute des cavales. Elles font jaillir des étincelles, comme il est dit au v. 2 ; à l'improviste, elles surgissent à l'aube, soulèvent un nuage de poussière, et tombent sur le camp ennemi :

1. *Par celles qui galopent, haletantes,*
2. *qui font jaillir des étincelles*
3. *qui surgissent à l'aube,*
4. *qui font alors lever un nuage poudreux*
5. *qui se fraient un chemin à travers les cohortes ennemies.*

Cette traduction du v. 5, qui va dans le sens de l'exactitude, devient chez Blachère (*op. cit.*, t. II, p. 28), « Et pénètrent alors dans le centre de Jam ! ». Ici encore, Blachère s'est laissé influencer par les commentateurs arabes. Dans Tabary, le terme *Jam* est « soit l'ancien nom de Muzdalifa, soit le nom de toute la région comprise entre Arafa et Minâ ». C'est de cette région que les chevaux arriveraient au galop. Au fond, cette interprétation n'a aucun sens. Ailleurs, Blachère en est arrivé à traduire d'autres noms communs par des noms de lieu : Towâ (sour. LXXIX, 16) ; Moutahâ et Ma'wa (sour. LIII, 14-15). Nous ne lui faisons aucun grief de suivre sa fantaisie. Mais ce qui est grave dans le cas présent, c'est qu'en écoutant les romanciers arabes, on arrive à se détourner des principales sources d'infor-



mation du prédicateur de La Mecque : la Bible hébraïque, le Coran de Moïse (la Tora), et le Talmud. Or, pour comprendre le *Livre arabe* d'enseignement juif, ce ne sont pas les arabes qu'il faut regarder, mais leur instructeur et la Bible qu'il a continuellement en mémoire.

En lisant cette jolie description des v. 1-5 de la sour. C, nous pensons aussitôt à Job (XXXIX, 19-25) :

*Donnes-tu au cheval la bravoure  
revêts-tu son cou d'une crinière ?  
Le fais-tu bondir comme la sauterelle ?  
Son hennissement altier répand la terreur.  
Il piaffe de joie dans le vallon,  
avec vigueur il s'élance au-devant des armes  
Il se moque de la peur et ne craint rien.*

La sourate C continue :

6. *En vérité, l'homme est ingrat envers son Seigneur*
7. *En vérité, de cela il est certes témoin !*
8. *En vérité, il est ardent dans la poursuite des biens.*

Ici encore, Blachère traduit : « En vérité, pour l'amour du bien, il est certes ardent ! » ; ce qui ne cadre ni avec les versets précédents (v. 6 et 7), ni avec le suivant (v. 9). On comprendrait mal que celui qui vient de reprocher à l'incroyant son attitude ingrate le complimente, immédiatement après, sur son zèle pour le bien !

9. *Eh quoi ! ne sait-il pas qu'un jour ce qui est dans les tombes sera bouleversé*
10. *et ce qui est dans les poitrines sera mis à jour ?*
11. *En vérité, leur Seigneur, en ce jour-là, sera bien renseigné.*

Le troisième fragment de la sourate LXXX développe les mêmes considérations :

16. *Périsset l'homme ! Comme il est impie !*
17. *De quoi l'a-t-il créé ?*
18. *D'une goutte de sperme. Il l'a créé*
19. *et Il a décrété son destin ;*
20. *puis Il lui a facilité le Chemin,*
21. *puis Il l'a fait mourir et mettre au tombeau ;*
22. *puis, quand Il le voudra, Il le ressuscitera.*
23. *Eh bien, non ! Il n'a pas encore accompli ce que (le Seigneur) lui a ordonné.*
24. *Que l'Homme considère sa nourriture !*
25. *Nous avons versé l'eau (du ciel) abondamment,*
26. *puis, Nous avons fendu la terre largement*



27. *et Nous y avons fait pousser graines,*  
 28/29. *vignes, cannes, oliviers, palmiers,*  
 30/31. *jardins touffus, fruits et pâturages,*  
 32. *objet de jouissance pour vous et vos troupeaux.*

Oui, l'homme est impie. Il ne pense à rien. Il ne pense pas que Dieu l'a créé de rien, d'une goutte de sperme. Cette expression reviendra souvent dans les discours de l'apôtre du judaïsme (14). L'impie ne pense pas que Dieu veille sur lui, qu'Il est le Maître de la vie, de la mort, et aussi de la résurrection.

Sour. LXXXVI

1. *Par le ciel et l'Astre Nocturne*  
 2. *(et qu'est-ce qui te fera connaître ce qu'est l'Astre Nocturne)*  
 .....  
 5. *Que l'Homme considère de quoi il a été créé !*  
 6. *Il a été créé d'un liquide éjaculé*  
 7. *qui sort d'entre les lombes et les côtes.*  
 8. *En vérité, Il est certes capable de le ressusciter*  
 9. *au jour où seront éprouvés les secrets des cœurs*  
 10. *et où l'homme n'aura ni force ni aide !*

Nous retrouvons dans tous ces textes la théologie de l'A.T. qui sera bientôt développée avec plus d'ampleur : n'est-ce pas Dieu qui vous procure la nourriture ? Et cette pluie bienfaisante qui vient de tomber, d'où vient-elle, si ce n'est du Tout-Puissant ? Regardez vos arbres, maintenant couverts de fruits ! Contemplez vos jardins et vos pâturages, semblables à un tapis de verdure ! quel régal pour vos troupeaux et quelle joie pour vous ! Mais pensez-vous, Mecquois, à remercier Dieu ? Pas du tout ! Vous vous tournez vers vos divinités inertes et ridicules et vous ne pensez qu'à jouir de vos richesses. C'est pourtant sur ces gestes que vous serez jugés :

Sour. LXXX (suite et fin) :

33. *Et quand viendra le fracas,*  
 34. *le jour où l'Homme fuira son frère,*  
 35/36. *sa mère et son père, sa compagne et ses fils,*  
 37. *car chacun aura sujet de ne considérer que soi,*

---

(14) Voir LXXXVI, 6 (eau répandue) ; LIII, 47 ; LXXVII, 20 ; LXXV, 37 ; XXIII, 13 ; XXXVI, 77 ; XVIII, 35 ; XVI, 4 ; XL, 69 ; XXXV, 12.



38. *ce jour-là des visages seront rayonnants,*
39. *souriants et joyeux,*
40. *tandis que d'autres, à ce moment, seront couverts de poussière,*
41. *recouverts de ténèbres ;*
42. *ceux-là auront été les Infidèles et les Libertins.*

Ces considérations ne nous étonnent plus. A ses débuts apostoliques, les armes du prédicateur contre ses adversaires sont à peine forgées. Pour attester la véracité de ses paroles et donner plus de poids à son argumentation, il commence ou résume généralement son exposé par un serment solennel. On a pu remarquer aussi qu'il évoque à peine l'idée d'un Paradis réservé aux Craignants-Dieu. Ce silence est pour nous une indication : au début de son entreprise, le prédicateur n'eut qu'un succès sans doute très limité. Il n'allait pas promettre le Paradis à des adeptes qui n'existaient pas encore... ou qui étaient si peu nombreux et probablement hésitants. Par contre, comme les riches Mecquois se montraient particulièrement rebelles à son apologie de la religion d'Israël, il les menaçait de l'enfer, se conformant en cela à la véritable tradition juive. Mais, à cette époque, il le décrit uniquement comme un feu dévorant. Nous n'en sommes pas encore arrivés aux grandes descriptions eschatologiques qu'il puisera dans la Bible aussi bien que dans le Talmud, et que même il inventera pour réduire ses adversaires.

La sourate LXXXI nous fournit un magnifique exemple du style prophétique qu'il manie avec une parfaite maîtrise. Dans la première partie, cette sourate appartient sans aucun doute à la première période mecquoise : même sobriété dans la description de l'enfer et du paradis, même allusion au Livre de vie. Cependant, si nous en jugeons par l'ampleur des vues proprement eschatologiques, ce fragment serait un peu postérieur aux sourates CIV, CXI, CII, C, LXXX, 16-32, 38-42 :

1. *Quand le soleil sera obscurci,*
2. *Quand les étoiles seront ternies,*
3. *Quand les montagnes seront mises en marche,*
4. *Quand les (chamelles pleines de) dix mois seront négligées,*
5. *Quand les bêtes farouches seront groupées,*
6. *Quand les mers se seront mises à bouillonner,*



7. *Quand les âmes seront réparties en groupes,*
8. *Quand on demandera à la victime*
9. *pour quel péché elle fut tuée (15),*
10. *Quand les feuillets seront déroulés (16),*
11. *Quand le ciel sera écarté,*
12. *Quand la Fournaise sera attisée,*
13. *Quand le Paradis sera avancé,*
14. *toute âme saura ce qu'elle aura accompli.*

Il serait difficile de trouver dans tout le *Livre arabe* une autre sourate vibrant d'une telle émotion, une synthèse si grandiose des signes précurseurs du Jugement dernier, et en même temps une sobriété si poignante. Aucun des serments que nous avons lus jusqu'à présent n'avait une telle puissance d'évocation. On ne pourrait le comparer qu'à certaines pages de l'Ecclésiastique. Notre orateur fait ici figure de grand Patriarche et de Prophète. Ce n'est absolument pas aux miséreux qu'il adresse cet avertissement. Ils n'ont pour eux que leur misère, et le message d'Israël ne leur apporte qu'espérance et promesse de soulagement. Mais le riche, quelle que soit sa nationalité et l'époque à laquelle il vit, ne pense qu'à s'enrichir davantage. Parmi eux cependant, il semble que nous pouvons en discerner un dont la résistance fléchit. Va-t-il se convertir au judaïsme ?

---

(15) Les commentateurs rivaux à la « tradition arabe », qui s'acharne à trouver un sens concret à chaque verset, ont conclu de celui-là que les Arabes enterraient leurs filles vivantes, et que cette coutume barbare avait disparu à la suite de l'intervention de Mohammed. Pour que cela soit vraisemblable, il faudrait être certain que c'est ici Mohammed qui parle. Jusqu'à présent, nos analyses ne nous ont conduits qu'à un prédicateur juif.

(16) Les feuillets du Livre de Vie.



## CHAPITRE V

### « VOUS PARCOUREZ LA MER ET LE CONTINENT POUR FAIRE UN PROSÉLYTE »

Ces paroles du Christ aux scribes et aux pharisiens (Mtt. XXIII, 15) sont citées ici pour rappeler à ceux qui l'auraient oublié et qui seraient tentés de rejeter à priori comme impossible l'apostolat d'un juif chez les Arabes, que la chose n'était pas une nouveauté au temps où se situent les événements que nous essayons de décrire. L'historien juif S. W. Baron (*Histoire d'Israël ; vie religieuse et vie sociale*, T.I) remarque qu'au premier siècle le judaïsme de la Diaspora était environ trois fois plus nombreux que celui de la Palestine tout entière. Si les chefs des pharisiens n'ont jamais essayé, d'une manière organisée, de propager le judaïsme parmi les nations, ils ne décourageaient pas les efforts individuels. Il n'y avait pas de missionnaires officiels, mais des rhéteurs et des prédicateurs itinérants nombreux. Le prosélytisme, remarque-t-il, avait acquis une force considérable dans la vie juive, et bien des convertis ont dû devenir des propagandistes plus zélés encore que leurs maîtres, car devenir juif semblait un avantage. « Les prédicateurs juifs de la dispersion ne se contentaient pas de diriger leurs assauts contre les croyances polythéistes et les pratiques idolâtres ; ils employaient aussi, de manière efficace, les souvenirs historiques que conservaient leurs Ecritures, pour prouver à un monde Gentil, sympathisant, et naïf sous le rapport de l'histoire, le caractère antique et vénérable de la tradition juive. A coup sûr, l'histoire, telle que la narraient les historiens bibliques, avait un pouvoir convaincant plus grand que la confuse concoction de légendes qu'Hérodote avait mêlées à ses pénétrantes observations personnelles. Les juifs utilisaient aussi, judicieusement, le message universel de leurs prophètes et les enseignements humanitaires de leurs professeurs de sagesse » (p. 240, 241). « On espérait que, grâce à un processus conscient d'assimilation, le prosélyte se dépouillerait de toutes ses anciennes caractéristiques



raciales et ethniques, et deviendrait peu à peu ethniquement juif » (p. 245). Cet espoir, quoique bien fondé en principe, risquait d'être parfois déçu en fait. Nous assistons à une expérience de ce genre à La Mecque, dans le premier quart du VII<sup>e</sup> siècle. Adopter le Dieu d'Israël n'aurait sans doute pas posé un bien grave problème aux riches antagonistes de notre prédicateur. Mais souscrire aux conséquences morales, appliquer le précepte de l'aumône tant recommandé, renoncer à leurs aises, à leurs habitudes d'égoïsme et de jouissance, soulevait une difficulté beaucoup plus sérieuse. Il est plus facile de changer d'idée et d'opinion que de changer de mœurs et d'habitudes. Il est plus aisé à un arabe de renoncer à ses idoles et de croire à la religion juive que d'adopter le Code de l'Alliance. On aurait pu dire d'un arabe converti au judaïsme ce qu'on dit d'autres convertis : il y a un juif de plus, mais pas un arabe de moins.

La sourate LXXX nous décrit une scène pénible, mais très instructive :

1. *Il s'est renfrogné et détourné*
2. *car à lui est venu l'aveugle.*
3. *Que peux-tu savoir ? Peut-être celui-ci se purifiera-t-il*
4. *ou s'amendera-t-il, en sorte que le Rappel lui aura été utile ?*
5. *A celui qui affecte la suffisance*
6. *tu portes intérêt*
7. *(pourtant tu n'es pas responsable qu'il ne se purifie pas)*
8. *mais de celui qui vient à toi empli de zèle*
9. *et plein de crainte*
10. *toi, tu te désintéresses.*

Voilà qu'un pauvre aveugle s'est approché d'un arabe dont il espérait peut-être à bon droit recevoir quelque secours. Mais celui-ci, manifestant son dédain jusque dans l'expression de son visage, a aussitôt tourné le dos. Tel est le fait, que le prédicateur stigmatise en public. Mais c'était chose courante. Pourquoi, cette fois, ériger en exemple une pareille attitude, et la faire suivre d'un commentaire destiné à instruire le coupable plutôt qu'à le vouer aux flammes infernales ? C'est, sans aucun doute, qu'il a affaire à un auditeur assidu qui est probablement devenu un élève attentif, et qui inclinait vers la religion



juive. A tout il faut un commencement. Le prédicateur s'intéressait tout particulièrement à cet auditeur. Il le suivait des yeux dans les réunions publiques, scrutant ses réactions et devinant ses mouvements intérieurs : c'était peut-être l'homme de l'avenir. Au fond, si les juifs avaient échoué jusqu'à présent, dans cette contrée, à faire des prosélytes, ce n'est probablement pas parce qu'ils s'étaient toujours désintéressés de la question. N'était-ce pas plutôt parce que, étrangers, haïs, ils avaient seuls assumé la charge de propager leur religion ? Il leur avait manqué un arabe authentique, acceptant de prêcher à ses compatriotes la religion de Moïse. Et pourquoi ne serait-ce pas cet homme attiré par les discours du prédicateur ? Il suffisait d'entreprendre sa formation religieuse, de lui raconter l'histoire des Patriarches, de l'imprégner de la foi en Dieu, de lui enseigner le Code de l'Alliance, et d'en faire l'apôtre du Hedjaz.

Le Yémen serait bientôt touché à son tour, L'Arabie finirait par être judaïsée, et logiquement, tomberait dans l'orbite de l'hégémonie juive. Quel beau rêve pour Israël ! Mais le disciple en herbe vient de faire un faux pas. Il ne faut absolument pas laisser passer cette occasion de lui dire ce qu'il aurait dû faire pour appliquer les principes de la morale mosaïque. Il s'y est refusé par orgueil. Sa culpabilité est d'autant plus grande qu'en se détournant de l'aveugle misérable il risquait d'écarter celui-ci de la voie du « Rappel ».

C'est la première fois que le prédicateur introduit dans son apologétique la notion de *Rappel*. De quoi s'agit-il donc ? Poursuivons la lecture de la sourate LXXX :

13. *Et ce Rappel est contenu dans les Feuilles vénérées,*
14. *exaltées, purifiées,*
15. *dans les mains des Scribes*
16. *nobles et purs.*

Nous ne pouvons pas sauter à pieds joints par-dessus un texte aussi important, qui marque le tournant le plus grand de l'histoire de l'Arabie et même de l'histoire du monde religieux moderne. Qu'on veuille bien nous excuser, par conséquent, si nous nous attardons quelque peu aux interprétations surprenantes dont ces quatre versets ont été l'objet de la part de coranologues occidentaux.



D'après Montet (*op. cit.*, p. 809), « les scribes célestes sont les anges, et il est fait allusion ici à l'origine divine du Coran » !

Pour Blachère aussi (*op. cit.*, t. I, p. 35, note), « ces scribes sont évidemment les Anges chargés de fixer la Révélation dans l'Archétype du Coran ». Admirons au passage cet « évidemment ». Il ne s'explique que si l'auteur entend abandonner toute réflexion personnelle et rapporter simplement une affirmation des musulmans.

Quel qu'en soit le motif, on nous affirme avec force qu'il existe à cette époque un Coran arabe écrit par les anges, et dont l'édition princeps est conservée dans le ciel, vraiment divine et éternelle.

Il importe ici d'être clair. Ce que l'on prend pour le Coran, c'est le *Livre arabe de l'islam*. Or, à l'époque où sont prononcés ces versets 13-16 de la sourate LXXX, le *Livre arabe de l'islam* — prétendu Coran — n'en est encore qu'à ces débuts. Comment donc, au même instant, pourrait-on se référer à lui dans son entier ? Comment le prédicateur de La Mecque pourrait-il faire appel à la connaissance d'un livre qui doit contenir toutes les péripéties de son apostolat, lesquelles ne font que commencer ?

Et enfin, où trouve-t-on, dans ces versets, la désignation explicite du Coran ?

Plaçons-nous donc en face du texte. Le prédicateur est en train de morigéner celui que nous appellerons désormais son disciple — arabe —, parce qu'il n'a pas eu le courage de mettre publiquement en pratique les leçons de son maître. Celui-ci lui *rappelle* que, pour être sauvé, il faut croire et faire le bien. « Je ne l'invente pas », lui dit-il en substance, « *c'est écrit* » dans des feuilles vénérées. Comment peut-on voir dans ces « *feuilles vénérées* » l'archétype céleste du *Livre arabe de l'islam* ?

L'orateur parle ici un langage très concret qu'il explicitera lui-même, sans que nous ayons à nous tourmenter pour lui trouver un sens. Mais les commentaires cités (de Montet, de Blachère, et, en fait, de tous les commentateurs coraniques dans leur majorité), affirment que ces quatre versets, comme les autres, sont une révélation du Dieu spécifique des musulmans. Là, en pleine place publique, devant les riches Mecquois et devant l'aveugle (et non plus cette fois dans une grotte du Mont Hira où l'on prétend que Mohammed aurait eu ces révélations), l'Ar-



change Gabriel aurait annoncé à son messenger arabe que le précepte de l'aumône se trouve dans un *Livre* déjà ancien, connu et vénéré,

CONNU et VÉNÉRÉ PAR QUI ? Voilà une question de belle taille. Sa réponse est déjà donnée en filigrane dans l'enseignement juif que nous entendons depuis le début, en attendant qu'elle soit exprimée nettement. De surcroît, pour désigner à son messenger arabe « les scribes » qui détiennent ces « feuilles vénérées », voici que l'Archange Gabriel emploie une *locution araméenne* : *sarafatum*. Pourquoi ? Ne connaissait-il pas suffisamment l'arabe pour trouver le mot correspondant ?

Il suffisait pourtant de lire la sourate XXXVII, 114-120, pour résoudre le petit problème posé par la sour. LXXX :

- 114. *Nous avons certes comblé Moïse et Aaron.*
- 115. *Nous les avons, eux et leur peuple, sauvés du malheur extrême.*
- 116. *Nous les assistâmes et ils furent les vainqueurs.*
- 117. *Nous leur apportâmes l'Ecriture chargée d'évidence,*
- 118. *Nous les conduisîmes tous deux dans la Voie Droite,*
- 119. *Nous les perpétuâmes parmi les Modernes.*
- 120. *Salut sur Moïse et Aaron.*

On peut remarquer que, suivant en cela la tradition des anciens prophètes et apôtres de Yahwé, le prédicateur parle tantôt de son propre chef, et tantôt à la place de Dieu dont il est le héraut. Il déclare ici sans ambiguïté que les « Feuilles vénérées » auxquelles il se réfère ne sont rien d'autre que les écrits de Moïse, autrement dit la Torah. Dans un premier temps, il attribue le *Livre* hébreu à Moïse et Aaron : Nous avons donné à Moïse et à Aaron la Distinction, une lumière et un avertissement pour les craignants-Dieu (sour. XXI, 49). C'est à partir de la sour. XXIII, qui doit suivre la sour. XXI et non la précéder, que l'apôtre juif attribue la Torah à Moïse, l'homme du grand *Livre* dont Aaron n'a été que l'assistant : « Certes, nous avons donné l'Ecriture à Moïse et avons placé avec lui son frère Aaron comme *wazir* » (sour. XXV, 37) (1).

---

(1) Voir aussi XI, 112 ; XXVIII, 43 ; VII, 141-142 ; VI, 155 et XXIII, 51.



Quand le prédicateur, pour réprimander son disciple, le met en contradiction avec les *Feuilles vénérées*, c'est bien au rouleau du Pentateuque conservé dans toutes les synagogues, au véritable Livre de Direction, qu'il pense, comme il le dira sans cesse : « Certes, Nous avons donné l'Écriture à Moïse, et Nous en avons fait une Direction pour les Fils d'Israël » (sour. XXXII, 23, et autres). Oui : « *pour les Fils d'Israël* » ; cela est clairement affirmé ici par l'un des leurs, fier d'appartenir à ce peuple qu'il citera un jour comme exemple à tous ceux qui veulent devenir de véritables craignants-Dieu.

A peine a-t-il évoqué devant son disciple et les idolâtres mecquois le souvenir du Livre de Moïse, qu'il leur raconte à ce propos une autre histoire, contenue dans la sourate XCVII, 1-3, de la première période mecquoise :

1. *Nous l'avons fait descendre durant la Nuit de la Destinée.*
2. *Qu'est-ce qui t'apprendra ce qu'est la Nuit de la Destinée ?*
3. *La Nuit de la Destinée vaut mieux que mille mois.*

En effet, elle est unique, inoubliable pour les siècles à venir, cette nuit solennelle où Dieu révéla à Moïse une Direction et un code de vie pour l'humanité. « Nous l'avons fait descendre » (*anzala*, révéler en une seule fois, par opposition à *nazzala*, révéler fragment par fragment). Nous l'avons révélée. Remarquons bien qu'il ne dit pas : Nous *te* l'avons révélée. Et pour plus ample information, lisons l'Exode : « Moïse monta pour aller trouver Dieu. Yahwé l'appela de la montagne et lui dit : "Voici en quels termes tu parleras à la maison de Jacob, ce dont tu feras part aux enfants d'Israël"... Et Yahwé dit à Moïse : "Je vais venir à toi dans une épaisse nuée, afin que le peuple entende quand je te parlerai et prenne en toi une confiance indéfectible... Qu'ils se tiennent prêts pour après-demain, car, après-demain, Yahwé descendra, à la vue de tout le peuple, sur la montagne du Sinaï. Puis délimite le pourtour de la montagne et donne cet avertissement : Gardez-vous de gravir la montagne ou même d'en toucher la base"... Or, le surlendemain au lever du jour, il y eut sur la montagne des tonnerres, des éclairs, une épaisse nuée accompagnée d'un puissant son de trompe, et dans le camp tout le peuple trembla... La montagne du Sinaï était toute fumante parce que Yahwé était descendu sous forme de feu. La fumée s'en



élevait comme d'une fournaise et toute la montagne tremblait violemment » (2). Et ce fut la grande révélation de la loi destinée à régler toutes choses (3). Yahwé *fit descendre* sur le Mont Sinaï les tables de la loi, pour Moïse qui *les descendit* à son tour au peuple stationné au pied de la montagne. C'est dans cette nuit célèbre, au milieu des éclairs et sur une montagne obscurcie par une épaisse fumée, que Yahwé révéla la Loi à son serviteur Moïse.

Comment les coranologues ont-ils compris ces versets 1-3 de la sourate CXVII ? Montet, comme bien d'autres, explique que la « nuit de la Destinée » est celle pendant laquelle le « Coran » a été révélé à Mohammed (*op. cit.*, p. 852, n. 3) en une seule fois, avec ses 114 sourates contenant au total 6 226 versets. Dans ce cas, sur quoi a porté la révélation ? Sur les événements décrits dans le *Livre arabe de l'islam* que nous avons sous les yeux ? Sur les futures controverses ? Sur les escarmouches ou guerres à venir et leurs issues ? — Oui ! répondent sans hésiter les commentateurs : Allah a révélé à Mohammed le « Coran » arabe. Or, répétons-le, il n'a toujours pas été question de ce « Coran », et nous verrons pourquoi.

De plus, les commentateurs qui affirment que Mohammed aurait reçu d'Allah communication de 6 226 versets au cours de la nuit de la Destinée (ils précisent que c'est celle du 26 au 27 du mois de ramadân) (4) reconnaissent qu'en fait les révélations se seraient échelonnées sur une période d'une vingtaine d'années. Contradiction ? Pas du tout ! « Cette connaissance lui avait été aussitôt reprise afin de lui être à nouveau transmise par fragments au cours de son apostolat » (4 bis).

Ces commentaires ne s'appuient sur rien d'autre que des traditions arabes dont les auteurs les plus actuels reconnaissent la fragilité (5). Revenons à notre texte :

---

(2) Exode, XIX, 3-18.

(3) *Ibid.*, XX, etc.

(4) BLACHERE, *op. cit.*, t. III, p. 82, note. — Le Talmud raconte une histoire analogue à propos de Moïse ; cft. Talmud de Babylone, t. I, p. 229-230 : « R. Asche dit : Moïse se trouvait au milieu de la nuit du 13 au 14 de Nisan et voici ce qu'il disait à Israël : "Dieu m'a dit que demain, à minuit comme aujourd'hui (à la même heure) je sortirai contre l'Egypte". »

(4 bis) *Ibid.*

(5) DERMENGHEM (E.), \* *Mahomet et la Tradition Islamique* ; Paris, 1977, p. 5.



1. *Par cette Ecriture explicite !*
2. *Nous l'avons révélée par une Nuit bénie :  
Nous avons été celui qui avertit.*
3. *Durant cette nuit, fut dispensé tout ordre sage (6).*

C'est clair. Il n'est pas écrit : « Nous *te* l'avons révélée ». Aucune personnalité précise n'est nommée ; mais elle le sera plus tard. L'élève du prédicateur ignorait cette étape capitale de l'histoire religieuse du monde. Le juif qui l'instruit fait état de connaissances qui débordent largement le texte de l'Exode et des autres Livres Saints. Il est familiarisé avec ce que l'on pourrait nommer la littérature juive périphérique : les *midrashim*, les commentaires rabbiniques du Talmud, et probablement aussi des commentaires ou paraboles qui relevaient seulement de la tradition orale. Dans la sour. XCVII, 3-4, il raconte qu'au moment de la Révélation (sur le Sinaï) des anges servaient d'intermédiaires entre Yahvé et son Serviteur :

3. *La nuit de la Destinée vaut mieux que mille mois.*
4. *Les Anges et l'Esprit y descendent avec la permission de leur Seigneur, pour tout ordre (7).*

Et dans la sour. LIII :

4. *C'est là une Révélation qui lui a été transmise.*
5. *qu'a enseignée un (ange) redoutable, fort et*
6. *doué de sagacité. Il se tint en majesté*
7. *alors qu'il était à l'horizon supérieur (8).*

D'après le contexte et les textes que nous analyserons bientôt, la Nuit de la Destinée, tout comme la « *Nuit bénie* » où fut révélée l'« *Ecriture explicite* », évoque le don de la Loi à Moïse. Une légende recueillie dans la haggada, rapporte ce détail, qui circulait depuis longtemps dans les milieux juifs. Ils avaient collectionné tout un arsenal d'historiettes destinées à combler généreusement les lacunes présumées de la Bible, tout comme les arabes collectionneront le même genre d'inventions

---

(6) Sour. XLIV, 1-3.

(7) Il n'y a pas lieu, comme le fait BLACHERE, de regarder ce verset comme une addition postérieure. Pareil verset rentre exactement dans la scène du Mont Sinaï.

(8) Ces versets entrent aussi dans le même cadre. Nous reproduirons en temps voulu la scène du Mont Sinaï d'après l'Exode.



pour combler les lacunes du *Livre arabe* sur la vie de leur « prophète » et l'origine du *Livre*. Saint Luc et saint Paul utilisent aussi cette légende : « Vous avez reçu la Loi en considération des anges qui vous l'intimaient et vous ne l'avez pas gardée » (9). « Pourquoi la Loi », dit Paul. « Elle a été ajoutée à cause des transgressions jusqu'à ce que vint la descendance à qui la promesse avait été faite ; elle a été promulguée par les anges, par l'entremise d'un médiateur » (10).

FORMER UN DISCIPLE, FAIRE UN PROSÉLYTE, surtout lorsqu'il s'agit d'amener un polythéiste à la foi juive et à la pratique des préceptes de la Loi, n'est pas chose facile. Il faut parfois un temps assez long pour ménager l'évolution de l'esprit et des mœurs. Toucher le cœur est aussi important, assurément, que d'obtenir l'assentiment de l'intelligence. Un événement personnel peut servir de support à une apologétique efficace. Ce Dieu, qui recommande tant la bonté envers les pauvres et les orphelins, est aussi leur protecteur. Il faut savoir reconnaître son bienfait. Qui sait si ce n'est pas là un signe de sa part ? C'est aussi une invitation à imiter sa générosité, un motif de proclamer ses bienfaits, puisqu'on en a été soi-même le bénéficiaire.

1. *Par la clarté diurne !*
2. *par la Nuit quand elle règne !*
3. *ton Seigneur ne t'a ni abandonné ni haï*
4. *Certes la (vie) Dernière sera meilleure que la Première !*
5. *Certes ton Seigneur te donnera et tu seras satisfait !*
6. *N'étais-tu pas orphelin quand Il t'a recueilli ?*
7. *N'étais-tu pas égaré quand Il t'a mis dans la bonne voie ?*
8. *N'étais-tu pas pauvre quand Il t'a enrichi ?*
9. *Ne maltraite pas l'orphelin !*
10. *Ne repousse pas le mendiant !*
11. *Clame partout les bienfaits de ton Seigneur.*

Ce petit discours (sour. XCIII) a été fort bien conçu. Le maître est informé de la vie de son élève. En quelques mots, il en retrace les différentes étapes : rappelle-

---

(9) Actes des Apôtres, VII, 53.

(10) Ep. aux Gal., III, 19 ; ép. aux Hébreux, II, 2.



toi quand tu étais enfant ; tu n'avais plus ni père ni mère, ton oncle (11) t'a alors recueilli ; mais c'est Dieu, le Dieu miséricordieux qui l'a mis sur ta route et lui a inspiré cet acte de bonté. Souviens-toi de ton adolescence. Rappelle-toi dans quel état de pauvreté tu as vécu, et comment tout à coup tu es devenu riche. Non seulement riche de biens matériels, mais de réputation. Tu es un homme tenu en haute considération et en grande estime ; après une vie malheureuse, tu connais la félicité ; oui, après l'adversité est venu le bonheur ; sour. XCIV :

4. *N'avons-nous pas élevé haut ta réputation ?*

5. *En vérité, à côté de l'adversité est le bonheur.*

6. *En vérité, à côté de l'adversité est la félicité.*

Comment cette réputation est-elle échue à l'auditeur attentif du prédicateur de La Mecque ? A vrai dire, nous n'en savons rien. Le *Livre arabe de l'islam* est absolument muet sur ce point. Ce disciple du prédicateur avait-il reçu à sa naissance le nom de Mohammed ? Nous ne le savons pas davantage pour l'instant. Le texte est avare de noms propres, eu égard aux personnes qu'il met en cause. Certes, les créateurs de la *Vie de Mahomet* sont prodigues de détails. Ils connaissent toute sa parenté, sa date de naissance (570-571). Ils prétendent qu'il naquit un lundi du deuxième quartier de la lune, « c'est-à-dire la deuxième semaine du mois lunaire de Rabî'I de l'année dite de l'Eléphant, date de l'invasion du Hedjaz entreprise (et manquée) par le vice-roi du Yemen, Abraha, sous la domination byzantine, avec une armée où figura le plus grand éléphant du royaume byzantin » (12). — Dans quelles archives a-t-on puisé ces précieux renseignements ? Dans la sourate CV que voici :

1. *N'as-tu pas vu comment ton Seigneur a traité les hommes de l'Eléphant ?*

2. *N'a-t-il point fait tourner leur stratagème en confusion ?*

3. *N'a-t-il point lancé contre eux des oiseaux, par vol,*

---

(11) Aboû-Tâlib, qui, selon la tradition musulmane, aurait été un des quatre oncles de « Mohammed » ; le plus pauvre de tous, mais le plus charitable.

(12) DRAZ (M.A.) professeur à l'Université du Caire (Al-Azhar), *Initiation au Koran. Exposé historique, analytique et comparatif*, Paris, P.U.F., 1951, p. 4. Il est bon de se référer à ce que nous avons déjà dit sur l'authenticité de ces *Vies de Mahomet*, p. 19.



4. qui leur jetaient des pierres d'argile,
5. en sorte que ton Seigneur en fit comme un feuillage dévoré ?

C'est tout. Mais on peut du moins se rendre compte qu'avec une méthode semblable à celle de la tradition musulmane, on peut, à partir de n'importe quel texte, raconter n'importe quoi. Laissons donc de côté « *La naissance de Mahomet* » et les événements qui l'auraient accompagnée, dont cette sourate ne nous dit rien, et essayons d'entrer dans le mouvement oratoire et la mentalité de celui qui a écrit ce texte. Nous savons qu'il n'est pas un arabe. C'est un juif qui poursuit un but apologétique, en utilisant un fait divers auquel il donne un relief tout particulier, à seule fin de démontrer à son disciple (13) que Dieu n'est pas à court de ruse dès lors qu'il s'agit de précipiter la ruine des ennemis des *craignant-Dieu*, autrement dit : des juifs.

Quel magnifique exemple Dieu n'a-t-il pas donné de sa puissance et de son astuce en faisant trouer comme passoires les chrétiens d'Ethiopie, par des oiseaux qui les pourchassaient en leur lançant des boules d'argile ! Un point, c'est tout.

Quel heureux coup du sort avait conduit le jeune Arabe à la fortune ? On raconte que c'est son mariage avec une riche commerçante mecquoise, une juive nommée Khadidja, dont nous reparlerons (14). Elle avait remarqué sans doute l'agilité et l'intelligence — nous dirions la « débrouillardise » — du jeune homme au moment de la formation des caravanes, et elle avait jeté sur lui son dévolu. Ce mariage expliquerait évidemment que Khadidja ait poussé son idolâtre de mari à se convertir, et à suivre les leçons du prédicateur juif, sous la menace de le renvoyer à la rue, et à sa pauvreté. Comme nous n'avons aucune certitude sur ce point, bien que la chose soit fort plausible, nous ne tiendrons compte que de ce qui est clairement indiqué dans le texte du *Livre arabe*. Le maître juif apprend à son élève que ce ne sont pas les idoles de la Ka'ba qui l'ont sorti de sa misère. C'est le Dieu Unique, le Dieu de Moïse, le Dieu d'Israël,

---

(13) Il est possible que le nom du futur Mohammed ait été Qotam, dlt M.J. DE GOEJE, *La filiation de Mohammed*, dans *Centenario della nascita di Michell'Amari*, vol. I, Palerme, 1910, p. 158.

(14) Voir p. 117.



qui a veillé sur lui avant même qu'il soit instruit de son existence. Et tout ce que Dieu a révélé pour diriger l'humanité dans la *Voie droite* est écrit dans un Livre qui appartient aux juifs. Non seulement tu dois remercier le Seigneur, dit le maître, mais tu dois publier partout ses bienfaits, afin de lui manifester ta reconnaissance (15). Etais-tu là, parmi mes auditeurs, lorsque j'ai raconté l'histoire du Pharaon d'Egypte et de Thamoud ? (16)

Sour. LXXXV :

- 17. *T'est-il parvenu le récit (touchant) les Armées*
- 18. *de Pharaon et de Thamoud ?*
- 19. *Ceux qui ne croient pas disent que c'est un mensonge.*

Et le prédicateur rappelle cette histoire du grand miracle accompli par Dieu pour sauver les Hébreux sous la direction de Moïse. Il en a déjà consigné quelques bribes. Il la développera encore souvent. Cette belle histoire, comme bien d'autres qu'il révélera à ses auditeurs, est consignée dans les Ecritures que les juifs conservent pieusement dans leurs synagogues :

- 21. *C'est le Coran glorieux (Bal howa qorânum majîdum)*
- 22. *(écrit) sur une table gardée avec soin (Fî lawhin mâhfouz).*

Nous ne pouvons absolument pas souscrire à la traduction de Blachère, qui donne au mot *qorân* le sens de *prédication*. M. Hamidullah traduit très exactement par *Lecture*. En effet, il ne s'agit pas ici d'une racine arabe, mais hébraïque, qui signifie *lire*. Le *qorân*, c'est la lecture par excellence, le *Livre* (16 bis).

D'autre part, le v. 22 raconte que cet écrit se trouve consigné sur une table ; or c'est la Bible qui dit que Moïse copia sur une table les pages principales du Qo'rân révélé au grand apôtre des Hébreux. Est-ce pour mieux se faire comprendre des arabes que, pour désigner cette table sacrée, l'auteur du *Livre arabe* emprunte une fois de plus son expression à l'hébreu (lawhin) ?.

---

(15) Le terme arabe *ni'am(ihi)* signifie grâce, dans le sens de bien-être, richesse, opulence, bienfait, et faveur. *Ni'am* a le sens ici d'avantages reçus, faveurs accordées.

(16) Voir sourate XCI citée p. 59.

(16 bis) Le prédicateur n'emploie pas le mot hébreu « Torah » qui veut dire « La Loi » et qui comprend les cinq premiers Livres de la Bible.



En fait, il rappelle seulement un événement universellement connu : « Yahwé dit à Moïse : “ Monte vers moi sur la montagne et demeures-y, que je te remette les tables de pierre — la loi et les préceptes — que j’ai écrites pour leur instruction ” » (Exode, XXIV, 12). Plus tard, il rappellera à son disciple que Yahwé a écrit sur des tables — al’wâhh — un commandement sur tous les sujets et une explication détaillée de toutes choses : “ Prends (ces tables) avec force et ordonne à ton peuple de prendre le meilleur d’elles ” (sour. VII, 142).

*Le QORAN !* Le voilà donc enfin prononcé, le nom de ce fameux livre sur l’origine et la nature duquel les commentateurs musulmans aussi bien que les exégètes occidentaux se sont livrés aux hypothèses que nous avons déjà signalées au début de ce chapitre. Lorsque les textes sont aussi clairs, nous irons droit à l’explication évidente, sans citer ici les hypothèses non fondées, accumulées depuis treize siècles.

Nous savons donc à présent, après la sourate LXXXV, que le glorieux CORAN (et celui-là nous l’écrivons sans guillemets), sans aucun doute possible, n’est pas et ne peut pas être le *Coran arabe* qui n’existe même pas dans les plus lointaines perspectives (et dont nous parlerons plus tard), ni le *Livre arabe de l’islam* que nous continuons de lire et qui ne comportait encore qu’un petit nombre de chapitres. Nous nous expliquerons sur cette distinction lorsque le texte lui-même nous y invitera. Par *Qo’rân*, le maître juif qui prêche à La Mecque désigne à qui veut l’entendre le Coran hébreu, écrit par Moïse selon la tradition juive et déjà mentionné dans une sourate précédente : « En vérité, cela se trouve dans les Premières Feuilles, les Feuilles d’Abraham et de Moïse » (sour. LXXXVII, 18-19).

Après une pareille déclaration et l’information sûre qu’elle nous apporte, nous pouvons, sans crainte d’erreur, prévoir quel va être l’objet des prédications du maître, aussi bien que celui des enseignements qu’il va donner à son futur prosélyte. Selon une méthode éprouvée, il va instruire ses auditeurs d’une façon aussi concrète que possible, en leur racontant les histoires contenues dans le Coran hébreu, en les agrémentant parfois de commentaires rabbiniques, ou en y accrochant quelque événement contemporain ou local qui présente quelque analogie avec un épisode de l’histoire d’Israël, afin d’en



tirer les leçons qui s'imposent : renoncez à vos idoles, croyez en Dieu tout-puissant et miséricordieux, obéissez à ses commandements, faites le bien, et craignez le Jugement Dernier. Les conséquences pratiques de cette conversion seront dictées au gré des circonstances.

Ainsi, la sourate LXXIX, également de la première période mecquoise, nous ramène une fois de plus à l'histoire de Pharaon, puni pour son infidélité. Elle est racontée comme de coutume, sans souci de littéralité, mais infléchie dans le sens que le conteur veut donner à son récit pour en tirer la moralité adéquate. Dans le cas présent, il s'agit de démontrer, par un très bref résumé de ce qui a pu être oralement plus développé, que Pharaon a voulu se mettre à la place de Dieu, qu'il a été insensible aux signes de Yahwé manifestés par Moïse, et que, en conséquence, il a été puni dans cette vie aussi bien qu'après sa mort :

15. *Est-ce que t'est parvenue l'histoire de Moïse*
16. *quand son Seigneur l'appela dans le Val Sacré,*  
*par deux fois : TOWA*
17. (Disant) : « *Va vers Pharaon ; il s'est rebellé* ».
18. *Demande-lui : « Est-ce que tu désires te purifier ?*
19. *et veux-tu que je te guide vers ton Seigneur, de*  
*façon que tu le craignes ? »*
20. *Moïse fit voir à Pharaon le signe suprême.*
21. *Pharaon usa du mensonge et fut indocile.*
22. *Puis, en secret, s'évertua,*
23. *convoqua (les siens) et proclama :*
24. *Je suis votre Seigneur très auguste.*
25. *Dieu le frappa alors du châtement de la (vie) der-*  
*nière et de la (vie) première.*
26. *En vérité, en cela est certes un enseignement pour*  
*qui craint (Dieu).*

Faute de bien connaître la Bible, la plupart des traducteurs coranologues ont buté sur le v. 16, où ils ont traduit le mot *Towâ* par un nom propre, alors qu'il signifie : *deux fois*. N'est-il pas dit en effet dans l'Exode que le Seigneur avait appelé Moïse deux fois ? « Yahwé vit (Moïse) s'avancer pour mieux voir, et Dieu l'appela du milieu du buisson : " Moïse, Moïse ! " » (Ex. III, 4-5). *Towâ : deux fois*, se trouve encore dans la sourate XX, 12. Tout exégète dégagé de l'emprise des commentateurs arabes comprendra aisément le bien-fondé de notre rapprochement :



Livre arabe, sour. XX,  
12 :

Je suis ton Seigneur.  
Ote tes sandales. En vérité  
tu es dans la Vallée Sacrée  
de Towâ.

Exode III, 4 :

N'approche pas d'ici.  
Ote tes sandales de tes  
pieds, car ce lieu que tu  
foules est une terre sainte.

Comme dans la sourate LXXIX, 16, le maître juif s'inspire de l'Exode (III, 4) que nous venons de lire nous-même si nous voulons comprendre le véritable sens de la sourate XX : je suis ton Seigneur. Ote tes sandales. En vérité, tu es dans la Vallée — non pas de Towâ — mais des deux appels : Moïse, Moïse ! Dans le Talmud, *Berakhoth*, IX, 8 ; I, p. 173, il est écrit : « On a enseigné dans une *boraita* qu'il ne faut pas monter sur les montagnes du Temple, ni avec des souliers ni avec la poussière sur les pieds, ni avec de l'argent enveloppé dans une étoffe, ni avec sa ceinture. Pourquoi ? En vertu de ce verset : "*Garde tes pieds quand tu vas dans la maison du Seigneur*" » (Ecclésiaste IV, 17). Cette coutume juive a prévalu chez les musulmans, qui ignorent que cet usage remonte à Moïse et qu'ils restent en cela fidèles à l'origine juive de cette pratique.

Progressivement, la véritable histoire des sources de l'islam arabe se dégage de toutes les scories pseudo-historiques et pseudo-exégétiques sous lesquelles elle était ensevelie. Elle est fort simple. C'est l'œuvre d'un prédicateur juif qui s'est employé de toutes ses forces à convertir les arabes à la religion de Moïse.

Moïse — et non Abraham — est le grand chef religieux d'Israël, parce que, le premier et le seul, il a été le grand confident de Dieu qui lui a révélé son NOM, a fait de lui le dépositaire de sa Loi, des tables de la Loi, du Coran hébreu, le premier Coran, le seul original, le *Qor'ân majîdum*, l'Écriture Sacrée dont le prédicateur s'inspire sans cesse.

1. (*Je le jure*) par la montagne !
2. par un écrit tracé
3. sur un parchemin déployé !
4. par le Temple fréquenté !

Ces premiers versets de la sourate LII nous ramènent encore vers le Coran hébreu original dont aucun exemplaire arabe n'avait été tiré jusque-là. La Montagne désigne évidemment le Mont Sinaï déjà nommé dans la sourate XCV, 2. Nous pouvons remarquer que dans de nom-



breux passages de la Bible, la *Montagne Sainte*, qui est le mont par excellence, désigne le Mont Sinaï (17).

Que signifie cet « *écrit tracé sur un parchemin déployé* » ? On se doute bien que pour les commentateurs engagés dans la voie traditionnelle, c'est Mohammed qui jure par l'archétype céleste du « Coran » arabe, le *Livre de l'islam*. L'existence de ce livre « miraculeux » fait l'unanimité. Il n'est pourtant pas difficile de se rendre compte qu'il s'agit tout simplement de la Bible, spécialement du rouleau de parchemin sur lequel est écrite la Torah. C'est le maître juif qui parle. Le serment qu'il profère — l'un des derniers, d'ailleurs — est tout à fait normal dans sa bouche : je le jure par le Mont Sinaï. Je le jure par le Coran glorieux révélé à Moïse par Yahwé, et transcrit sur un rouleau de parchemin. Il n'y a rien que de très biblique dans ces versets. Biblique également le quatrième verset : par le Temple fréquenté ! On pense naturellement à ce passage de l'Exode : « Fais-moi un sanctuaire, que je puisse résider parmi vous » (Exode, XXV, 8). Il ne pouvait absolument pas être question du temple de La Mecque dans un pareil contexte. C'est impensable pour un maître juif qui, dans le même mouvement, jure par le rouleau sacré de la Loi. Il pense au Temple de Jérusalem qui fit la fierté du peuple juif, aux pèlerinages de rigueur, et aux fêtes brillantes qui se déroulaient dans le cadre somptueux de l'édifice sacré avec la participation de tout le peuple, comme l'exigeait la Loi : « Trois fois dans l'année, toute la population mâle paraîtra devant Yahwé, ton Dieu, dans le lieu qu'il aura choisi : à la fête des Azymes, à la fête des Semaines et à la fête des Tentes » (Deutér. XVI, 16). Dans un des *Cantiques des montées*, le psalmiste chante la foule en liesse qui monte vers Jérusalem dominée par la « *Maison de Yahwé* » :

« *C'est là que montent les tribus,  
les tribus de Yah ;  
c'est un ordre pour Israël  
de célébrer le nom de Yahwé* » (Ps. CXXII, 4).

Et ailleurs il évoque avec émotion le souvenir de ces jours heureux :

---

(17) Voir par exemple : Isaïe, XXIV, 23 ; XXIV, 23 ; LXII, 1 ; LXV, 11 ; LXVI, 20 ; Ezéchiel, XVII, 23 ; XX, 40 ; Sophonie, III, 11 ; Zacharie, VIII, 3 ; Joël, II, 1 ; IV, 17 ; Abdias, 16 ; Psaumes, II, 6 ; etc.



5. *Je me souviens — et j'épanche mon âme —  
comme en noble cortège je m'avançais jusqu'à  
la Maison de Dieu,  
aux accents de la joie et de la louange,  
parmi la foule en fête (Ps. XLII, 5).*

UN GRAND PAS vient donc d'être fait dans l'apologétique du prédicateur de La Mecque. Désormais, nous constatons qu'il se présente comme le porte-parole de Moïse. Mais si quelques-uns de nos lecteurs, imbus comme malgré eux des « explications » traditionnelles, avaient pu ressentir quelques hésitations à suivre nos premières analyses, ils peuvent constater, parvenus à ce stade de notre examen des textes, que nous n'avons plus besoin de formuler nous-même *l'hypothèse* d'un instructeur juif prêchant à La Mecque la conversion des idolâtres au judaïsme. C'est lui-même, en quelque sorte, qui signe son œuvre. Il ne parle plus en son nom propre ; il s'appuie maintenant sur un Livre qu'il nous permet d'identifier comme livre de Moïse, comme Coran hébreu révélé par Yahwé, sur le Mont Sinaï pour régler la conduite de toute l'humanité.

C'est autour de ce Livre que, désormais vont évoluer toutes les querelles religieuses de La Mecque, au début du VII<sup>e</sup> siècle. Le salut est dans la foi en ce *Qor'ân Majîdum*, le glorieux écrit de Moïse.

Et l'existence d'un prédicateur juif écrivant le *Livre arabe de l'islam* que nous avons sous les yeux apparaît comme une CERTITUDE.







## CHAPITRE VI

### UN ELEVE DIFFICILE ET UNE CONVERSION HOULEUSE

On a tout dit sur la vocation prophétique de l'arabe qu'on appelle Mohammed, sur les révélations qu'il a reçues, sur le mode de transmission de ces révélations, sur la façon merveilleusement simple d'en provoquer une en cas de besoin, sur les bousculades du secrétariat enfiévré chargé de les écrire à vive allure pour les transmettre à la postérité, et sur les matérieux les plus hétéroclites qui eurent l'insigne honneur de recevoir, par gravure ou écriture, les paroles sacrées du « Coran sublime ».

Nous n'allons pas réfuter toutes les légendes qui nous ont été transmises par la tradition arabe. Il faudrait y consacrer des pages et des pages. Mais il est tout de même curieux de constater que tous les coranologues affirment à l'unanimité d'une part la « vocation prophétique » de Mohammed, suscitée par des visions surnaturelles ; qu'ils ne cessent de parler de ses « révélations » ; et, d'autre part, que Mohammed décida lui-même de fonder une nouvelle religion, l'islam, après avoir procédé à des enquêtes dans les milieux juifs et chrétiens. Devons-nous croire ces coranologues incapables d'apercevoir leur contradiction ?

Il nous semble au contraire qu'ils se sont acculés à ce stratagème pour satisfaire à un double désir. D'abord, dans le but de ne point chagriner les musulmans, ils raisonnent selon l'optique musulmane et *font semblant* de croire aux « traditions » fantaisistes de la Sira. Ensuite, comme ils ne veulent tout de même pas passer pour des naïfs aux yeux des occidentaux peu enclins à expliquer par une cascade de miracles ce qui peut être résolu d'une façon plus naturelle, ils imaginent une genèse plus rationnelle du *Livre arabe de l'islam*. Malheureusement, cette espèce de solution compensatoire de la première, est, elle aussi, entachée d'irréalisme et battue en brèche par les textes eux-mêmes.

Lisons donc la partie de la sourate LXXXI qui concerne directement ce sujet :



15. *Non ! j'en jure par les (astres) gravitants ;*
16. *cheminants et disparaissants !*
17. *par la nuit quand elle s'étend !*
18. *par l'aube quand s'exhale son souffle !*
19. *en vérité, c'est là, certes, la parole d'un vénérable  
messenger*
20. *doué de pouvoir auprès du Maître du Trône,  
ferme,*
21. *obéi, en outre sûr !*
22. *Votrè compagnon n'est point possédé !*
23. *Certes, il l'a vu à l'horizon éclatant !*
24. *De l'Inconnaissable, il n'est pas avare.*
25. *Ce n'est point la parole d'un démon lapidé.*
26. *Où allez-vous ?*
27. *Ce n'est qu'une Edification pour le monde,*
28. *pour ceux qui veulent, parmi vous, suivre la voie  
droite.*
29. *Mais vous ne voudrez qu'autant que voudra Dieu,  
Seigneur des Mondes.*

« Cette fois », écrit Tor Andræ, *op. cit.* p. 46, « on ne saurait nier que Mohammed — *toujours pas nommé* — est le prophète de Dieu, le tout-puissant Allah, dont il a reçu révélation d'un Livre nouveau de religion, composé tout exprès pour lui. Moïse, Jésus-Christ et Mohammed sont les trois grands fondateurs religieux du bassin méditerranéen ».

« Mahomet a donc eu, au dehors, à l'air libre, la vision qui a décidé de sa vocation. Un être s'est manifesté à lui, dont la splendeur et la majesté l'ont si bien rempli de crainte et de respect qu'il a eu pour toujours la certitude que la voix qui lui parlait n'était pas celle d'un djinn, mais d'un Etre supérieur. Le messenger céleste est descendu vers lui, lui a fait une communication sur laquelle il garde un silence respectueux, mais qui fut vraisemblablement une injonction directe à devenir le Prophète et l'Envoyé d'Allah. »

Cette exégèse musulmane sans faille, de la part de Tor Andræ, a été généralement suivie par tous les commentateurs : retiré dans une grotte du Mont Hira, Mohammed, plongé dans la prière et la méditation, a été réellement illuminé, irradié par une vision qui a changé totalement ses dispositions intérieures. Et il est devenu le prophète d'Allah !

Ces considérations éthérées ont-elles quelque rapport avec le texte de la sourate LXXXI ? Examinons d'abord



quelques détails, pour tenter de voir de quoi il s'agit. Le v. 25 contient une formule un peu étrange à première vue : *un démon lapidé*. On la retrouve cependant dans plusieurs autres sourates : « O Iblis ! pourquoi n'es-tu point parmi ceux qui se prosternent ? ». Iblis répondit : « Je ne suis pas (créature) à me prosterner devant un mortel que Tu as créé d'une argile (tirée) d'une boue malléable ». Le Seigneur dit : « Sors d'ici, car tu es un lapidé » (sour. XV, 32-24, où *lapidé* est dit, comme ici, *rajîm*). La même scène est racontée dans la sourate XXXVIII, 78, avec la même conclusion : « (Dieu) dit : "Sors d'ici, car tu es un lapidé" ». On lit encore, sour. XVI, v. 100 : « Quand tu lis le Coran, cherche refuge auprès de Dieu contre Satan, le lapidé ».

Où un arabe, tout récemment idolâtre, pas encore bien « dégrossi », aurait-il pu puiser de pareilles idées ? Ce n'est pas dans son milieu. Iblis, Satan, n'y avaient pas droit de cité, si l'on peut dire ! D'autre part, on ne peut absolument pas mettre dans la bouche de Dieu les versets de cette sourate. Il faudrait admettre que Dieu prend la parole sur la place publique, pour jurer que cet arabe qui prêche la religion juive n'est pas un diable lapidé ! Enfin, si c'est ce même arabe qui a écrit ce que nous venons de lire, comment accorder quelque crédit à des affirmations aussi extravagantes ? N'importe qui, à n'importe quel moment et n'importe où, peut écrire tout à loisir qu'il a eu des visions surnaturelles accompagnées de révélations, et qu'il est porteur d'un nouveau message indispensable au salut du monde. L'époque contemporaine elle-même ne manque pas d'illuminés plus ou moins naïfs, ou roués, de ce genre. Mais il faut faire la preuve de ce que l'on affirme ainsi oralement ou par écrit. Et c'est là que l'on trébuche.

Si donc nous ne pouvons trouver de réponse à notre question dans les hypothèses précédentes, nous devons regarder dans une autre direction. Cette histoire de Satan le lapidé est, pour ainsi dire, amorcée par les discussions entre Abraham et son père Tharé dans la sourate XIX, 43-47. Lorsque le futur patriarche tente de persuader son père d'abandonner le culte des idoles, il reçoit la réponse suivante : « Aurais-tu de l'aversion pour nos divinités ? O Abraham ! Si tu ne cesses, je te lapiderai ». Il n'est pas encore question de Satan le lapidé, mais on voit que l'expression est déjà rattachée à un épisode biblique. Siderski (1), commentant ce texte, déclare



qu'« il est hors de doute que c'est d'une source juive que Mahomet avait tiré cette légende ». Et quand on sait que c'est précisément un juif qui parle, on trouve tout naturel qu'il use d'un langage et d'une expression issus de la littérature juive. A l'appui de son affirmation, Siderski reproduit un passage d'un des *Pseudépigraphes de l'A.T.*, le *Livre des Jubilés* (XII, 1-5). C'est sans doute dans le milieu des apocryphes de l'A.T., plus précisément autour du *Livre des Jubilés*, composé par un juif de Palestine du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère, qu'est née la légende de Satan le Lapidé. La démonologie prenait des proportions inquiétantes, et il importait d'inculquer dans les masses juives l'idée que le pouvoir de Satan est limité. C'est Yahvé qui a le contrôle de tout ce qui se passe sur terre, même du mal. Les rabbins, pour sauver le monothéisme mosaïque, insistaient sur ce fait qu'il n'y a jamais eu deux principes égaux et concurrents de gouvernement, celui du Bien appartenant à Yahvé et celui du Mal s'identifiant avec Satan, mais un seul principe : Yahvé, maître de l'Univers. Quel que soit le point d'attache littéraire de la légende de Satan le Lapidé, ou le Maudit, il est indéniable que cette idée est essentiellement biblique. T. Sabbagh, dans l'ouvrage déjà cité (*La Métaphore dans le Coran*, p. 177), remarque que le verbe lapider, en arabe *rajama*, prend différents sens selon le contexte : « Lapider l'invisible » (sour. XI, 93 ; XIX, 47, etc.) est l'équivalent de « faire des conjectures » ; « Satan le Lapidé » (III, 31 ; XVI, 100, etc.) est « une expression devenue une sorte de cliché qui signifie « Satan le Maudit, le chassé » (2).

Ici, l'expression « *la parole d'un démon lapidé* », est l'équivalent de « *la parole d'un démon maudit* ».

Le v. 29 de notre sour. LXXXI, désignant Dieu comme le *Seigneur des Mondes* nous ramène encore une fois en

---

(1) SIDERSKI, membre de la Société Asiatique. *Les Origines des Légendes Musulmanes dans le Coran et dans les Vies des Prophètes*, p. 39. Paris, 1933, chez Geuthner.

(2) MONTET (M.), *op. cit.*, remarque, à propos de ce v. 25 que nous commentons : « allusion à la cérémonie de la lapidation du diable par les pèlerins à Minâ, lors du pèlerinage à La Mecque. Ce rite est très ancien et antérieur à l'Islam ; il était pratiqué en souvenir d'Abraham qui, d'après la légende, avait chassé à coups de pierres Satan, lorsque celui-ci avait essayé de le faire désobéir à Dieu, en incitant Abraham à refuser le sacrifice de son fils Isaac ». — Il faut beaucoup d'imagination pour édifier une exégèse sur du néant !



milieu hébraïque. Remarquons tout d'abord que cette autre expression : « *qu'autant que Dieu voudra* », se rencontre fréquemment dans les sourates mecquoises. Elle exprime une doctrine traditionnelle foncièrement biblique d'après laquelle Dieu dirige toutes choses ; tout bien vient de Lui ; suivre Son chemin est une grâce ; recevoir la connaissance de Sa Loi et s'y soumettre est l'effet de Sa Miséricorde. Nous ne pensons pas devoir insister davantage sur ce point.

Dieu est qualifié de *Seigneur des Mondes* tout au long des sourates qui racontent la vie de Moïse et ses discussions avec Pharaon, ainsi qu'en plusieurs autres textes. Mais dans la sour. XIX, 57, Abraham, dans sa discussion avec son père et les gens de sa tribu, donne l'équivalent de ce terme : « votre Seigneur est *le Seigneur des Cieux et de la Terre* » ; autrement dit, de l'Univers. La Puissance de Dieu est partout exprimée dans l'A.T. Cependant, nous pouvons remarquer que l'expression « *Seigneur du Monde* », ou « *Seigneur des Mondes* » n'est pas hébraïque. Naturellement, nous trouvons dans les Livres hébreux des formules équivalentes, mais il n'y a pas de mot pour traduire le terme *monde*, *cosmos*, qui est d'origine grecque. Il a fallu attendre le II<sup>e</sup> Livre des Macchabées, écrit en grec par un juif hellénisant du II<sup>e</sup> siècle av. J.C. pour le trouver dans nos Livres Saints. A cette date, les juifs voulant donner un nouvel élan aux cérémonies du Temple, commencèrent à employer des expressions comme : « Dieu, maître du *Cosmos*, de l'*Univers* » (II Macc. VIII, 18 : Dieu, maître de toutes choses ; *ibid.* XII, 15 : le grand souverain du Monde). Il n'est pas impossible que le prédicateur de La Mecque ait connu une version syriaque de ces Livres, d'après le grec ; mais nous n'avons aucun indice certain pour affirmer ce fait.

D'ailleurs, si nous nous référons au texte arabe de la sour. LXXXI, 29 et des autres passages similaires que nous venons d'indiquer, le texte dit : *Rabbi l'-alamîn*, *'alamîn* étant le pluriel de *'alâm* qui, en hébreu comme en syriaque, signifie originairement *siècle*, le sens de *monde* n'étant que secondaire et dérivé. *'Olâm*, appliqué aux Lévites, signifie *jusqu'à 50 ans*, dit le Talmud Biccourim, II, t. III, p. 370-371. *Rabbi l'-âlamîn* devrait donc être traduit par *Seigneur des siècles*. *'Olâm* nous oriente vers une domination du temps, et non de l'étendue. Les passages de la Bible qui nous rappellent l'éternité de



Dieu foisonnent. Nous trouvons même une fois dans la Genèse, XXI, 33, Yahwé, Dieu d'éternité : *El'-Olâm*, que nous rappelle singulièrement l'expression du prédicateur de La Mecque : *Rabbi l'-alamîn*. Il nous semblerait donc plus correct de traduire ces mots, chaque fois que nous les rencontrons dans le Livre arabe de l'islam, par *Dieu, Seigneur des Siècles*. En définitive, quelle que soit la traduction qu'on adopte, on doit reconnaître que l'expression est biblique : soit hébraïque (*Seigneur des Siècles*), soit hellénique (*S. des mondes*). Nous croyons plus volontiers que le prédicateur de La Mecque ne connut que la formule *Seigneur des siècles*, comme l'indique la sour. XXIX, 14, où il est dit : « Nous sauvâmes (seulement Noé) et ceux qui vivaient dans l'Arche et Nous fîmes de celle-ci un signe pour le monde (= *'alamîn*) » ; c'est-à-dire non pas pour la population, puisque Noé et sa famille devaient seuls survivre, mais un signe pour les *siècles* à venir.

Une autre formule, au v. 20, *Maître du Trône*, revient fréquemment sous la plume du prédicateur. Nous voici encore ramenés dans le milieu biblique. Écoutons plutôt : « Mes ennemis se replient en arrière, ils trébuchent, ils succombent devant ta face, car tu m'as fait droit et justice ; tu as trouvé un juste juge »... « Voici que Yahwé siège pour jamais, il a dressé son trône pour le jugement » (Ps. IX, 5-8). « Il n'y a qu'un être sage, très redoutable, quand il siège sur son trône : c'est le Seigneur » (Eccli. I, 8 ; voir aussi Daniel III, 54). Mais si nous poursuivons notre lecture, nous aurons d'autres surprises. « En vérité », est-il dit au v. 27, « n'est-ce pas une *Edification* pour l'Univers », ou pour les Mondes, peu importe. Ce qui nous intéresse, c'est le fond même de la pensée contenue dans le terme *Edification*. Partout et toujours, dans le Livre arabe, elle a un seul et unique sens : la doctrine contenue dans le Coran hébreu, la *Lecture* par excellence, le *Livre Sacré* qui contient les révélations faites par Dieu à Moïse. Et on dit du Coran de Moïse qu'il est un *Avertissement*, un *Rappel*, une *Écriture*, une *Edification*, un *Guide* pour l'humanité tout entière. Le prédicateur renvoie donc ses auditeurs au Coran de Moïse, Coran qui contiendrait, outre l'annonce du Jugement Dernier, une histoire qu'il vient précisément de raconter, l'affirmation indéniable que son enseignement provient d'un noble apôtre, d'un « vénérable messager », *Rasoulin Karim* (v. 19), qui eut certainement



beaucoup de crédit auprès de Dieu, et à qui fut confiée la direction ferme et sûre du peuple sorti de l'esclavage d'Égypte. C'est lui qui a vu le *Maître du Trône*, Dieu, à l'horizon éclatant, c'est-à-dire dans le ciel flamboyant d'éclairs sur la montagne du Sinaï. Non ! cet homme-là n'est pas un possédé. Mais vous ne l'écoutez en m'écoutant moi-même, Mecquois, que si Dieu vous en fait l'honneur.

Devons-nous identifier, comme le fait Montet, ce vénérable messenger avec l'archange Gabriel ? Remarquons d'abord que Gabriel n'est jamais nommé, ni même mentionné implicitement, dans aucune sourate mecquoise. Nous ne voyons pas pourquoi les commentateurs se permettent de donner à tous les textes où il est question de l'Esprit un sens absolument concret, catégorique et définitif. Le v. 19 de la sour. LXXXI en particulier, que nous venons d'expliquer, n'a aucun point commun avec l'archange Gabriel. Quand on parle dans le *Livre arabe*, d'un ange quelconque, ou de Gabriel, il est désigné uniformément par le vocable *rûh*, emprunté à l'hébreu *ruah*, signifiant *Esprit*. Dans le langage du prédicateur juif, le mot *apôtre* est traduit par *rasoul* et s'applique toujours à un être humain. Il ne sera jamais dit que l'Esprit est apôtre. Les humains seuls le sont ; l'esprit insuffle, l'apôtre exécute. Il ne sera jamais dit que le *rûh* est *rasoul*, sauf peut-être dans le texte qui rapporte la scène de l'Annonciation où le *rûh* envoyé à la Vierge Marie subit une métamorphose en cours de route pour apparaître, à son atterrissage, comme un beau jeune homme ; au premier terme de ce voyage aller-retour, il sera donc un *rasoul* très éphémère : le temps de poser les pieds sur terre et d'accomplir sa brève mission, dans le corps d'un jeune homme.

Or, dans le texte que nous expliquons, on ne trouve ni le nom de Gabriel, ni le terme de *rûh*. Il n'est question que d'un messenger, d'un apôtre = *rasoul*. Ce mot, partout dans le *Livre arabe*, désigne des mortels : Abraham, Houd, Salih, Noé, Lot, Choaïb, et bien entendu MOÏSE, sont des *rasoul*, annonciateurs de Yahwé. Après ces quelques considérations, nous pensons qu'on n'aura aucune difficulté à reconnaître l'exactitude du sens que nous attribuons aux v. 15-29 de la sour. LXXXI.

La sourate LIII se compose, non pas de trois « révé-lations » comme l'affirment naïvement les commentateurs, mais de plusieurs *fragments* littéraires : a) v. 1-12 ;



b) v. 13-18 ; c) v. 19-25 ; d) v. 26-62. Elle débute par un serment solennel. Immédiatement après, commence l'histoire d'une première vision dont le sens saute aux yeux de qui a un minimum de culture biblique, tellement son objet se situe au centre même de l'histoire des hébreux et des juifs.

Remarquons qu'il ne s'agit pas d'un récit didactique rapportant d'aussi près que possible le récit de la Torah. Ce n'est qu'une *adaptation* parlée, face à des contradicteurs dont on n'a aucune peine à déceler la présence d'après le ton même du discours. Il est fort probable que le prédicateur est occupé, lorsqu'il se trouve seul chez lui, à transcrire ou à transposer *en arabe* le texte hébreu de la vie de Moïse en serrant le texte authentique de plus près. Mais cette grande composition littéraire dont l'histoire de Moïse ne sera qu'un chapitre n'est pas encore achevée, car il ne jure pas encore par elle.

1. *Par l'étoile quand elle s'abîme !*
2. *Votre contribule n'est pas égaré ! Il n'erre point.*
3. *Il ne parle pas, par sa propre impulsion.*
4. *C'est seulement là une Révélation qui lui a été transmise*
5. *Que lui a enseignée un redoutable, fort et doué de sagacité*
6. *(Qui se tenait) en majesté*
7. *alors qu'il était à l'horizon supérieur.*
8. *Puis il s'approcha et demeura suspendu*
9. *et fut à deux arcs au moins.*
10. *Il révéla à son serviteur ce qu'il révéla.*
11. *Son imagination n'a pas abusé sa vue.*
12. *Quoi ! Le chicanerez-vous sur ce qu'il voit !*

Est-ce un arabe de La Mecque, quel que soit son nom, qui vient d'avoir une pareille vision ? Certainement, déclarent avec un enthousiasme unanime la plupart de nos coranologues érudits ! C'est Mahomet !

Soyons sérieux. La scène se passe à La Mecque. Nous n'avons aucune peine à comprendre que le prédicateur parle devant un auditoire d'idolâtres qui se refuse à croire son message spécifiquement mosaïque. Le ton ne trompe pas. Le prédicateur a déjà raconté de vive voix la grande aventure de Moïse, et c'est après ce récit qu'il se heurte aux railleries des incrédules ; sinon cette



apostrophe entièrement dépourvue de nom propre n'a pas de sens. Si on veut lui en trouver un, il faut rattacher les pronoms personnels à un nom ou à des objets déjà cités, ou encore à des lieux historiquement identifiables en relation avec le personnage et les objets auxquels il est fait allusion. Or, arrivés à ce point de nos analyses, nous savons que le prédicateur juif a parlé de Moïse, de sa confrontation avec Pharaon, du *Qo'rân majîdum*, le Coran hébreu, l'Écrit vénérable qui contient les Révélations du *Seigneur des Siècles*, contenues dans les vieilles Feuilles de Moïse et d'Aaron. Le « contribute » du v. 2 peut aussi être traduit par « compagnon ». Ainsi fait M. Hamidullah. Le prédicateur met ici dans la bouche de Moïse les paroles qui proclament, face aux Hébreux, la vérité de son message : Votre compagnon n'est pas dans l'erreur ; il n'est pas un égaré. Ce n'est pas la passion qui m'aveugle ou me pousse. Je ne vous apporte *que ce qui m'a été révélé par le Très-Haut*. Lisons l'Exode : « Yahwé dit à Moïse : "Taille pour toi deux tables de pierre comme les premières, et j'écrirai sur les tables les paroles qui étaient sur les premières que tu as brisées. Sois prêt pour demain matin ; tu monteras, le matin, au Mont Sinaï, et tu te tiendras là pour moi, au sommet de la Montagne"... Yahwé descendit dans la nuée ; et Moïse se tint là avec lui, et il invoqua le nom de Yahwé. Yahwé passa devant lui et il cria : "Yahwé ! Yahwé ! Dieu miséricordieux et compatissant, patient, riche en fidélité et loyauté..." — "Et Yahwé révéla à son serviteur ce qu'il lui révéla", dit notre sourate. Yahwé, ou Allah, ou Dieu ; peu importe puisque ce sont trois noms pour le même Etre. Revenons donc à l'Exode : « Yahwé dit à Moïse : "Ecris pour toi ces paroles ; c'est en effet conformément à ces paroles que je conclus l'alliance avec toi et Israël". Il fut là avec Yahwé quarante jours et quarante nuits. Il ne mangea pas de pain et ne but pas d'eau. Et il écrivit sur les tables les paroles de l'alliance, les dix Paroles » (*Exode XXXIV 1-2 ; 4-7 ; 27-28*).

Où est-il question en tout cela de l'archange Gabriel, ou d'un arabe visionnaire pour qui Allah tantôt écrirait, et tantôt dicterait des histoires puisées dans l'A.T. ? En toute objectivité, nous n'entendons qu'un homme prêchant la religion d'Israël, et citant la vision de Moïse.

Lisons à présent le deuxième fragment de cette sourate LIII, v. 13-18 :



13. *Certes, il le vit une autre fois,*
14. *près du jujubier d'al-Montahä*
15. *près duquel est le jardin d'al-Ma'wa,*
16. *quand couvrait le jujubier ce qui le couvrait.*
17. *Sa vue ne s'est détournée ni fixée ailleurs.*
18. *Certes, il a vu l'un des signes les plus grands*  
*de son Seigneur.*

Il est bien évident que l'on parle ici du même personnage biblique. Mais, s'il y a une logique du raisonnable, il y a aussi une logique de l'erreur, et même de l'absurde. Quand on s'est engagé une fois dans le sillage des conteurs arabes, et que l'on veut mettre à leur service l'érudition, on engouffre cette érudition dans un tohu-bohu dénué de bon sens. Le jujubier et le jardin dont il est question aux v. 14 et 15 ne pouvaient manquer de susciter de savantes hypothèses. Le jujubier d'al-Montahä serait un « jujubier merveilleux croissant à la limite du Septième ciel ». Mais non, dit Caetani, le *Sidrati l'Muntahä* représente un lieudit, auprès de La Mecque ! Parfait, dit Blachère, Caetani parle « avec infiniment de raison » ! (*op. cit.*, t. II, p. 84, note) « Ce thème peut être en effet un nom de lieu dérivé de la racine NHY qui, à la VIII<sup>e</sup> forme verbale, signifie : atteindre son plus haut niveau dans le bassin (en parlant de l'eau d'irrigation) ». Voilà au moins de la vraie science qui permet de saisir en toute clarté le sens de notre verset !

Quant au jardin d'al-Ma'wa, on y voit *avec évidence* un des jardins du paradis ! Pas du tout, opine Springer : il s'agit d'une villa entourée d'un jardin dans la banlieue de La Mecque. Voilà l'évidence disparue. Mais il y a Bell, plus malin. Comme les deux versets l'embarrassent, il propose — timidement tout de même — de les rejeter comme addition postérieure ! Ainsi, à chaque génération, les commentaires se gonflent de nouvelles « découvertes », très érudites bien entendu.

Pourtant, la substance de notre texte est très claire et fort réaliste. Le juif qui parle aux arabes vient de leur raconter les apparitions de Yahwé à Moïse sur le Mont Sinaï. Il continue tout simplement sur le même thème en racontant qu'une fois encore Yahwé se montra à son Serviteur. C'est ce que nous lisons dans l'Exode, XIX, 19 :

« Moïse parlait, et Dieu lui répondit par une voix. Yahwé descendit sur le Mont Sinaï, sur le sommet de la Montagne, et Yahwé dit à Moïse : « Descends, et



défends expressément au peuple de franchir les barrières vers Yahwé pour regarder, de peur qu'un grand nombre d'entre eux ne périssent. Que même les prêtres qui s'approchent de Yahwé se sanctifient, de peur que Yahwé ne les frappe de mort"; Moïse dit à Yahwé : "Le peuple ne pourra pas monter sur le Mont Sinaï, puisque tu nous en a fait la défense expresse, en disant : *Pose des limites* autour de la montagne et déclare-la sainte". C'est près de cette limite que Moïse vit l'Eternel qui lui révéla : "Je suis Yahwé, ton Dieu" » (*ibid.*, XX, 1, etc...).

La limite en question dans le *Livre arabe de l'islam* est celle dont il est parlé dans le livre de l'Exode : une haie de jujubier ou buisson épineux ; ce qui nous rappelle le buisson de l'apparition : « L'ange de Yahwé lui apparut (à Moïse) en flamme de feu, du milieu du buisson. Et Moïse vit, et voici, le buisson était tout en feu, et le buisson ne se consumait pas » (Ex. III, 2-4) (3).

Tout ce que nous avons lu jusqu'à présent, embrouillé à loisir par les premiers commentateurs arabes, et absorbé avidement par les coranologues occidentaux depuis des siècles, se réduit à ceci : le seul Livre de religion qui existera jamais pour les juifs est le Coran hébreu, la Torah de Moïse, guide de vérité et de justice. Yahwé en est l'auteur. Moïse n'est ni un djinn, ni un devin, ni un poète. Dieu lui est apparu. Il a parlé à son Serviteur. Gloire à Yahwé ! Les musulmans ont voulu très tôt camoufler l'origine de leur religion en substituant un certain Mohammed à Moïse. Ils ont voulu en faire un nouveau Moïse arabe, le Mont Sinaï étant remplacé par le Mont Hira où Mohammed aurait fait retraite comme Moïse sur le Sinaï ; il y aurait pareillement entendu la parole de Dieu ; il aurait, lui aussi, raconté ses révélations dans un Livre Saint que l'on nommera évidemment le Coran d'Allah ; enfin — comme nous le verrons à l'époque médinoise — la Ka'ba supplantera le Temple de Jérusalem. Mais il faut être aveugle ou très ignorant pour ne pas déceler dans le texte du *Livre arabe* la vérité qui saute aux yeux : un maître juif prêche aux arabes la religion d'Israël, et il ne prêche que cela.

---

(3) Sur les buissons palestiniens, voir HA-REUBENI (E.), *Recherches sur les plantes de l'Evangile*, dans *Revue Biblique*, 1933, p. 230-234. Ces buissons servaient à la fois pour faire du feu et comme clôture (cf. Isaïe, V, 5).



Le troisième fragment littéraire de la sourate LIII, v. 19-25, continue par une attaque directe contre les déesses de la Ka'ba. Il s'enchaîne parfaitement avec le précédent : il n'y a qu'un seul Dieu, celui qui s'est révélé à Moïse. Et vous, idolâtres Mecquois, qu'avez-vous à nous présenter ?

19. *Avez-vous considéré Allât et al-'Ouzzâ*
20. *Et Manât, cette troisième autre ?*
- 20 bis. *Ce sont les Sublimes Déesses*
- 20 ter. *Et leur intercession est certes souhaitée.*
21. *Avez-vous le Mâle et Lui la Femelle !*
22. *Cela, alors, serait un partage inique !*
23. *Ce ne sont que des noms dont vous les avez nommées, vous et vos pères. Allah ne fit descendre, avec elles, aucune probation. Vous ne suivez que votre conjecture et ce que désirent vos âmes, alors que, certes, à vos pères est venue la Direction de leur Seigneur.*
24. *L'homme a-t-il ce qu'il désire ?*
25. *A Dieu appartient la vie dernière et la première.*

Oui, dit en substance le prédicateur, je vous annonce le Dieu unique, le Dieu d'Israël, créateur et souverain juge des hommes, et vous ! qu'espérez-vous de ces merveilleuses déesses ? Vous rendez-vous compte du ridicule dont vous couvrez votre Allah ? Quand vous engendrez des filles, vous considérez cela comme une catastrophe et un déshonneur. Feriez-vous à Allah la mauvaise plaisanterie de lui attribuer des femmes, des déesses, des esprits femelles ? « Les infidèles ont donné à Allah des filles, parmi ses serviteurs. En vérité, l'Homme est un ingrat déclaré ! Allah aurait-il pris pour lui des filles dans ce qu'il crée alors qu'Il nous a octroyé des fils et que le visage d'un de ces Infidèles s'assombrit et qu'il est suffoqué quand on lui annonce (la naissance) de ce qu'il attribue au Bienfaiteur ! » (sour. XLIII, 14-16).

Comme il est difficile de convertir ces arabes à un Allah qui n'est pas celui de la Ka'ba et de leur faire comprendre qu'on ne peut attribuer au Bienfaiteur, c'est-à-dire au Dieu de Moïse, ce qu'ils attribuent à l'autre ! Décidément, ils mélangent tout ! Cette ironie mordante à l'égard des divinités femelles nous fait penser à celle des anciens prophètes et du psalmiste, qui accablent de leurs sarcasmes les idoles inertes : elles ont des yeux qui ne voient rien, des oreilles sourdes, des narines sans odorat, des lèvres qui ne soufflent mot, des mains



incapables de palper, des pieds qui n'avancent pas (Psaume 113, 11-16) Allât ? Al-'Ouzzâ ? Manât ? Ah ! les sublimes déesses que voilà ! Ces noms, d'ailleurs, c'est vous et vos pères qui les avez inventés. Ce n'est pas Dieu qui vous les a révélés. Si vous affirmez le contraire, montrez vos preuves, apportez le livre de ces révélations. Mais vous n'en avez pas, car il n'y en a qu'un, c'est le Coran de Moïse. Vous, vous ne suivez que vos conjectures et votre imagination, alors que Dieu a envoyé à nos pères, à nous juifs, la véritable Direction pour tous les hommes.

Tel est le mouvement interne de cette sourate. Pour ne l'avoir pas compris, les commentateurs, qui ont vu dans les v. 19-20 *ter* une invocation pieuse aux déesses, n'ont plus su où suspendre leur lanterne. Désarçonnés par cet écart imprévu hors de la foi monothéiste prétendument prêchée par Mohammed, ils ont émis les solutions les plus invraisemblables que nous résumerons en ces quelques lignes : invention diabolique (4) ; interpolation malveillante ; addition tardive ; essai de concordisme ou de syncrétisme de Mohammed (5) ; réminiscence ou imitation chrétienne, ou plus précisément encore syriaco-chrétienne ! (6) Il est impossible d'imaginer les curiosités littéraires qui ont été écrites à propos de ces versets si on ne les a pas lues. Mais nous ne perdrons pas notre temps à les relater dans le détail.

Un seul détail pourrait nous poser un problème, dans le v. 23 : dans la première phrase, le prédicateur accuse les pères des arabes d'avoir inventé ces déesses, alors que, dans la dernière, il déclare que, pourtant, la Direction de Dieu, — qui est le Coran de Moïse comme il l'a dit auparavant — est parvenue à leurs pères. Il est donc hors de doute qu'il ne s'agit pas des mêmes pères dans les deux phrases. Dans la première, il s'agit de générations relativement récentes qui avaient oublié le *Livre de Direction* et se sont laissées entraîner dans l'idolâtrie.

Dans la deuxième, il s'agit de générations certainement beaucoup plus lointaines qui suivaient la Loi de Moïse, car il a bien fallu de nombreuses années, sinon

---

(4) ANDRÆ (Tor), *op. cit.*, p. 18, 19, 20.

(5) BLACHERE, *op. cit.*, p. 85, qui fait état de toutes ces « solutions » et ajoute la sienne.

(6) LEITPOLD. *Didymus der Blinde*, XIV, 3, 91.



des siècles, pour justifier l'oubli total de la Torah, par les générations suivantes. Le prédicateur fait-il allusion aux arabes qui furent gagnés au judaïsme par la conversion du roi d'Arabie méridionale, DHU NUWAS, consécutive à la grande expansion du judaïsme dans la péninsule arabique au début du VI<sup>e</sup> siècle ? Les conversions auraient pu s'étendre vers le nord-ouest, dans le Hedjaz, mais il faut admettre qu'elles auraient fait long feu ; et dans ce cas, lorsque le prédicateur de La Mecque parle aux arabes de *Rappel* en désignant le Coran de Moïse, il faudrait comprendre qu'il leur demande de se souvenir de ce que leurs prédécesseurs pas tellement lointains ont cru et pratiqué.

Mais comme il parle de « leurs pères » à qui « est venue la direction de leur Seigneur », cela nous oriente vers une ascendance qui aurait réellement reçu la révélation de Dieu, et il semblerait que le regard du prédicateur juif se porte vers un horizon très lointain : vers Abraham et sa descendance. Nous verrons, dans la période médinoise, quel rôle important il fut obligé de donner à Abraham. Mais, à La Mecque comme à Médine, Moïse reste le seul dépositaire des révélations divines, et les fils d'Israël sont les « possesseurs du Livre » de Direction. La Torah leur appartient, ce qui fait des juifs les guides de quiconque veut pratiquer le judaïsme.

Nous n'avons pas fini d'assister à de pareilles discussions publiques qui devaient avoir lieu soit aux heures tièdes de la journée, soit pendant la soirée jusqu'à l'heure où s'éteignaient les feux allumés en plein air, et où chacun allait dormir.

Mais, lorsque le silence est tombé sur la ville et que la nuit est déjà avancée, NOUS ASSISTONS A UNE SCÈNE ÉTRANGE qui nous est racontée par la sou-rate LXXIII :

1. *O toi, enveloppé d'un manteau !*
2. *reste en vigile seulement peu de temps,*
3. *la moitié, ou moins de la moitié de la nuit,*
4. *ou un peu plus — et psalmodie avec soin le Coran.*
5. *Nous allons te communiquer une parole grave :*
6. *en vérité, le début de la nuit est plus fort en impression, et les paroles plus fortes.*
7. *Dans le jour, tu as de vastes préoccupations.*



C'est à un autre aspect de l'activité apostolique du prédicateur que se rapportent manifestement les versets ci-dessus. Il n'est plus ici devant un public plus ou moins rebelle à ses enseignements. Le ton n'est plus celui de la polémique passionnée, tour à tour persuasive et railleuse. C'est celui d'un maître qui s'adresse à un auditeur particulier qu'il conseille et qu'il forme. Il l'a longuement observé d'abord au milieu de la foule. Puis il a jeté sur lui son dévolu, ayant compris dès le départ qu'il échouerait dans son projet de judaïsation des arabes s'il ne commençait par mettre un arabe dans son jeu, s'il ne lui donnait en quelque sorte des leçons particulières, afin de le préparer à la grande mission de devenir son adjoint, son porte-parole auprès des autres arabes. Encore fallait-il miser sur un homme influent et respecté, plutôt que sur un quelconque de ces miséreux qui n'aurait jamais eu droit à la parole ; il n'aurait recueilli que des insultes et des marques de mépris, si la fortune et la position « sociale » ne lui eussent garanti au moins un minimum d'égards lorsque, de simple auditeur public, il deviendrait à son tour un porte-parole du Dieu de Moïse. Certes, il se heurtera à la contradiction lui aussi, plus tard ; mais il aura toujours à côté de lui son maître juif pour le soutenir dans son « combat sur le chemin de Dieu » et pour lui dicter ses réponses.

On comprend que cela ne se fit pas en un jour. L'homme choisi par le prédicateur de La Mecque jouissait auprès de ses compatriotes d'une certaine autorité depuis son mariage ; mais il fréquentait encore la Ka'ba, ignorait tout de l'histoire d'Israël, et demeurait attaché à la religion de ses pères. Sa conversion paraissait donc, de prime abord, presque impossible, d'autant plus que — nous le verrons plus tard — les idolâtres serrèrent leurs rangs pour le maintenir dans leur camp.

Pour expliquer la réussite totale du maître juif, nous devons donc supposer qu'il trouva des complicités, et même une aide puissante, dans la propre famille de son futur disciple. Nous savons que celui-ci avait épousé une fortune, cause de la considération dont il jouissait. Selon la tradition arabe, la maîtresse absolue de cette fortune se nommait Khadidja, et elle était juive. D'autre part, certains éléments de la tradition arabe, ayant pour but d'expliquer la présence de tout cet enseignement biblique contenu dans le *Livre arabe de l'islam*, racontent que Mohammed aurait eu une nourrice juive. Cela n'aurait



certainement pas suffi à le convertir au judaïsme, si la femme riche qui l'avait sorti de la misère s'était trouvée du côté des idolâtres, c'est-à-dire des adversaires acharnés du prédicateur ; car alors, d'un geste, elle aurait expédié son mari hors du domicile conjugal, à sa pauvreté première. Il fallait qu'en la circonstance cet arabe fût d'accord avec sa femme pour se mettre à l'étude du judaïsme sous la férule d'un maître juif. Il semble donc que, s'il y a une pincée de vérités à glaner dans les « traditions » arabes, celle de Khadidja, juive de race, riche, et femme du disciple du prédicateur de La Mecque, soit une indication à retenir.

Qu'on nous entende bien : nous ne prétendons pas étayer toute notre argumentation sur cette seule vraisemblance extraite des histoires arabes, sans possibilité de vérification. Nous disons seulement qu'elle pourrait apparaître comme une des causes les plus normales, pour expliquer raisonnablement la conversion au judaïsme de cet arabe dont il est dit (sour. XCIII, 6-8) : « (Dieu) ne t'a-t-il pas trouvé orphelin ? Et il t'a donné un abri. Il t'a trouvé errant, et t'a guidé. Il t'a trouvé pauvre, et il t'a enrichi ! » ; et (sour. XCIV, 4-6) : « N'avons-nous pas élevé très haut ta réputation ? En vérité, à côté de l'adversité est le bonheur. A côté de l'adversité est la félicité ».

Mais, même si cette « tradition » était sans fondement, il reste un fait absolument incontestable qui porte en lui-même sa propre preuve, c'est que le *Livre* que nous étudions, quelle que fut la personnalité de l'épouse en question, ne nous rapporte qu'une prédication juive et, au stade présent de nos analyses, l'entrée en scène d'un arabe dont le maître juif veut faire un prosélyte. « Dans la journée », lui dit-il, « tu as de vastes occupations » ; tu as beaucoup de travail pour organiser des caravanes. Tu retrouves ta liberté au crépuscule. C'est à ce moment-là que tu pourras venir chez moi. L'heure est propice à la tranquillité de l'esprit ; l'intelligence est plus réceptive, l'attention moins distraite et plus concentrée, l'imagination plus vive. N'attends pas trop tard pour venir chez moi passer quelques heures. Nous prolongerons d'ailleurs notre veillée autant qu'il le faudra ; c'est tellement grave, tellement important, ce que j'ai à te raconter. Il faudra que tu retiennes bien mes leçons, que tu les saches par cœur ; tu « psalmodieras avec soin le Coran » (v. 4). Mais pour que cette



entreprise aboutisse, il faut que tes compatriotes ignorent pour le moment ces allées et venues ; sinon tu serais exposé aux railleries et quolibets des Qoraich ; on pourrait même te faire un mauvais coup. Si le disciple se « couvre du manteau » (7), ce n'est sans doute pas seulement pour se préserver de la fraîcheur nocturne, mais aussi pour n'être pas reconnu en cette période d'initiation au judaïsme.

Le voilà donc arrivé chez son instructeur. Ce n'est pas pour y avoir une extase — n'en déplaît à nos savants coranologues —, ni même pour y prier. Il n'en est pas du tout question dans la sourate dont nous avons reproduit plus haut les versets ; il s'agit d'apprendre à réciter le Coran, afin d'en tirer les leçons pour soi-même, de savoir comment on devient un véritable craignant-Dieu, la science suprême.

C'est la deuxième fois que nous rencontrons le terme de *Coran* (8). Il mérite que nous nous y arrêtions un moment, tellement sa signification est importante pour comprendre toute la suite, et même la conclusion, de nos analyses. En latin, le radical *legere* a donné *lex, res lecta*, la chose lue, qui dicte un ordre ou une interdiction, sous la condition d'une peine ou d'une récompense attachées à l'observation ou à l'infraction de la loi. Cet ordre est lu à ceux qu'il concerne, afin que nul ne puisse arguer de son ignorance. Il a été écrit pour être lu, sans aucune altération. Le mot *QO'RAN*, substantif verbal de *Qarad, lire*, signifie ce qu'on lit, c'est-à-dire la *Loi* écrite pour être lue. Or pour un juif, il n'en existe qu'une, révélée à Moïse sur le Mont Sinaï par Yahwé. Cette identification du *Qo'rân* avec la Torah a été préparée pour ainsi dire par les sourates précédentes :

Sour. LXXX, 13-15 : (*Rappel contenu*) dans les Feuilles vénérées, exaltées, purifiées, dans les mains des scribes nobles et purs.

Sour. LXXXVII, 18-19 : *En vérité, cela se trouve dans les Premières Feuilles, les Feuilles d'Abraham et de Moïse.*

---

(7) Les juifs connaissaient depuis toujours l'usage du manteau pour la nuit : « Si tu prêtes à gage à ton prochain... et si c'est un homme d'humble condition... tu le lui rendras au coucher du soleil, il se couchera dans son manteau, il te bénira... » (Deuté. XXIV, 10-13).

(8) Voir plus haut, p. 96-97.



Sour. XCVII, 1 : *Nous l'avons fait descendre durant la nuit de la Destinée.*

Sour. LXXXVII, 6 : *Nous t'enseignerons à réciter et tu n'oublieras pas.*

Sour. LXXIII, 4 : *Psalmodie avec soin le Qo'rân.*

En hébreu même, le verbe *lire* a pour racine QR, *qaro* (à l'infinitif, *liqaro*), dont le substantif verbal est *qria*. Il est évident que ce que le maître juif va enseigner à son disciple, et que celui-ci apprendra par cœur en le scandant, c'est la Loi juive, le Livre de Direction. Dans sa bouche, le *Qo'rân* ne peut signifier rien d'autre que celui de Moïse, le Pentateuque (9). Nous lisons ce mot 58 fois dans les sourates mecquoises, et partout, sans aucune exception, il désignera le *Qo'rân* hébreu (la Torah), le seul qui existe à l'époque de la sourate LXXIII, puisqu'il n'en existe encore aucune adaptation arabe. Le Maître se borne pour l'instant à en traduire oralement certaines parties pour son disciple, et celui-ci les répète autant de fois qu'il est nécessaire en suivant le balancement de la phrase qu'il ponctue par le balancement de son corps, en le chantant d'une certaine façon, ou comme le dit le texte, « en le psalmodiant », comme le font encore aujourd'hui les petits musulmans entassés dans une chambre à demi obscure, sous la conduite d'un maître. Ces quelques versets, ils les répèteront leur vie entière (10).

La sourate LXXXVII, qui est certainement, elle aussi, de la première période mecquoise, et peut-être un peu antérieure à la sour. LXXIII, nous met dans la même ambiance :

1. *Exalte le nom de ton Seigneur, le Très-Haut*
2. *qui créa et forma harmonieusement*
3. *qui décréta le destin et dirigea,*
4. *qui fit sortir (de terre) le pâturage*
5. *et en fit un fourrage sombre !*

---

(9) En traduisant uniformément *Qo'rân* par *Prédication*, Blachère s'est condamné à ne rien comprendre aux origines mêmes de l'islam, aux grands mouvements de La Mecque qui décideront un jour le prédicateur à réaliser une adaptation arabe du *Qo'rân* hébreu, bref à ne rien comprendre au rôle du disciple arabe dans toute cette aventure.

(10) Voir CANTINEAU (J.) et BARBES (L.), *La récitation coranique à Damas et à Alger*. Extrait des *Annales de l'Institut des Langues Orientales* (t. VI, Années 1942-1947).



6. *Nous t'enseignerons à réciter et tu n'oublieras pas*  
 7. *excepté ce que Dieu voudra. Il sait ce qui est*  
*ouvert et ce qui est caché.*

Rien, ici, qui puisse nous poser un problème. La création divine, le destin des hommes contenu dans le Livre de Direction, les bienfaits de la Providence, ne sont qu'un simple rappel de l'enseignement déjà donné publiquement aux Mecquois par le prédicateur. Il va maintenant amplifier cet enseignement, le dire d'une façon plus précise, et le faire répéter par son disciple jusqu'à ce que celui-ci se rappelle bien l'essentiel. S'il oublie quelques détails de peu d'importance, qu'il ne s'inquiète pas ; c'est que Dieu permet de pareilles défaillances ; mais Il ne permettra pas que ce qu'il est indispensable de retenir soit oublié. Courage et confiance !

Et voilà que cet arabe, que l'on avait eu quelque mal à arracher à ses idoles, devient un bon élève. Il psalmodie les versets que son maître lui traduit de l'hébreu en arabe, et même il s'enthousiasme pour cet exercice. A tel point que, dans sa précipitation à réciter, il dit des mots « de travers », et il lui arrive aussi de faire des commentaires de son cru, pour montrer qu'il a compris... ; alors il raconte parfois des sottises. Son interlocuteur est obligé de le calmer, de l'inviter à la réflexion : pour l'instant, contente-toi de m'écouter attentivement, de bien enregistrer mes explications, de répéter posément ce que je t'enseigne ; plus tard, tu parleras toi-même à tes compatriotes ; mais en attendant, je te demande d'être simplement un bon élève :

Sour. LXXV, 16-19.

16. *Ne remue pas ta langue, en le disant, en vue de*  
*le hâter.*  
 17. *C'est à nous de le rassembler et de le réciter.*  
 18. *Quand nous le déclamons, suis-en bien la déclama-*  
*tion ;*  
 19. *et ensuite, c'est à nous d'en expliquer le texte.*

Oui, je suis seul compétent pour commenter correctement le Coran hébreu dont je te révèle le contenu, et dont la vérité centrale, l'affirmation essentielle, assénée massivement tout au long de notre histoire, à nous, juifs, est celle-ci : Dieu est Unique ! Pas d'autre que Lui !

Bien entendu, tout en faisant la classe à son disciple, le prédicateur continue ses instructions publiques, adju-



rant les Mecquois d'abandonner leurs idoles, de reconnaître le seul vrai Dieu, sous peine d'être punis comme les Adites, les Thamoudéens, le peuple de Loth, les Madiannites, Pharaon et ses hommes, Coré et Haman, le peuple de Noé et, au bout du compte, d'être précipités dans les tourments infernaux. Dans le cas contraire, leur foi en Dieu leur attirera les bienfaits du Créateur en la vie présente, puis, les joies du Paradis.

Quant à toi, mon ami, mon fils, tu te rends compte à présent que ce ne sont pas les divinités ridicules de la Ka'ba qui t'ont sorti de la misère pendant les dures années de ton enfance, de ton adolescence et de ta jeunesse. C'est le Dieu Puissant et Miséricordieux, qui t'a aimé avant même que tu le connaisses. Il nous donne des signes évidents de Sa bonté dans toute la nature, dans tous les présents dont il comble l'homme pour sa subsistance et ses plaisirs. L'heure décisive a sonné pour toi d'abjurer les idoles, et de proclamer que tu es un parfait craignant-Dieu :

1. *Dis : « Il est Dieu, unique ;*
2. *Dieu, le seul.*
3. *Il n'a pas engendré et il n'a pas été engendré.*
4. *Personne n'est égal à Lui (sour. CXII) ».*

C'est vraiment, dans toute sa précision, la profession de foi juive que le maître demande à son élève de prononcer. Si celui-ci rompt tout lien religieux avec ses compatriotes, c'est pour adopter la religion d'Israël, comme nous le devinions depuis longtemps (11). Désormais, il adorera en public le Dieu d'Israël. Il est devenu juif, selon la déclaration du Talmud : « Quiconque répudie l'idolâtrie est réputé être juif » (12). Certes, il aura encore beaucoup à apprendre. Mais le grand pas, le pas décisif est accompli.

Devant un événement si extraordinaire, comment ont réagi nos coranologues ? Pour Montet, nous avons là une profession de foi spécifiquement musulmane. Sans doute parce qu'elle proclame l'unicité de Dieu. Mais quand le disciple du prédicateur de La Mecque arrive sur la scène du monde, il y a déjà 20 siècles qu'Israël lutte farouchement, inlassablement pour son monothéisme. Et parce qu'une sourate arabe dont on ne s'est pas donné

(11) Voir Isaïe, XLIV, 6.

(12) COHEN, *op. cit.*, p. 48.



la peine de comprendre l'origine affirme que Dieu est Unique, on nous raconte qu'elle est une profession de foi *musulmane* ! Nous voudrions bien savoir en quoi consiste exactement la spécificité arabe et *musulmane* de cette profession. Plus tard, nous nous expliquerons sur le terme *musulman*, et sur le terme *islam*. Nous saurons alors quelle valeur il faut donner à ces mots, et ce que représente pour les arabes la conversion à l'islam.

Pour l'instant, le prédicateur vient de remporter un premier succès. Son disciple n'a pas abjuré pour lui seul. Il doit rendre publique et solennelle sa rupture avec le polythéisme. Il doit briser tous les liens religieux avec les idolâtres de La Mecque. Ce fut un événement sensationnel, qui suscita des remous considérables. Conversion houleuse s'il en fut : une pareille folie n'allait-elle pas ruiner le Panthéon de La Mecque, orgueil des tribus nomades et sédentaires ? Il était unique dans toute l'Arabie. La Ka'ba était devenue le lieu de rendez-vous des nomades, le centre où s'effectuaient les contrats d'affaires. Sans elle, que deviendrait La Mecque ? C'était la ruine pour les compatriotes de cet arabe converti. Et la ruine au profit de qui ? Des coreligionnaires du prédicateur ; de ces juifs à la fois enviés pour leur supériorité culturelle, leur habileté dans les transactions commerciales et financières, leur présence indispensable pour l'agriculture, et détestés pour les mêmes raisons, car on n'aime pas les concurrents dont on ne peut pas se passer. Mais, face à cette hostilité soudaine, le maître veille sur son disciple et lui dicte ses réponses en même temps que sa conduite :

1. *Dis-(leur) : « O ! Infidèles !*
2. *Je n'adorerai pas ce que vous adorez.*
3. *Et vous, vous n'adorez pas ce que j'adore.*
4. *Et moi, je n'adorerai pas ce que vous adorez*
5. *Et vous n'adorez pas ce que j'adore.*
6. *A vous, votre religion. Moi, j'ai la mienne (13).*

---

(13) Sour. CIX : les deux sourates CIX et CXII, rapportant la conversion du disciple, sont évidemment postérieures à la sour. LXXX (ci-dessus, p. 86) qui évoque un des premiers contacts officiels et publics du juif avec l'arabe. Celui-ci était alors polythéiste, ignorant de la religion d'Israël. Par contre, dans les sour. CXII et CIX, le maître a obtenu un premier résultat, la conversion de son élève au judaïsme, avec la complicité probable dont nous avons parlé.



Cette sourate constitue un renforcement de la foi du disciple, un nouvel acte de rupture solennelle avec les polythéistes mecquois. Repoussé par ses compatriotes, le nouveau converti ne doit pas se décourager. Son instructeur, profondément pieux et grand connaisseur des Ecritures, lui apprend à se confier au Dieu Tout-Puissant, qui n'abandonne jamais ceux qui sont dans la détresse à cause de Lui, ceux qui le craignent. Ils peuvent compter sur le secours de Dieu, qui est le refuge des croyants. Courage ! « Dieu est notre refuge et notre force. Son secours ne manque jamais dans la détresse » (Ps. XLVI, 1). « Je le protégerai puisqu'il connaît mon nom. Il m'invoquera et je l'exaucerai » (Ps. XCI, 14-15).

Répète bien avec moi :

1. *« Je me réfugie auprès du Seigneur de l'Aube*
2. *contre le mal de ce qu'Il a créé,*
3. *contre le mal de l'obscurité quand elle s'étend*
4. *contre le mal de celui qui souffle sur les*  
*nœuds (14)*
5. *contre le mal de l'envieux qui envie » (15).*

Dis encore :

1. *« Je cherche un refuge auprès du Seigneur des*  
*hommes,*
2. *du souverain des hommes*
3. *du Dieu des hommes,*
4. *contre le mal du Tentateur furtif*
5. *qui souffle (la tentation) dans la poitrine des*  
*hommes,*
6. *issu des Djinns et des hommes » (16).*

Les sourates CXIII et CXIV seraient-elles des formules magiques pour éloigner le mauvais esprit, le mauvais œil ? Avec un peu de bon sens, tout nous indique qu'elles sont simplement un encouragement et une consolation que le maître donne à son disciple pour le reconforter dans sa foi. Désormais, Dieu sera son refuge contre la méchanceté des hommes. Satan lui-même ne pourra rien contre lui. Quant aux djinns, nous les retrouverons ultérieurement. Eux non plus, n'ont rien de spé-

---

(14) « Allusion », dit Blachère, *op. cit.*, p. 129, t. II, note, « à une pratique de magie sympathique qui a pour but de nouer l'aiguillette ».

(15) Sour. CXIII ; voir aussi LI, 50-51 ; XIX, 18 ; XVII, 58.

(16) Sour. CXIV ; voir aussi XXIII, 99 : « Dis : Seigneur ! Je me réfugie en Toi, Seigneur, contre le fait qu'ils me circonviennent. »



cifiquement arabe. Par sa conversion, le disciple est devenu le premier arabe de La Mecque soumis à Yahwé, au Dieu d'Israël. Cette situation lui sera continuellement rappelée par son instructeur au cours des discussions avec les Mecquois : « Dis : j'ai reçu l'ordre d'être de ceux qui sont résignés à Sa Volonté ». Cette formule, nous le verrons, lui sera suggérée à plusieurs reprises. Pendant toute la période antérieure à l'hégire, son instructeur se tenait continuellement auprès de lui pour le guider dans son action, lui dicter la teneur de ses prédications, les réponses à ses adversaires, pour l'aider aussi dans ses épreuves et ses découragements.

Il va donc l'inviter à méditer sur l'histoire des grands patriarches de la Bible selon un plan invariable : ils ont été suscités par Dieu pour annoncer aux infidèles la religion vraie, la soumission à Yahwé, l'Unique. Ils n'ont rencontré qu'insultes et railleries. Mais Dieu a toujours puni les rebelles et récompensé ses serviteurs. Dieu n'a jamais abandonné les hommes égarés ; à chaque peuple, il a envoyé un apôtre : Noé, Abraham, Moïse, et bien d'autres. Aujourd'hui, c'est toi qui es appelé à devenir l'apôtre des Mecquois. Pour eux, tu es Abraham, Moïse... Tu as une grande mission à accomplir. Tu ne seras pas mieux traité que tes prédécesseurs. On se moquera de toi, on t'insultera de la même façon. Mais courage ; comme Moïse, tu triompheras de tes ennemis.

C'est par cette narration constante et de plus en plus persuasive des grands exemples d'autrefois, appliqués au temps présent, que le maître va faire naître dans l'âme de son disciple l'ambition de devenir le chef d'un peuple qui est le sien. C'est lui qui devra maintenant chercher à le convertir au judaïsme.

Le prédicateur de La Mecque n'a jamais eu comme objectif d'enseigner toute la Bible à son élève. Son enseignement n'est pas un enseignement d'école ; c'est bien plus un programme d'action. Prenons pour exemple l'histoire de Noé. La Bible est peu explicite sur le personnage de Noé, en dehors de l'histoire du déluge. Elle ne fait état d'aucune discussion du patriarche avec ses contemporains. Tout ce qu'elle dit à son sujet se résume dans ces versets de la Genèse, ch. VI, 9-12 :

9. *Voici l'histoire de Noé : Noé était un homme juste, parfait, parmi ceux de sa génération ; Noé marchait avec Dieu.*

10. *Noé engendra trois fils, Sem, Cham et Japhet.*



11. *La terre se pervertit devant Dieu, et la terre se remplit de violence.*
12. *Dieu regarda la terre, et voici qu'elle était pervertie, car toute chair avait perverti sa voie. (C'est-dire : s'était détournée de Dieu.)*

Sur cette idée générale, le maître juif, usant d'un procédé rabbinique que, à présent, nous connaissons bien, va broder une petite scène qu'on ne trouve pas dans le Talmud, mais que rien ne lui interdisait d'imaginer, dans la tradition talmudique, si cela devait étayer son argumentation en vue de la conversion de son auditeur.

Sour. XXIII, 23-27 :

23. *Nous avons envoyé Noé à son peuple et il lui dit : « Peuple ! Adorez Dieu. Vous n'avez aucune autre divinité que Lui. Eh quoi ! Ne le craignez-vous pas ? »*
24. *Mais le Conseil — ceux qui étaient infidèles parmi son peuple — dit : « Celui-ci n'est qu'un mortel comme vous, qui veut se placer au-dessus de vous. Si Dieu avait voulu, Il aurait fait descendre des anges. Nous n'avons jamais entendu pareille chose parmi nos premiers ancêtres.*
25. *Ce n'est qu'un homme hanté par des djinns. Guettez-le pendant un certain temps ! »*
26. *Noé dit alors : « Seigneur, secours-moi, car ils me traitent d'imposteur ! »*
27. *Nous lui révélâmes alors : « Construis une arche sous nos yeux ».*

Quand on lit ce texte, comme bien d'autres du même genre, et qu'on le compare avec l'A.T., on s'aperçoit très vite que c'est bien plus un texte d'apologétique qu'une leçon d'histoire pure. Comme dans les récits concernant les Ad et les Tamoud, il s'agit de donner des consignes d'action. Lorsqu'il s'adresse à la foule des polythéistes, le maître juif, c'est pour les amener à se soumettre au Dieu unique et à ses lois. Lorsqu'il s'adresse à son élève, comme c'est ici le cas, il donne à son récit une couleur locale ; il accentue la similitude des situations ; il la crée au besoin, pour persuader son disciple qu'il a reçu une mission analogue à celle des grands apôtres juifs dans la lignée desquels ils se situent à présent. Il subira donc, de la part de son peuple, des vexations analogues à celles que Noé eut à subir de la part du sien :



## VEXATIONS CONTRE NOÉ

*Ce n'est qu'un mortel  
comme vous qui veut se  
placer au-dessus de vous  
(XXIII, 24).*

*Ce n'est qu'un homme  
hanté des Djinns (XXIII,  
25).*

*Noé dit : « Seigneur !  
secours-moi, puisqu'ils me  
traitent d'imposteur ! »  
(XXIII, 26).*

*(Les adversaires de Noé  
dirent) : « Nous n'avons  
point entendu ceci parmi  
nos premiers ancêtres »  
(XXIII, 24).*

## VEXATIONS CONTRE MOHAMMÉD

*« Qu'est celui-ci sinon  
un mortel comme vous ? »  
(XXI, 3).*

*Grâce aux bienfaits de  
ton Seigneur, tu n'es pas  
un possédé (LXVIII, 2 ;  
LII, 29).*

*Malheur ce jour-là, à  
ceux qui traitent (les apô-  
tres) de menteurs (LII,  
11).*

*Voici ce feu que vous  
traitez de mensonge !  
(LII, 14 ; voir aussi LVI,  
51, 81 ; LV 43 ; etc...).*

*(Les Infidèles) disent :  
« Nous avons trouvé nos  
pères en une communau-  
té et nous suivons leurs  
traces » (XLIII, 21-22 ;  
voir aussi XXXVIII, 6).*

Le monothéisme auquel l'élève du maître juif n'avait jamais songé auparavant, et auquel il donne maintenant une adhésion totale, va devenir désormais le thème essentiel de ses discussions avec ses compatriotes. Il n'a rien à prouver au moyen de discussions rationnelles. Il lui suffit d'affirmer vigoureusement. Prouver, c'est dangereux. On risque de susciter des contradictions et des oppositions, de se scinder en camps bien délimités et donc irréductibles. Définir, c'est la plus haute fonction de la raison. Mais définir, c'est clarifier, c'est élaguer tout l'accidentel et le superflu pour ne conserver que les caractères génériques et spécifiques de l'idée et de l'objet. La définition, c'est le cauchemar des tribuns ! Le prédicateur de La Mecque ne prouve pas, ne définit pas ; il raconte, il tisse les mailles d'un filet ; il enveloppe son disciple dans ses subtilités qui déversent goutte à goutte dans son âme le venin de l'ambition. La religion, surtout en Orient, est la porte ouverte pour



la domination. La victoire du monothéisme juif, par le canal d'un arabe, marquera fatalement la soumission politique de l'Arabie à Israël, que ce but ultime ait été ou non recherché directement et en premier lieu.

Un lent travail s'accomplit dans l'esprit du disciple. Peu à peu s'éveille en lui sa conscience d'apôtre. Vos railleries, dira-t-il à ses compatriotes, sont une preuve que je marche dans la voie droite. Les apôtres qui m'ont précédé n'ont pas été traités différemment. Vos injures d'aujourd'hui, celles que vous m'adressez, rejoignent dans le passé celles de Pharaon à l'adresse de Moïse. Elles sont un chaînon dans la tradition de l'infidélité. Il y a derrière moi toute l'histoire d'Israël. Voyez quel fut le destin des impies. Vous périrez tous de même, si vous ne vous soumettez pas au Dieu Unique et Tout-Puissant que je vous annonce.

C'est évidemment sur l'ordre de son maître qu'il parlera si bien :

1. *Prêche au nom de ton Seigneur qui créa !*
2. *qui créa l'homme d'une adhérence.*
3. *Prêche ! ton Seigneur étant le Très Généreux*
4. *qui enseigna par le Calame*
5. *et apprit à l'homme ce qu'il ignorait* (sour. XCVI, 1-5).

Bien entendu, cette sourate suppose sans nul doute la conversion de l'élève arabe au judaïsme et par conséquent l'enseignement direct du maître. Les commentateurs qui la considérèrent comme la plus ancienne dans la collection du *Livre arabe de l'islam* se mettent dans l'impossibilité de comprendre l'évolution religieuse de l'arabe. Nous en connaissons, au terme de nos premières analyses, les différentes étapes : d'abord polythéiste comme la plupart de ses compatriotes, il fait un riche mariage avec une femme qui n'est sûrement pas étrangère à son évolution religieuse. Sous l'influence du prédicateur de La Mecque, il se convertit au judaïsme et reçoit de son précepteur juif la mission d'annoncer aux arabes la religion d'Israël. Il deviendra donc à son tour prédicateur juif, ou judaïsé, comme on voudra, pour proclamer la vérité contenue dans le message de Moïse : le Dieu créateur, Yahwé, Eloïm, ou Allah des juifs dans le Proche-Orient au moment où se produisent les événements dont nous essayons de reconstituer la



trame. Cette sourate ne peut donc pas être une des premières du *Livre arabe* (17).

'IQRA' : prêche ce Dieu qui, sur le Mont Sinaï, enseigna aux hommes ce qu'ils ignoraient, et dont les paroles furent inscrites (= par le calame) par Moïse sur les tables.

'IQRA' : prêche ce Dieu qui a donné à l'humanité la plus grande preuve de sa générosité et de sa miséricorde.

'IQRA' : prêche, au nom de ton Seigneur qui créa. Le maître aurait pu dire aussi : prêche le nom de ton Seigneur qui créa, c'est-à-dire le Dieu de la Bible.

Non seulement le disciple ne doit pas s'écarter des formules juives dans sa prédication, mais encore il doit apprendre à mettre en pratique les principales observances des fils d'Israël :

1. *O toi, qui es couvert d'un manteau*
2. *lève-toi et avertis !* (18)
3. *Ton Seigneur, magnifie-le !*
4. *Tes vêtements, purifie-les !*
5. *La souillure, fuis-la !*
6. *Ne donne pas, croyant trop donner !*
7. *Envers ton Seigneur, sois constant* (sour. LXXIV).

Nous avons déjà expliqué le sens du v. 1. Il est assez limpide pour se passer de commentaire. Quant aux versets suivants, ils ne sont qu'une démarcation et comme un condensé de préceptes et de coutumes disséminés dans la Bible :

V. 2. — Nous lisons dans Néhémie, IX, 5 : « *Levez-vous, bénissez l'Eternel votre Dieu, d'un monde à l'autre* ».

V. 3. — Dans le Talmud, Taanith, II, 12, *op. cit.*, t. VI, p. 160 : « Au Temple, on ne se contentait pas de répondre amen à l'officiant, mais l'on disait la formule : "*Béni soit le nom glorieux de son règne à tout jamais*". Cet usage était fondé sur ce qu'il est écrit (Néhém. IX, 5) : « *Levez-vous, bénissez l'Eternel, votre Dieu, d'un monde à l'autre* ». La dite formule était répétée après chaque bénédiction ».

(17) BLACHERE, *op. cit.*, t. I, p. 9, place ces cinq versets de la sour. XCVI en tête du « Coran ».

(18) Sour. LXXIV, 1, 2. BLACHERE, *op. cit.*, p. 10, *note*, explique à propos du v. 1 que : « l'expression désigne, sans aucun doute possible, le Prophète en état d'extase ». On aimerait savoir pourquoi.



V. 45. — Il y a longtemps que Jacob avait dit à sa famille : « Otez les dieux étrangers qui sont au milieu de vous, *purifiez-vous et changez de vêtements* » (Gen. XXXV, 2). Le *culte des idoles* est une souillure pour l'homme. Il faut y renoncer absolument. Bien d'autres actes étaient considérés comme une souillure nécessitant une purification chez les juifs : le contact avec un cadavre, la manducation d'une bête trouvée morte ou déchirée ; on purifiait le peuple, les maisons, les lépreux, les femmes après leurs couches, etc...

V. 6. — Nous avons vu qu'au début de sa prédication, le maître juif avait violemment interpellé les riches Mecquois pour leur égoïsme et les avait menacés d'un tourment cruel s'ils n'observaient pas la loi juive de l'aumône, de l'assistance aux veuves et aux orphelins. Il ne fait ici que répéter le même enseignement à son disciple, afin qu'il donne l'exemple de la générosité prescrite par la religion qu'il a adoptée.

Quant au v. 7, c'est une insistance pour que le disciple renonce complètement et définitivement au culte des idoles, et qu'il soit ferme dans sa foi. « Tiens ferme dans ton alliance avec Dieu », dit le sage Sirac dans l'A.T. (Eccli. XI, 21).

Parfois, le maître rappelle à son disciple quel bienfait inestimable il lui a octroyé en lui révélant la vérité, en lui ouvrant l'esprit pour le faire accéder à la connaissance de ce Dieu que les juifs connaissent depuis toujours :

1. *N'avons-nous pas ouvert ta poitrine ?*
2. *N'avons-nous pas déposé loin de toi le fardeau*
3. *qui accablait ton dos ?* (Sour. XCIV, 1-3).

Il a fait pour lui ce que Dieu fit pour Moïse qui le lui demandait : « Moïse répondit : "Seigneur ! ouvre-moi mon cœur !" » (Sour. XX, 26). C'est toujours sur l'analogie des situations que s'appuie le prédicateur pour instruire son élève. Et c'est en homme nourri de textes bibliques qu'il s'exprime spontanément : « Je me suis attaché à tes enseignements, Yahwé — chante le psalmiste — ne permets pas que je sois confondu. Je cours dans la voie de tes commandements, *car tu élargis mon cœur* » (Psaume CXVIII, 32).

Où donc le Mohammed de la légende aurait-il puisé un tel vocabulaire ? Sûrement pas dans la littérature religieuse arabe ! Tor Andræ, *op. cit.* p. 68-69, commente



ainsi : « Allah a étayé sa poitrine oppressée, rendu son nom honorable, en le liant au sien... C'est pourquoi la révélation fut pour lui un miracle total, un acte inattendu, inexplicable, de la grâce divine... Cette foi inébranlable dans le miracle de la révélation ne peut, à mon avis, être compris psychologiquement que si l'on suppose que ce miracle s'est produit d'une façon inattendue et soudaine ». Evidemment, c'est un point de vue. Celui, bien conforme à la tradition musulmane, qui fait de la vie de Mohammed un miracle à jet continu.

Le sens de ces versets est pourtant bien simple pour qui est familier de la littérature juive. Tellement simple que les coranologues pourront le qualifier de « simpliste ».

Dans la sourate CVIII, le maître rappelle à son disciple que c'est un devoir de reconnaissance pour lui que de prier ce Dieu unique dont il lui a révélé l'existence et les bienfaits :

1. *En vérité, Nous t'avons donné l'abondance.*
2. *Prie donc en l'honneur de ton Seigneur et sacrifie !*
3. *En vérité, celui qui te hait, se trouve le déshérité.*

Le v. 3 dit exactement : « Oui, celui qui te hait, le voilà (l'homme) à la queue coupée ». Il n'en faut pas plus pour exciter l'imagination des grands coranologues sur ces trois versets qui pourtant peuvent se passer de commentaire. Sous la plume des savants exégètes, on découvre avec joie de quoi il s'agit. Un jour, dit-on, on raillait méchamment Mohammed parce qu'il n'avait pas de garçon. On le traitait publiquement de châtré et le pauvre prophète en était fort marri. Jusque-là, c'est acceptable.

Mais voici la suite. Un brave homme qui assistait à cette scène, pris de compassion, s'approcha de Mohammed pour l'encourager : va, ne te soucie de rien ; laisse tomber ces railleries ; elles n'ont aucune importance. C'est Allah qui donne l'abondance ! Prie ton Seigneur, ton roi, et offre-lui des sacrifices. Celui qui se moque de toi, eût-il de nombreux fils, c'est lui le châtré, le sans descendance, le déshérité ! Bien plus que toi ! C'est Dieu qui donne l'abondance.

Ainsi, à propos de chaque verset imprécis sur le nom des personnes ou des lieux, ou sur les circonstances auxquelles il est fait allusion, on invente une historiette pour illustrer le texte avare de détails. Si encore ces



historiettes présentait quelque vraisemblance, comme ce pourrait être ici le cas si le texte invitait à un tel commentaire, ce ne serait pas grave. Ce ne le serait pas non plus si ces illustrations imaginaires se situaient dans la vérité d'ensemble des événements qui aboutirent à la conversion des arabes au judaïsme.

Mais ce n'est pas le cas. Dans le cas que nous venons de citer, d'où sort ce nouveau personnage qui demanderait au disciple de l'apôtre juif de prier Allah et de lui offrir des sacrifices ? Pourquoi, tout à coup, ce jeune homme compatissant se substitue-t-il au maître que nous entendons depuis le début ? De plus, parle-t-il le langage polythéiste en nommant Allah, ou tient-il le langage d'un juif ? De quel Allah s'agirait-il ? Du Dieu de la Ka'ba ? C'est impossible. N'oublions pas que, d'après les musulmans, cette sourate est une *révélation* d'un dieu différent d'Houbal. Ce dieu ne peut donc pas recommander d'aller prier l'idole que, sur ordre du maître juif, le disciple cherchera précisément à renverser !

En vérité, nous n'entendons ici ni un jeune homme dont nous ne pouvons déterminer les convictions religieuses, ni Allah, ni aucune autre divinité. C'est toujours le même maître qui rappelle à son disciple les bienfaits de Dieu et l'invite à prier, à offrir au Dieu Unique et Tout-Puissant un sacrifice d'action de grâce. Désormais, lui dit-il en quelque sorte, par ta conversion tu fais partie de son peuple élu. C'est pour toi le bonheur suprême en cette vie. Les vrais déshérités, ce sont tes détracteurs. Mais ton Dieu ne se trompe jamais. Qu'Il bénisse ta tribu, les Qoraïch. Qu'Il leur donne paix et concorde pour les caravanes de l'hiver et de l'été. Qu'ils viennent tous avec toi adorer le Seigneur qui les préserve de la faim et les garde de la peur. Lui seul peut être le Seigneur de n'importe quel temple en toute vérité, car les divinités ne sont rien (19).

La sourate CV dont nous avons parlé à propos des racontars sur la « naissance de Mohammed » suppose, elle aussi, la conversion de ce dernier au judaïsme : « N'as-tu point vu comment *ton Seigneur* a traité les hommes de l'Eléphant ?... *Ton Seigneur* en fit comme un

---

(19) Sour. CVI, 1-5 : « Pour l'entente des Qoraïch, de leur entente dans la caravane d'hiver et d'été. Qu'ils adorent le *Seigneur* de cette Maison, qui les a munis contre la faim et mis à l'abri d'une crainte. »



feuillage dévoré » (20). Il ne s'agit évidemment pas de Houbal ou de l'Allah de la Ka'ba. Dans la bouche du maître juif, il n'y a pas d'autre Seigneur que Dieu, celui de la Bible. Le prédicateur raconte comment des oiseaux, en volant, lançaient à ces hommes *des pierres* d'argile, de même que les émissaires qui se présentèrent à Abraham (sour. L1, 33), avaient été envoyés « contre un peuple de pécheurs afin de lancer contre eux *des blocs d'argile* ». Peut-être y a-t-il dans ce dernier trait une allusion à la destruction de Sodome et Gomorrhe à partir d'un détail, dans une situation qui présente une analogie fondamentale : un peuple de pécheurs anéanti par des projectiles tombant du ciel.

La leçon des événements reste toujours la même : le Dieu Unique révélé aux juifs sort victorieux de toutes les batailles. De même, les peuples qui lui sont fidèles sont certains de triompher de leurs adversaires. Toute l'histoire d'Israël est là pour en administrer la preuve. L'histoire des Qoraïch et des tribus arabes peut virer de cap et assurer la grandeur de leur destin si celles-ci se soumettent au vrai Dieu en adoptant le Coran hébreu, la Torah de Moïse. Voilà ce que tu dois leur dire, mon fils. Avertis-les comme les anciens apôtres ont averti leurs peuples. Tu n'es rien d'autre qu'un *Avertisseur* ; tu n'as rien à inventer, mais seulement à apprendre et à répéter ce que je t'enseigne.

Etre AVERTISSEUR n'est pas une fonction mineure. C'est une très grande dignité qui résulte du choix de Dieu. Tous les patriarches, apôtres et prophètes d'Israël ne furent rien d'autre, eux aussi, que des chargés de mission de la part du Tout-Puissant. Par eux, le peuple juif a reçu communication du message de Vérité pour l'annoncer à son tour à l'humanité entière. Qui écoute les apôtres juifs, par conséquent, est assuré du salut. Moi-même qui t'instruis, dit le maître, je suis un avertisseur auprès de toi pour que tu deviennes l'avertisseur de ton peuple. Tu es le premier arabe que Dieu ait honoré d'une pareille mission, après t'avoir accordé la grâce de Le connaître et de devenir ainsi à La Mecque, le premier soumis. Auparavant, cela ne s'était jamais produit : « La révélation de l'Écriture, il n'y a sur ce point aucun doute, émane du Seigneur des Siècles.

---

(20) Sour. CV, 1, 5.



Diront-ils : « Il l'a forgée » ? Non point ! Elle est la vérité émanant de ton Seigneur *pour que tu avertisses* un peuple, auquel, avant toi, n'est venu *aucun Avertisseur* » (sour. XXXII, 1-2). Ce n'est pas à toi qu'a été révélée l'Écriture, bien entendu : « Tu n'étais pas sur le flanc du Mont Sinaï quand Nous (interpellâmes) Moïse. Mais par une grâce de ton Seigneur, tu en a reçu connaissance *pour avertir* un peuple auquel n'était venu nul *avertisseur* avant toi » (sour. XXVIII, 46).

Reprenons en mains le *Livre Arabe de l'Islam*, dans l'ordre chronologique fixé par Nöldeke (21). Même si cet ordre n'est point parfait et reste, en bien des cas, sujet à révision, il nous fournira l'occasion d'importantes remarques. Tout d'abord, constatons que, dans aucune sourate antérieure à la sourate LXXX, où le maître juif parle pour la première fois explicitement des « Anciennes Feuilles de Moïse », son élève n'est jamais désigné comme « avertisseur ». Le contraire nous surprendrait. On ne peut devenir *n'adir* (avertisseur) qu'après avoir reçu un message ; on ne peut pas annoncer ce que l'on ignore. Ce n'est qu'après s'être converti, après avoir reçu l'instruction indispensable, que l'élève devenu disciple peut aussi être promu à l'apostolat, à la prédication, et devenir à son tour un avertisseur, fonction qui, dans le vocabulaire de son maître, est un honneur insigne. C'est dans les sourates LXXIII, LXXXIV, LXXIV, LXXIX, LI, LII, appartenant toutes à la première période mecquoise, que nous trouvons les premières allusions à l'activité apostolique du disciple arabe judaïsé. Avant la sour. LXXX, on trouve bien le terme *avertissement* : « Prenez garde... *La Sâqar* (le feu) est un des plus grands tourments (donné) en avertissement aux Mortels » (LXXIV, 35-39). Mais c'est dans la sourate LXXXIV, 24, que le maître applique à son disciple l'expression : *avertisseur*. « *Avertis-les* de la bonne nouvelle d'un châtiment cruel ». Il parle ici avec ironie, comme il le fait d'ailleurs assez souvent, car il ne manque pas d'humour. Dans les grandes bagarres mecquoises plus tard, nous le verrons soutenir et guider son élève : « Dis-(leur) : "Je ne suis qu'un Avertisseur. Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu,

---

(21) Voici cet ordre, pour la première période mecquoise : sour. 96, 74, 111, 106, 108, 104, 107, 102, 105, 92, 90, 94, 93, 97, 86, 91, 80, 68, 95, 103, 85, 73, 101, 99, 82, 81, 53, 84, 100, 79, 77, 78, 88, 89, 75, 83, 69, 51, 52, 56, 70, 55, 112, 109, 113, 114, 1 — Soit 47 sourates.



l'Unique, l'Invincible, le Seigneur des Cieux et de la Terre et de ce qui est entre eux, le Puissant, le Pardonneur" » (XXXVIII, 65-66).

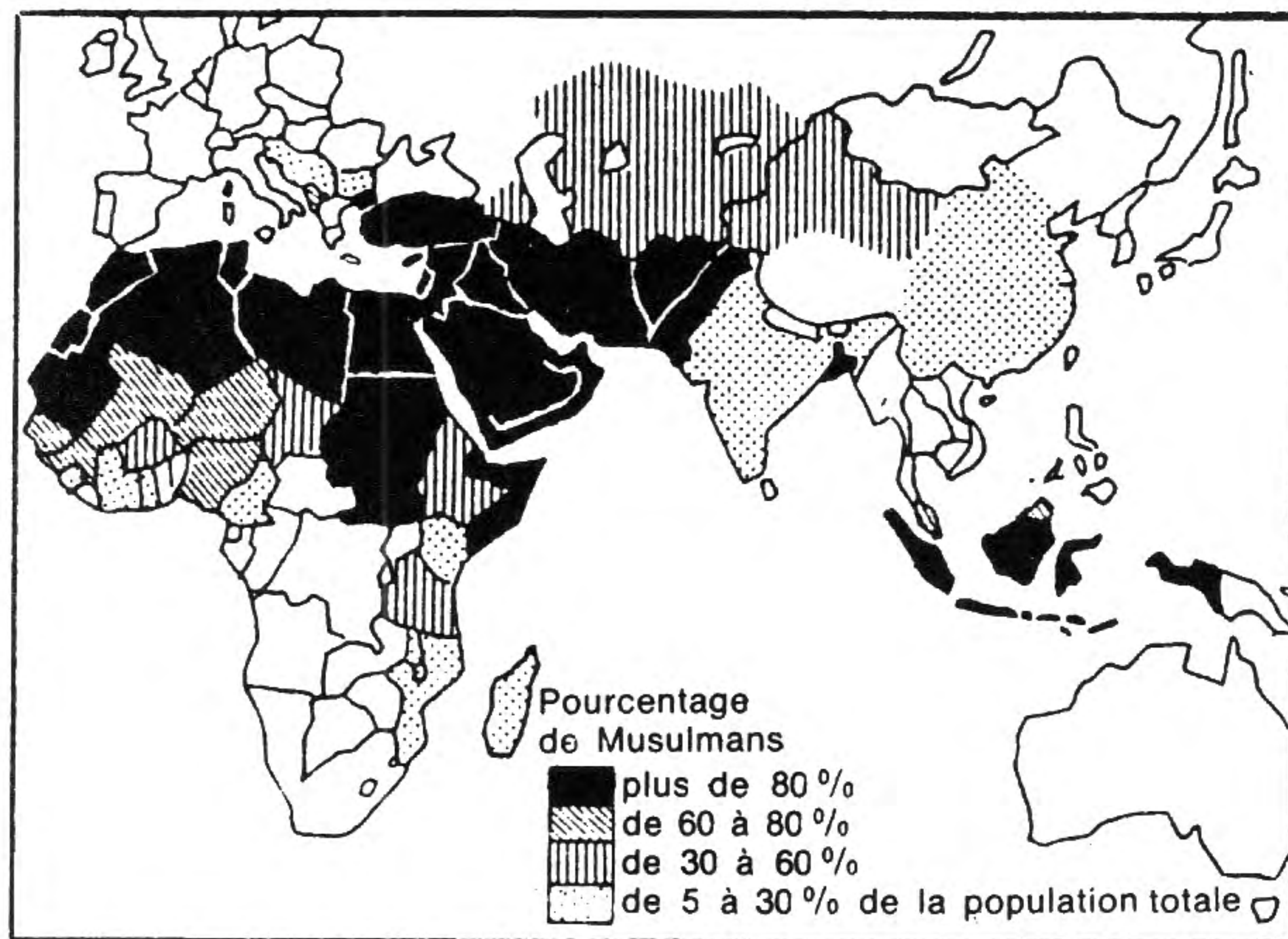
Parfois, il sera obligé de freiner l'ardeur de son élève devenu son collaborateur, qui se laisse emporter par l'enthousiasme des convertis. Dis à ceux qui t'écoutent en se moquant de toi : « Je ne suis pas un innovateur parmi les apôtres... Je ne sais que ce qui m'a été révélé et ne suis qu'un Avertisseur sincère » (22). Ce qui lui a été « révélé », c'est-à-dire, bien entendu, la doctrine et les histoires bibliques et talmudiques apprises chez le prédicateur juif. « Tu ne les connaissais pas, ni toi ni ton peuple » (XI, 51). Ainsi, l'islam comme religion spécifique des arabes est un mythe. C'est ce qui se dégage clairement de tous les textes que nous avons analysés jusqu'à présent et auxquels nous aurions pu ajouter une bonne quantité d'autres exemples.

Parmi les fondateurs de religion, il n'y a aucune place pour le disciple — quel que soit son nom — de l'apôtre juif de La Mecque. Il n'a rien innové. Il a *tout* reçu, avec ordre de ne rien ajouter aux révélations antérieures de Celui que la Bible nomme Yahwé et qu'au Moyen-Orient du VI<sup>e</sup> siècle on nommait déjà Allah. Jamais il n'a enrichi l'humanité de la moindre perspective nouvelle sur l'Eternel, l'Infini, l'Unicité de Dieu, les Fins dernières : jamais il n'a donné la moindre impulsion nouvelle à l'âme humaine, dont il ignorait totalement le désir intime du divin. Ce qu'il a pu en apprendre, c'est des juifs qu'il l'a reçu, et il s'en est tenu strictement à ce que son maître a bien voulu lui transmettre.

---

(22) Sour. XLVI, 8.





## *L'ISLAM DANS LE MONDE CONTEMPORAIN*



## CHAPITRE VII

### UN PROGRAMME D'ENSEIGNEMENT QUI EST AUSSI UN PROGRAMME D'ACTION

Le prédicateur juif de La Mecque n'est pas un idéaliste qui échafaude des théories religieuses, ni un philosophe qui élabore une théodicée rationnelle, ni un conteur paisible qui charme son auditoire par des récits édifiants issus du fond des âges. C'est un apôtre ardent, un lutteur vigoureux, qui a entrepris de convertir les arabes à sa propre religion. Il n'y a qu'un seul Dieu, Créateur et Maître de l'Univers, Éternel (Seigneur des Siècles), qui domine l'Histoire, tient en Son pouvoir le destin des hommes, sanctionne leurs actes dès ici-bas, et les attend, au Jour redoutable du Jugement, pour fixer irrévocablement leur sort dans le Monde à venir. Cette doctrine ne relève pas d'une logique purement humaine, mais d'une Révélation contenue dans un Écrit merveilleux, — un Coran sublime —, les Feuilles vénérées (sour. LXXX, 13), Les Premières Feuilles, celles d'Abraham et de Moïse (sour. LXXXVII, 18-19), le glorieux Coran sur une table gardée (sour. LXXXV, 21-22). Cette affirmation globale est illustrée par toute l'histoire du peuple hébreu et juif dont le prédicateur va extraire des « morceaux choisis » particulièrement convaincants.

En tout cela, on ne trouve rien qui puisse permettre d'attribuer au *Livre arabe de l'Islam* une quelconque révélation d'où serait née une nouvelle religion spécifiquement arabe ; rien qui authentifie, dans le premier quart du VII<sup>e</sup> siècle, l'apparition d'un prophète arabe à qui Dieu, ou Allah, aurait fait dicter par l'archange Gabriel une espèce d'anthologie de la Bible appliquée au temps présent.

On n'entend qu'un maître qui dit à son élève : « Nous t'apprendrons à réciter et tu n'oublieras pas » (sour. LXXXVII, 6). Prêche ! Avertis ton peuple ! Entre dans la lignée des grands Avertisseurs d'autrefois !

C'est dans la sourate LI que commencent les grandes citations du Pentateuque, dont le maître n'a encore fait qu'évoquer en passant l'histoire de Pharaon et de Noé.



Ici, sur 60 versets, 22 sont consacrés à Abraham et à Moïse, à Noé, aux Adites et aux Thamoudéens. Le lecteur qui ouvre pour la première fois le *Livre arabe* est dérouté certainement par le caractère disparate des divers fragments littéraires qui composent cette sourate, leur manque de suite logique, la rupture du discours. La même difficulté se rencontre en bien d'autres sourates, et il faut aller chercher dans plusieurs autres chapitres, parfois fort éloignés temporellement, les enseignements se rapportant à un même sujet. Cela tient à deux causes.

La première est la fantaisie qui a présidé au rassemblement des feuillets du carnet de route, ou du « journal » de l'activité du prédicateur, dans la recension othmanienne, recension que le P. Théry qualifiait de « carambolage » n'ayant pas d'autre but que de brouiller les pistes pour effacer les traces de la véritable origine de l'islam arabe. De ce fouillis voulu sont nés évidemment les exégèses et « explications » abracadabrantes des premiers commentateurs arabes et de leurs successeurs.

La deuxième provient de ce que les thèmes abordés par le prédicateur ont reçu des développements successifs, selon les circonstances apologétiques qui l'obligèrent à revenir sur les mêmes sujets pour en tirer les leçons pratiques, au cours de ses discussions — directement ou par disciple interposé — avec les idolâtres mecquois et médinois.

Voilà ce dont il faut se souvenir constamment au cours de cet ouvrage. Lisons maintenant la sourate LI, et familiarisons-nous avec la méthode du maître, avec sa culture, à propos de son enseignement sur un personnage auquel il devra par la suite attribuer de plus en plus d'importance :

#### ABRAHAM

24. *Est-ce que t'est parvenu le récit des hôtes honorés d'Abraham ?*
25. *Quand ils entrèrent chez lui, ils lui dirent : « Salut ! » et il répondit : « Salut ! » (vous êtes des gens) inconnus !*
26. *Et il alla trouver sa femme et il apporta un veau gras.*
27. *Il le leur présenta et dit : « Ne mangerez-vous point ? »*



28. *Il éprouvait devant eux une crainte. « N'aie pas peur » lui dirent-ils, et ils lui annoncèrent (la naissance) d'un fils sage.*
29. *La femme d'Abraham se mit alors à crier : elle se frappa le visage et dit : « Je suis une vieille femme stérile ! »*
30. *« Ainsi a parlé ton Seigneur » (1) reprirent-ils. « Il est le Sage et l'Omniscient. »*
31. *« Quel objet vous amena, ô Envoyés ! » demanda Abraham.*
32. *« Nous avons été envoyés contre un peuple de pécheurs », répliquèrent-ils,*
33. *afin de lancer contre eux des blocs d'argile,*
34. *Marqués auprès de ton Seigneur, pour les impies.*
35. *Nous avons fait sortir ceux des croyants qui se trouvaient dans cette ville.*
36. *Nous n'y avons trouvé qu'une seule demeure de Soumis à Dieu. »*
37. *Et nous avons laissé, en cette cité, un signe pour ceux qui craignent le Tourment cruel.*

On le voit, ce récit est divisé en deux parties que nous avons séparées par un intervalle. La première raconte la visite d'étrangers venus pour annoncer à Sara qu'elle concevrait un fils malgré son grand âge (2). La seconde partie est une brève mention de la destruction de Sodome, où les envoyés n'avaient trouvé qu'une demeure de fidèles, de résignés à la volonté de Dieu *-mi nal moslimîn* (v. 36) (3).

Ces deux récits sont extraits de la Genèse, XVIII, 2-15 ; 16-33 ; et XIX, 1-29. On n'a aucune difficulté à reconnaître ici un démarquage très libre du texte de la Bible. Mais on peut s'étonner d'y trouver certains détails inconnus de l'auteur de la Genèse, comme la crainte d'Abraham lorsqu'il voit le refus des envoyés de toucher à la nourriture qu'il leur présente. Rien, dans la Genèse, ne pouvait prêter à une telle interpré-

---

(1) Ce serait un véritable anachronisme que de désigner Dieu par Yahwé à la période d'Abraham, puisqu'il a révélé son Nom pour la première fois à Moïse.

(2) Sur l'annonce de ce fils, voir aussi sour. XXXVII, 112-113 ; XI, 74 ; XIX, 50 : « Nous lui donnâmes Isaac, et de chacun (Abraham et Isaac) nous fîmes un prophète » ; XXI, 72.

(3) Ce terme, désignant les craignants-Dieu, apparaît ici pour la première fois. Nous y reviendrons.



tation. Pourtant, l'hésitation des trois messagers est rapportée dans une autre sourate : « Nos émissaires apportèrent la bonne nouvelle à Abraham et dirent : "Salut". Il répondit : "Salut" et ne tarda pas à apporter un veau rôti » (sour. XI, 72). Mais lorsqu'il (Abraham) vit que leurs mains n'y touchaient pas, il ne put les comprendre, et éprouva de la peur à leur égard. Ils lui dirent : « N'aie pas peur ! En vérité, nous sommes envoyés au peuple de Loth ».

Le menu établi par Abraham est conforme à celui de la Genèse. Mais pourquoi Abraham a-t-il peur ? Parce qu'il s'est aperçu que ses hôtes hésitaient à manger. Ne rien accepter dans ces conditions était l'indice d'intentions malveillantes. On conçoit qu'alors le patriarche ait posé la question : « Ne mangerez-vous point ? ». Or, dans la Bible, rien ne permet de penser qu'ils hésitèrent à manger.

Par contre, arrivés chez Loth, c'est là que, toujours selon la Bible, ils refusèrent la nourriture. Loth dut les prier avec insistance de bien vouloir prolonger leur séjour et s'asseoir à sa table : « Voici, mes Seigneurs, entrez, je vous prie, chez votre serviteur pour y passer la nuit ; lavez vos pieds ; vous vous leverez de bon matin, et vous poursuivrez votre route ». Ils répondirent : « Non, nous passerons la nuit sur la place ». Mais Loth insista tellement qu'ils entrèrent dans la maison. « Il leur prépara un festin et fit cuire des pains sans levain ; et ils mangèrent » (Gen. XIX, 2-3).

Ainsi donc, si nous résumons la situation, nous notons que dans la Genèse les hôtes d'Abraham n'hésitèrent pas à manger, tandis que chez Loth ils commencèrent par refuser poliment. Ni l'un ni l'autre cependant n'éprouvèrent un sentiment de crainte.

Sous la plume du prédicateur de La Mecque, un transfert s'est effectué : le refus de manger est passé de la maison de Loth à la tente d'Abraham. De plus, ce refus a suscité la peur.

Est-ce pure invention ? Fantaisie apologétique ? On n'en voit pas la raison. On s'aperçoit alors que les connaissances de ce maître juif ne se limitent pas strictement au texte de la Bible, mais qu'il connaît également les commentaires des maîtres qui l'ont précédé, des rabbins dont les enseignements, explications, développements et argumentations, ont été recueillis dans les Tal-



muds de Jérusalem et de Babylone. C'est en effet dans le Talmud (*Genèse-Rabbah*, XVIII, 16) que l'on trouve cette glose du verset de la Genèse qui dit : « *Et lui (Abraham) se tenait debout devant eux sous l'arbre ; ils mangèrent* » (Gen. XVIII, 8). « Est-ce que les anges mangeaient ? C'est qu'ils avaient l'air comme s'ils mangeaient réellement. » (4).

Que le maître juif ait attribué à Abraham un sentiment de frayeur que la Bible ne fait qu'insinuer ou rendre possible pour Loth, ce détail est sans importance.

Ce qu'il est intéressant de remarquer, c'est qu'entre la Bible et le récit rabbinique du *Livre arabe*, nous trouvons un *midrasch* (5) qui a donné occasion au maître de prêter au patriarche un sentiment consécutif à l'attitude des Envoyés. Non seulement le narrateur du *Livre arabe* connaît dans le détail le texte de la Genèse, en fait l'analyse exacte, mais il connaît aussi l'interprétation midraschique de ce texte. Et dans ce récit, comme il le fera pour bien d'autres, il mêle l'histoire de son personnage avec les commentaires du Talmud. Il parle comme un rabbin, non comme un simple lecteur ou récitant de la Bible.

Le récit de la punition des Sodomites dans la sourate LI se poursuit par l'évocation du châtement de Pharaon, celui des Adites, et celui des Thamoudéens, châtements que le prédicateur a déjà proclamés devant les idolâtres mecquois en vue de fléchir leur obstination ; sourate LI :

38. *ainsi qu'en Moïse quand nous l'envoyâmes à Pharaon avec un pouvoir évident*
39. *et que Pharaon se détournâ, sûr de sa puissance, et dit : « (C'est) un magicien ou un possédé ! »*
40. *Nous saisîmes alors Pharaon et ses armées et Nous les jetâmes dans l'abîme car il avait méfait !*

---

(4) SIDERSKY, *Les Légendes musulmanes dans le Coran et dans la vie des prophètes*. Paris, 1933, p. 46.

(5) Les midraschim sont des ouvrages composés à diverses époques, commentant et paraphrasant les textes bibliques. Quelques-uns ne sont connus que par des extraits reproduits dans certains recueils tardifs. Les midraschim étaient innombrables. Non seulement ils ne sont pas traduits en totalité, loin de là, mais beaucoup n'ont certainement fait l'objet que d'une tradition orale dont le *Livre arabe de l'islam*, entre autres, pourrait être précisément un témoin.



41. *(Et) chez les 'Ad, lorsque Nous envoyâmes contre eux le vent dévastateur*
42. *qui ne laisse rien de ce contre quoi il a été déchaîné, sinon de la poussière,*
43. *(et) chez les Thamoud, quand il leur fut dit : « Jouissez encore un temps ! »*
44. *et qu'ayant transgressé l'ordre de leur Seigneur, le Cataclysme les emporta, les yeux ouverts,*
45. *impuissants à se dresser, à triompher,*
46. *(et) chez le peuple de Noé, antérieurement : ce fut un peuple sacrilège.*

En somme, c'est une révision de ce qui a été dit publiquement, un résumé destiné à la leçon particulière que le maître donne à son disciple.

Un troisième fragment, dans lequel nous n'apprenons rien que nous n'ayons précédemment entendu, termine cette sourate. C'est un rappel de la toute-puissance du Dieu Unique, Créateur, Bienfaiteur et Juge, dont les apôtres ont toujours subi le même sort, affronté les mêmes contradictions et la même rébellion. La conclusion, elle non plus, ne varie pas et ne variera jamais : les incrédules seront punis, mon fils ; sépare-toi de cette engeance impie ; tourne-lui le dos, tu feras bien. Et prêche la Vérité :

54. *Détourne-toi d'eux : tu n'en seras point blâmé !*

.....

60. *Malheur aux incrédules, en ce Jour qui les menace !*

Au fond, le lien qui unit les quatre groupes de versets de cette sourate, malgré la diversité des sujets, apparaît clairement, confirmant ce que nous venons de dire :

V. 1 à 4 : Serment affirmant la réalité du Jugement Dernier.

V. 7 à 23 : Le Feu pour ceux qui se seront complu dans l'ignorance ; les jardins et les sources pour les croyants qui auront accompli les devoirs de la prière et de l'aumône.

V. 24 à 46 : L'exemple d'Abraham, de Loth, de Moïse, de Noé, des 'Ad et des Thamoud.

V. 47 à 60 : Rappelle tout ce que j'ai déjà dit. Affirme à tes cotribules que tu es un « *Avertisseur explicite* », et prêche ce que je t'enseigne.

Telle est la ligne de l'apologétique juive qui se dégage invariablement de toutes les instructions du



maître, dans une multitude de sourates. On comprendra pourquoi nous ne pouvons nous livrer, pour chacune d'elles, à une étude aussi détaillée (6).

La répétition des mêmes idées nous obligerait à répéter sans cesse les mêmes observations, lassant les lecteurs... L'histoire juive sert de support concret à cet appel véhément à la conversion au Dieu d'Israël, et c'est pourquoi l'instructeur de l'arabe qu'il vient de convertir, dans les circonstances que nous avons essayé de déterminer, lui raconte l'aventure religieuse de quelques grands personnages de l'A.T. On comprendra que nous ne nous livrons pas à une simple comparaison ou juxtaposition d'extraits bibliques et d'extraits *du Livre arabe* pour en conclure que l'auteur, présumé arabe, a fait *un certain nombre d'emprunts* à la Bible pour inventer une nouvelle religion. Il n'est pas question *d'emprunts* mais, comme nous venons de le voir à propos de la sour. LI, d'un enseignement *totalelement rabbinique*.

Pour pénétrer en profondeur le sens d'un texte, il faut le lire, le relire, l'analyser, le retourner sous toutes ses faces ; quitter ensuite le texte pour aller vers l'auteur, rechercher les intentions de ce dernier, scruter « ce qu'il a dans la tête et derrière la tête ». L'intelligence d'un texte suppose un perpétuel va-et-vient entre la lettre, et l'esprit qui l'a conçue. Comprendre une sourate du *Livre arabe de l'islam*, ce n'est pas seulement en déterminer les rimes, accumuler les propos des commentateurs, fussent-ils les meilleurs — et tout le monde sait que ce n'est pas le cas pour les commentateurs arabes. Tout cet amas de notes ne touche pas au fond même du texte. C'est une science de périphérie ; ce n'est pas de l'exégèse. On commencera à s'acheminer vers l'intelligence d'un texte dès qu'on aura pu en déterminer les sources. Celles-ci nous permettent d'entrer dans la véritable formation intellectuelle de l'auteur, dans son milieu.

Mais à ce stade, on n'est pas encore sorti de l'analyse statique, alors que toute parole, tout écrit rapportant cette parole, est action et mouvement. On n'a donc

---

(6) Cette étude détaillée a été faite par le Père G. THÉRY dans ses deux premiers tomes de : *De Moïse à Mohammed*, 1955, sous le nom de Hanna ZAKARIAS, puis dans les tomes III et IV du même ouvrage auxquels nous avons collaboré. — Mais ces livres sont introuvables en librairie, n'ayant pas été réédités. — Les lecteurs qui les possèdent pourront avantageusement s'y référer.



pas saisi *le sens* d'un texte, *la direction* interne qui assure sa progression et le but qui la détermine, tant qu'on n'a pas découvert la véritable *intention* de l'auteur.

Dans notre cas concret, nous voyons à tout instant que, si le maître juif raconte les aventures des Prophètes de l'A.T., c'est pour attirer les Arabes vers la religion d'Israël par la crainte du châtement et de l'anéantissement. C'est aussi pour accréditer sa propre mission de prophète' envoyé par Dieu aux Arabes, et enfin pour reconforter son disciple dans la mission à laquelle il le prépare. Dans le même but, il ne craint pas d'annexer de vieilles légendes locales à son enseignement pour l'illustrer, en les brodant sur un canevas analogue à celui des histoires bibliques.

Nous pouvons remarquer, d'ores et déjà, que l'islamisme, c'est-à-dire la conversion des polythéistes mecquois à un Dieu Unique ou, plus concrètement, à la religion juive, ne peut pas être considéré comme l'aboutissement d'une lente évolution interne, comme ce fut le cas par exemple pour l'hénothéisme égyptien. En Arabie, il n'y eut pas d'évolution religieuse. Rien ne permet de constater une ascendante progression, par simplification, du polythéisme vers la formule monothéiste d'Israël. Nous ne voyons qu'une brutale substitution du judaïsme à l'idolâtrie, qui nous est manifestée précisément par la lecture du *Livre arabe de l'islam*, où nous pouvons en suivre toutes les péripéties.

ABRAHAM est encore évoqué dans plusieurs sourates mecquoises. Dans la sour. XV, il n'y a rien que nous n'ayons déjà appris en substance en lisant la sour. LI, bien qu'elle soit un peu plus fidèle au texte scripturaire.

Dans la seconde période mecquoise, plus de 80 versets, et dans la troisième période une vingtaine seulement, sont consacrés à la vie du grand Patriarche. La majorité de cette centaine de versets représente Abraham comme le champion du monothéisme. Plutôt que de les transcrire en entier, ce qui serait sans intérêt, même du point de vue exégétique, nous nous bornerons à relever les détails qui s'écartent du récit biblique.

Pour plus de clarté, commençons par grouper les textes ; sour. XXXVII :

81. *En vérité, parmi Ses sectateurs (d'Allah) se trouve certes Abraham*



82. *quand, venu à son Seigneur avec un cœur pur,*  
 83. *il dit à son père et à son peuple : « Qu'adorez-vous ? »*  
 84. *Faussement, recherchez-vous des divinités autres que Dieu ?*  
 85. *Quelle est votre opinion sur le Seigneur des Mondes ? » (7)*  
 .....  
 88. *Ils se détournèrent de lui, montrant le dos.*  
 89. *Il se glissa alors auprès de leurs divinités et dit : « Quoi ! Vous ne mangez pas ? »*  
 90. *Pourquoi ne parlez-vous point ? »*  
 91. *Et il se rua sur elles, frappant de la dextre.*  
 92. *On se précipita vers lui en courant.*  
 93. *Il demanda : « Adorez-vous ce que vous sculptez,*  
 94. *alors que (c'est) Dieu qui vous a créés, ainsi que ce que vous avez façonné ? »*  
 95. *On répondit : « Construisez un four pour lui, et jetez-le dans la fournaise ! »*  
 96. *Ils voulurent (ainsi) le duper, mais Nous fîmes d'eux les vaincus.*

La sourate XXVI, 69-73, qui reprend le thème du monothéisme d'Abraham, ne se distingue que par la formule d'introduction, toute nouvelle, particulièrement importante et sur laquelle nous aurons à revenir : « *Communique l'histoire d'Abraham* » (8). Même dialogue entre Abraham et son père dans la sour. XIX, 42-51 ; et c'est encore comme annonciateur du monothéisme qu'Abraham est présenté aux Mecquois, à la suite de Noé, dans la lignée des grands prophètes de l'A.T.

Enfin, la sour. XXI, 52-72, retrace la discussion d'Abraham avec son père et son peuple, son massacre d'idoles, la vengeance des idolâtres, et l'échec de leur stratagème :

68. *Les Impies s'écrièrent : « Brûlez-le, et secourez vos divinités si vous voulez » !*  
 69. *Mais nous dûmes : « O feu ! sois froid et salut pour Abraham ! »*

---

(7) Voir plus haut, ch. VI, p. 107 et suiv. sur cette expression.

(8) MONTET, *op. cit.*, p. 422, n. 5, remarque évidemment que « ces paroles sont adressées par Allah à Mahomet » !



70. *Et, alors qu'ils voulaient perdre Abraham, Nous fîmes d'eux les Perdants.*  
 71. *Nous le sauvâmes ainsi que Loth en (les dirigeant) vers la terre bénie par Nous pour le monde.*  
 72. *Et Nous lui accordâmes Isaac et Jacob, comme surcroît et, de tous, Nous fîmes des Saints.*

Nous savons donc, d'après la Bible, que Tharé, père d'Abraham, adorait les idoles, alors que son fils adorait le vrai Dieu. Josué, retraçant à longs traits le chemin parcouru par Israël pour établir et maintenir sa foi, prend son point de départ dans Abraham, véritable père des croyants au Dieu Unique (9). Le prédicateur de La Mecque reproduit exactement le même canevas historique. Abraham est pour lui la pierre angulaire du monothéisme hébreu. Mais dans les versets que nous avons extraits de ces rappels de l'A.T. nous trouvons des détails qu'on ne lit pas dans la Bible : discussion entre Abraham et son père ; lutte ouverte et même brutale contre les idoles ; révolte du peuple contre Abraham et triomphe final de ce dernier. Est-ce là invention pure et simple pour consolider l'apologétique mecquoise contre les idolâtres en prétendant que ces épisodes se trouvent « *dans les Feuilles d'Abraham* », forcément incontrôlables par des gens incapables de lire l'hébreu, et par conséquent *incapables* d'en vérifier l'authenticité biblique ? Nullement ! C'est à une source juive que ces détails sont empruntés. Siderski rapporte (10) cette histoire parallèle qui a vu le jour dans l'un des *Pseudépigraphes* de l'Ancien Testament, le fameux *Livre des Jubilés*, qui relate les remontrances que fit le patriarche Abraham à son père Tharé au sujet du culte des idoles, objets fabriqués par la main de l'homme, ainsi que la réponse de son père (XII, 1-7).

Le maître juif n'a pas ignoré non plus les rapports — imaginés par les rabbins du Talmud — entre Nemrod et Abraham. Une anecdote bien connue concrétise l'ascension d'Abraham vers le Tout-Puissant :

« Quand Abraham se révolta contre l'idolâtrie, son père l'amena devant le roi Nemrod ; celui-ci lui demanda puisqu'il ne voulait pas adorer les images, d'adorer le

---

(9) Voir le ch. XXIV de Josué, grandiose aperçu sur l'histoire religieuse d'Israël. Cité ci-après pp. 149-150. Concernant Tharé, voir Josué XXIV, 2.

(10) SIDERSKI, *op. cit.*, p. 38-39.



feu. Abraham répliqua : "Nous devrions plutôt adorer l'eau qui éteint le feu. — Eh bien, adore l'eau", dit Nemrod. — Abraham riposta : "En ce cas nous devrions adorer le nuage duquel procède l'eau". — "Adore donc le nuage", dit Nemrod. Abraham objecta : "En ce cas, nous devrions adorer le vent qui disperse le nuage. — Alors, adore le vent, qui disperse le nuage". Abraham poursuivit : "En ce cas, nous devrions plutôt adorer l'être vivant qui porte le vent" ». La chaîne du raisonnement aboutit à admettre un suprême Créateur (Cohen, *op. cit.*, p. 43-44).

Cette conversation n'est sans doute pas mentionnée explicitement dans les sourates, mais elle y est supposée. En effet, après la réponse d'Abraham concernant l'adoration réservée à l'Être vivant créateur de l'Univers, Nemrod aurait fait soumettre Abraham à l'épreuve du feu, sous l'inspiration de Satan. Il aurait ordonné de construire une baliste avec du bois, d'y placer le patriarche, de le lancer en l'air pour le faire retomber dans les flammes du bûcher. Au moment où Abraham se trouvait dans les airs, Dieu ordonna à Gabriel d'aller le soutenir et de lui parler (*ibid.* p. 32). C'est à cette épreuve que le maître juif fait allusion dans la sour. XXI, 68-70 et la sour. XXXVII, 95-96 que nous avons citées.

L'Abraham du *Livre arabe* mecquois rejoint celui de la Bible, mais plus encore celui du Talmud, dans la notion de Dieu. Dieu est pour lui le Seigneur des Mondes, le Créateur, le guide auquel il faut obéir ; le nourricier des hommes, le Dieu qui ressuscite, et le juge qui n'admet pas d'avocat.

Sour. XXVI :

75. *Avez-vous considéré ce que vous adorez,*
76. *vous et vos ancêtres les plus anciens ?*
77. *Certes, ces idoles sont un ennemi pour moi. Je n'adore que le Seigneur des Mondes*
78. *qui m'a créé et me guide,*
79. *qui me donne à manger et à boire*
80. *et quand je suis malade, c'est Lui qui me guérit.*
81. *C'est Lui qui me fera mourir, puis me ressuscitera ;*
82. *qui, je l'espère, me pardonnera mes péchés, au jour de la Résurrection.*

On conçoit, d'après les références talmudiques que nous avons données, que la littérature rabbinique ait représenté Abraham comme un philosophe qui aurait



découvert l'existence de Dieu en remontant des effets à la Cause. C'est seulement à Moïse que Dieu a révélé son Nom. En fait, selon la Bible, Abraham n'a nullement l'intention de prouver l'existence du créateur : cette existence s'impose ; elle pèse d'un poids infini sur l'esprit des créatures. Mais le Talmud, tablant sur l'esprit philosophique qu'il attribue à Abraham, ne pouvait manquer de lui attribuer des écrits. Du moment qu'il célèbre la souveraineté de Dieu Créateur, il est naturel qu'il soit l'auteur du *Jetzirah*, ou livre de la Création. On lui attribue aussi, bien entendu, un traité de l'idolâtrie, ainsi que les Psaumes LXXXIX et XC. D'après le Talmud de Jérusalem, il aurait aussi composé une prière du matin : « Des trois prières rituelles des juifs, la prière du matin aurait pour auteur Abraham ; celle de l'après-midi Isaac ; celle du soir, Jacob » (*éd. cit.*, Traité des Berakhot, ch. IV, n. 1, p. 72). Selon ces légendes, Abraham aurait donc été le premier écrivain-philosophe et religieux.

Et c'est ce que nous affirme précisément le maître juif de La Mecque ; sour. LXXXVII :

- 18. *En vérité cela est déjà dans les Livres anciens,*
- 19. *Les livres d'Abraham et de Moïse.*

et sour. LIII :

- 36. *Lui a-t-on fait connaître ce qui se trouve dans les pages de Moïse*
- 37. *et d'Abraham qui fut fidèle à sa promesse ?*

Si on a le moindre sens critique, peut-on imaginer une seconde qu'un certain Mohammed ait appris, au cours de ses voyages, forcément chez des juifs, tous ces récits bibliques, les finesses de la théologie biblique, et les commentaires talmudiques qui fusent partout dans le *Livre arabe*, explicitement ou en filigrane ?

Peut-on pareillement se représenter un Allah révélant à un arabe des fables talmudiques ? Un Allah de cette sorte n'aurait été qu'un juif du meilleur teint.

En fait, c'est à un juif fort cultivé que nous avons affaire. Après l'histoire d'Abraham, il va raconter la longue histoire de :

## MOÏSE

Dans la seule période mecquoise, 400 versets environ sont consacrés à Moïse, à son frère Aaron, et au Pharaon d'Égypte. La plupart sont extraits de l'Exode. Comme



dans l'A.T., la mission essentielle de Moïse dans le *Livre arabe de l'islam* est d'arracher le peuple hébreu à l'oppression égyptienne, de le conduire dans la terre promise, et de lui donner une législation. Moïse est libérateur et législateur parce que Dieu l'a choisi dans ce but.

Bien entendu, nous n'allons pas retracer tout au long l'aventure de Moïse. Il suffit au lecteur, s'il veut satisfaire sa curiosité, de lire les passages adéquats de la Bible parallèlement à ceux du *Livre arabe*. Nous ferons seulement une remarque d'ordre général, et quelques remarques sur des particularités extra-bibliques qui émaillent le récit du maître juif. (11)

A - *Remarque d'ordre général.* — Le prédicateur de La Mecque organise ses récits, qui sont avant tout des exhortations, selon un plan général sur la Providence divine et les bienfaits de Yahwé envers Israël. Or, ce plan concorde exactement avec le plan de Josué. Josué avait brossé un grand tableau des munificences de Dieu à l'égard du Peuple Elu : « Josué réunit toutes les tribus d'Israël à Sichem, puis il appela les anciens d'Israël, ses chefs, ses juges, ses commissaires, qui se rangèrent en présence de Dieu. Josué dit alors à tout le peuple : « Ainsi s'est exprimé (Yahwé), le Dieu d'Israël : Au-delà du fleuve habitèrent vos ancêtres depuis les temps antiques : Téraah, père d'Abraham et de Nahor, qui servirent des dieux étrangers. Alors, je pris votre père Abraham du pays d'au-delà du fleuve et je lui fis traverser toute la terre de Canaan ; je multipliai sa descendance et je lui donnai Isaac. A Isaac, je donnai Jacob et Esaü. A Esaü, je donnai la montagne de Séir en toute propriété. Jacob et ses fils descendirent en Egypte. J'envoyai ensuite Moïse et Aaron et frappai l'Egypte par les prodiges que j'opérai au milieu d'elle. Ensuite je vous en fis sortir. Je fis donc sortir vos pères de l'Egypte et vous arrivâtes à la mer. Les Egyptiens poursuivirent vos pères avec des chars et des cavaliers jusqu'à la mer des Roseaux. Ils crièrent alors vers Yahwé qui étendit un brouillard épais entre vous et les Egyptiens et fit revenir sur eux la mer qui les recouvrit. Vous avez vu de vos

---

(11) Sur l'histoire de Moïse, voir sour. LXXXVII, 19 ; LXXIII, 15-16 ; LXXXI, 19-29 ; LIII, 2-18 ; 37 ; LI, 38-40 ; XXXVII, 114-122 ; XLIV, 16-32 ; XX, 8-99 ; XXVI, 9-68 ; XIX, 52-54 ; XXI, 49-51 ; XVII, 103-106 ; XXVII, 7-14 ; XVII, 59-61 ; XXXII, 23 ; XLI, 45 ; XI, 99-101 ; XL, 38-49 ; XXVIII, 2-49 ; X, 76-93 ; VII, 101-156 ; 159-160 ; VI, 91-155.



propres yeux ce que j'ai fait en Egypte... Et maintenant craignez Yahwé et servez-le dans la perfection et toute sincérité ; éloignez les dieux que servirent vos pères, au-delà du Fleuve et en Egypte, et servez Yahwé » (Josué, ch. XXIV, 1-14).

Nous trouvons chez l'auteur du *Livre arabe de l'islam*, comme chez Josué, la même conclusion : Ecartez les dieux que vos pères ont servis ; craignez et servez Allah (= nom arabe d'El-ohim hébreu) ; servez le Dieu d'Israël. L'histoire est ici une apologétique générale et individuelle : tous ceux qui refusent de croire aux envoyés de Dieu périront, comme ont péri, sous Abraham, Sodome et Gomorrhe, et comme périrent Pharaon et son armée, les ennemis de Moïse et du Peuple de Dieu.

En ces histoires tragiques, il y a *le signe* de la vengeance divine contre les incroyants et les pervers. Ces histoires que nous trouvons d'abord dans le Coran hébreu, la Torah, ont été racontées aux Arabes et conservées dans les feuillets du *Livre arabe* dans d'autres buts encore, ceux-là plus personnels :

a) Puisque le prédicateur juif est le Prophète de Dieu envoyé aux arabes, ceux d'entre eux qui refuseront de croire à sa mission seront punis, en ce monde peut-être, dans la vie future sûrement où ils brûleront éternellement. C'est sa propre qualité de prophète juif auprès des Mecquois que le prédicateur veut affermir en racontant à sa manière toutes ces histoires qui illustrent son argumentation. Il défend donc d'abord sa propre cause.

b) Mais il a maintenant un disciple arabe converti au judaïsme. Ce disciple fera certainement une meilleure besogne qu'un juif pour la conversion de ses cotribules. Il s'agit de le former, de l'ancrer dans sa nouvelle vocation, de le prémunir contre les attaques des idolâtres, de le mettre en garde aussi contre ses propres découragements : « Les tiens ne voudront pas te croire ; souviens-toi alors d'Abraham et de son père. — Ils te mettront à l'épreuve ; souviens-toi de Moïse et de Pharaon. — Tu n'es pas plus grand qu'Abraham, ni que Moïse. Pour une mission pareille, tu dois forcément t'attendre à des tourments analogues, à être l'objet de calomnies du même genre. Tous les Prophètes d'Israël ont été maltraités par leurs ennemis ; mais souviens-toi qu'ils ont tous été punis, anéantis par notre Dieu Tout-Puissant, ces impies obstinés. Toi aussi tu vaincras, si tu crois au Dieu d'Israël. Ecoute à présent l'histoire de Moïse... »



B - *Remarques particulières.* — Bien entendu, l'instructeur juif commence par narrer la prédestination de Moïse, et ne manque pas d'évoquer la belle histoire de la fille de Pharaon, recueillant ce petit enfant hébreu et le rendant à sa mère (sour. XXVIII, 3). Tout est biblique dans ce récit de la naissance de Moïse, sauf un détail : « Nous rendîmes interdits pour lui les seins des nourrices (égyptiennes) jusqu'au moment où (sa sœur) dit : "(voulez-vous) que je vous indique la famille d'une maison où l'on prendra soin de lui pour vous, et où on sera bon pour lui ?" » (*ibid.*, 12). Ce détail provient sans doute de quelque *midrash* commentant le texte de l'Exode : « Veux-tu que j'aie te chercher une nourrice parmi les femmes des hébreux pour allaiter cet enfant ? » (Ex. II, 7). Même si on ne retrouve pas le commentaire du prédicateur dans le Talmud, cela ne saurait infirmer l'hypothèse de son origine juive, car il relevait assurément d'une tradition orale. C'est un auteur juif, Salomon D. Goltein, qui remarque, dans son livre « Juifs et Arabes », p. 46, que : « on trouve même dans le Livre Saint de l'Islam des apologues exégétiques, des *midrachim* incontestablement juifs dont on n'a pas jusqu'ici retrouvé la trace dans la littérature hébraïque, ainsi que des témoignages d'une connaissance réelle des mœurs et des idées juives ». Cela va de soi, quand on commence à situer l'auteur de ce « Livre Saint ».

Par ailleurs, le maître juif, évoquant la scène du mariage de Moïse (sour. XXVIII, 25) ne parle que de deux filles de son futur beau-père, alors que celui-ci en avait sept : « En vérité, je désire te marier à l'une de mes deux filles que voici, à la condition que tu sois à mon service pendant huit ans... » C'est que, en fait Moïse n'en rencontra que deux au puits de Madian, et qu'il n'eut donc pas à choisir parmi les autres. (Exode, II, 16) Le contrat de travail n'est pas non plus mentionné dans l'Exode, mais on sait qu'une telle coutume n'était pas étrangère aux hébreux. Nous lisons au ch. XXIX de la Genèse, v. 15-19 : « Laban dit à Jacob : "Parce que tu es mon frère, vas-tu me servir pour rien ? Indique-moi quel sera ton salaire"... Jacob aimait Rachel ; il dit : "Je te servirai sept ans pour Rachel, ta fille cadette" ». — Il n'y a donc rien d'extraordinaire à ce que les rabbins aient imaginé entre Moïse et Jéthro un contrat presque identique à celui que proposa Jacob à son oncle Laban. Cela ne nécessitait de leur part aucun effort ; on s'aper-



çoit, lorsqu'on lit le Talmud, qu'ils étaient capables de bien plus belles performances !

Nous avons aussi remarqué que, dans la scène du buisson ardent, Dieu appelle Moïse par deux fois : « Moïse ! Moïse ! » (Exode III,1-5). Le maître juif n'a pas oublié cette particularité, ce qui suppose évidemment une étude attentive du texte biblique et des commentateurs. Un lecteur non averti ne trouverait rien de spécialement remarquable à ce détail ; rien qui le pousse à désigner le lieu, de cet épisode du moins, par la singularité de cette interpellation. Mais il n'en va pas de même pour le prédicateur de La Mecque, qui a voulu noter à sa façon l'importance de ce lieu : « Ote tes sandales ! En vérité, tu es dans la *vallée sainte des deux appels* » (12). — Mais qui est celui qui parle de la sorte ? l'Exode donne la réponse : « Je suis le Dieu de ton père, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob. » Evidemment le maître n'a pas donné aux Mecquois cette définition qu'ils auraient eu de la peine à comprendre immédiatement, n'étant pas suffisamment instruits de l'histoire d'Israël. Il l'a remplacée par une autre, plus compréhensive, plus réaliste, pour un peuple polythéiste : « En vérité, je suis ton Seigneur... En vérité, je suis Dieu. Il n'y a pas de Dieu excepté Moi ». Ce qui est tout aussi biblique. Et il ajoutera pour les Mecquois : « Votre Dieu est seulement Allah (Elohim) : il n'y a pas d'autre Dieu que Lui » (sour. XX, 98).

Dans la confrontation de Moïse avec les mages de Pharaon, le *Livre arabe de l'islam* fait état de la conversion des mages (sour. XXVI, 45-51). La Bible ignore cet événement, mais nous ne quittons pas pour autant la littérature juive. En effet, un Targum (13) de Jérusalem connaît le nom de ces magiciens : Jannès et Jambres qui, après leur conversion au Dieu de Moïse, partirent avec les Hébreux pour le désert sinaïtique. Une autre mention de cette légende se trouve dans un midrasch

---

(12) Sour. XX, 12-14.

(13) Les *Targumim* sont des versions de la Bible en araméen, après que l'usage de l'hébreu dans les écoles et les synagogues fut tombé en désuétude. Certains, comme le Targum d'Onkelos, par exemple, furent composés en Babylonie, d'autres à Jérusalem, sur une époque assez étendue et en d'autres lieux — du I<sup>er</sup> au XII<sup>e</sup> siècle —. Les Samaritains eurent aussi leur Targum pour le Pentateuque (les 5 premiers livres de la Bible).



sur un verset de l'Exode (« *Le peuple voyant que Moïse tardait à descendre de la Montagne* ») : « Sont arrivés les quarante mille qui sortirent d'Égypte avec les Israélites, parmi lesquels les deux chefs magiciens *Jannès et Jambres*, ceux qui produisirent devant Pharaon tous les actes de magie ». (14)

D'autre part, le maître juif raconte que, fou de colère et de rage après la défaite de ses magiciens, Pharaon hurla qu'il atteindrait dans son ciel ce Dieu des Hébreux : « Haman ! fais-moi cuire des briques et édifie-moi une tour afin que peut-être je m'élève jusqu'au Dieu de Moïse (15). En vérité, Moïse, je pense, est un imposteur. »

Alors les plaies s'abattent sur l'Égypte. Tandis que l'Exode en compte dix, le *Livre arabe* n'en énumère explicitement que six. Mais il y ajoute le miracle de la main, et il parle ensuite de neuf signes : « Et mets ta main dans l'ouverture de ta tunique. Elle ressortira blanche, sans mal. C'est là un des neufs signes ; » (sour. XXVII, 12) voir aussi sour. XVII, 103 : « Nous avons accordé à Moïse neuf signes manifestes ». Sidersky (*op. cit.*, p. 84, n. 4) fait remarquer que le midrasch Exode-Rabhad, XIV, ne compte que neuf signes, identifiant la plaie de pétrification avec celle de l'obscurité. — Nous ne sortons toujours pas de la littérature juive, que les arabes ignoraient parfaitement, et qui était écrite dans une langue qu'ils étaient incapables de lire, à supposer que l'on eût pu trouver le Talmud et autres livres juifs dans les bibliothèques de La Mecque, aux abords de la Ka'ba ! Les exemplaires du Talmud ne

---

(14) SIDERSKI, *op. cit.*, p. 87. Voir abbé BARGES, *Tradition musulmane sur les magiciens du Pharaon*, extraite du *Livre des charmes de la Société*, ou *Histoire de l'Égypte et du Caire*, dans *Journal Asiatique*, IV<sup>e</sup> série, t. II, 1843, p. 73-84 : « Mahomet (sic) est le premier, à notre connaissance, qui ait parlé de cette conversion des magiciens ; il tenait sans doute cette tradition des rabbins qui ont singulièrement ajouté au récit de la Bible. » Nous savons maintenant à quoi nous en tenir sur la *responsabilité* de Mahomet dans cette affaire ! C'est aussi par la tradition juive, orale ou écrite, que saint Paul connaît le nom des deux magiciens, dont il ne raconte pas d'ailleurs la conversion (II Timothée, III, 8).

(15) D'après le maître juif, qui a certainement connu ce détail par des légendes juives (SIDERSKY, *op. cit.*, p. 82), Pharaon aurait confié à Haman, son grand vizir (sour. XL, 25 ; XXIX, 38), la construction de cette tour (sour. XL, 38). Haman est représenté comme un des plus grands adversaires de Moïse avec le Pharaon et Korah (sour. XL, 25 ; XXVIII, 76). Lui aussi aurait été noyé lors du passage de la Mer Rouge.



devaient pas courir les rues, pas plus celles de La Mecque que celles des autres villes de la *diaspora* !

La Mer Rouge passée, l'armée égyptienne engloutie, Moïse et son peuple échouèrent chez un peuple idolâtre, « un peuple de Sans Loi » (sour. VII, 134). — La traversée du désert est à peine mentionnée dans le *Livre arabe*. Une seule fois, il y est question des caillies. (sour. XX, 82-83 ; XIX, 53-54). Sont passés sous silence également les murmures des Raphidiens, la victoire sur les Amalécites, la rencontre de Jéthro et de Moïse. C'est que le récit de ces événements n'entraîne pas directement dans la construction apologétique du maître juif. Le point central était la mission, unique au monde, de ce personnage immense que fut Moïse, son entrevue nocturne avec Dieu.

Le résultat de cette célèbre entrevue a été consigné dans des Tables — les Tables de la Loi — et dans un Livre : « Nous avons écrit pour lui (Moïse) sur des tables une instruction sur tous les sujets et une explication de toutes choses. Prends ces Tables avec force, et ordonne à ton peuple de les observer le mieux possible » (sour. VII, 139-142). Ce sont ces commandements écrits sur des Tables par des scribes nobles et purs (16) c'est-à-dire par les anges qui assistèrent aux colloques divins révélés à Moïse en une nuit célèbre sur le Mont Sinaï (sour. XCVII). Tout, dans la vie antérieure de Moïse, n'était que préparation à cet acte solennel et décisif. Ce sont ces Tables, avec les autres prescriptions divines, qui forment la Torah, le Coran hébreu (*qria* = la *Lecture* par excellence). Il n'existe que celui-là. Nous avons vu que le maître juif en a déjà parlé, en le désignant par *les Livres anciens d'Abraham et de Moïse, les pages honorées, le glorieux Coran sur une table gardée*. Il parle encore du Coran de Moïse et d'Araon : « Et nous leur avons donné à tous deux le Livre lucide » (sour. XXXVII, 117), les pages de Moïse, le Livre de la Distinction, c'est-à-dire celui qui permet de distinguer le bien du mal, lumière pour l'humanité et avertissement pour les craignants-Dieu ; Livre confirmé par l'autorité de

---

(16) Sour. LXXX, 13-16. — D'après la Haggada, la Loi fut donnée à Moïse par l'intermédiaire des Anges ; voir l'écho de cette tradition dans Actes des Ap., VII, 53 ; Galat. III, 19 ; Hébr. II, 2, etc.



Dieu pour éviter toute discussion à son sujet (sour. XLI, 45). Israël n'est-il pas le peuple privilégié entre tous ? « Nous avons donné à Moïse la Direction ». « Nous en avons fait hériter les enfants d'Israël, Direction et Rappel pour ceux qui sont doués de sens » (sour. XL, 56).

Ce n'est pas encore le moment d'étudier l'origine et l'existence d'un Coran arabe ; nous étudierons plus tard ce problème essentiel. Mais les textes que nous venons de citer forment à eux seuls une base de toute première solidité pour la solution de ce problème. Avant tout autre Livre, il existe un Coran, révélé en hébreu par Yahwé à Moïse sur le Mont Sinaï, au cours d'une nuit bénie. Voilà le Coran par excellence ; tout autre ne peut avoir d'existence qu'en référence à lui, quelle que soit la langue dans laquelle il sera écrit.

Moïse est l'homme du Livre. Sa mission spéciale se concrétise dans ce Livre. La libération du peuple hébreu n'est elle-même qu'une préparation à la réception de la Loi, guide pour les enfants d'Israël et Direction pour l'humanité tout entière, donc pour les arabes aussi.

A cette histoire de Moïse, le maître juif de La Mecque intègre une courte anecdote sur le beau-frère du grand législateur : l'épisode des démêlés de Choaïb avec les Madianites. Ici également, il joue sur le clavier de ses vastes connaissances bibliques et talmudiques, de sorte que le lecteur est obligé de se rappeler sans cesse que les éléments du discours qu'il ne trouve pas dans la Torah ou qui *semblent* la contredire se trouvent ailleurs, dans les commentaires rabbiniques. Remarquons seulement qu'il faut une singulière familiarité avec le texte de l'A.T. pour se souvenir de ce personnage, Choaïb, sans grande envergure et que même des gens versés dans l'étude des Livres Saints oublient rapidement. Comment un arabe qui a fréquenté la Ka'ba et adoré les idoles pendant la plus grande partie de sa vie aurait-il pu apprendre de pareils détails, ainsi que les variations composées sur ces thèmes par des rabbins ayant écrit en hébreu ? S'il en a eu connaissance, c'est uniquement par son professeur de religion : un maître juif. Il ne pouvait en être autrement.

Passons sur tous ces commentaires extra-bibliques sur Choaïb, ainsi que sur les autres personnages évoqués dans le *Livre arabe de l'islam* : Adam, Noé, Joseph, et, en dehors du Pentateuque, Jonas, Elie, Job,



David, Salomon, Alexandre le Grand, Gog et Magog. Si nous voulions « éplucher » chaque sourate et chaque verset pour en démontrer l'origine entièrement juive, une bonne dizaine de volumes comme celui-ci serait nécessaire. Mais notre ouvrage n'est qu'un modeste travail d'orientation, pour mettre en piste les chercheurs plus tenaces, et pour donner tout de même aux autres une base sérieuse leur permettant de lire correctement, et de comprendre, *le Livre arabe de l'islam*, en sachant qui l'a écrit et dans quel but. Nous nous en tiendrons seulement à quelques réflexions visant à corroborer notre démonstration : il ne faut pas chercher ailleurs que dans la littérature juive les anomalies et étrangetés que l'on trouve mêlées aux récits bibliques du *Livre arabe de l'islam*. Si l'auteur avait voulu uniquement établir sa religion sur les révélations bibliques et leur enseignement, il s'en serait tenu strictement au texte de l'Ancien Testament, quitte à recourir incidemment à quelque commentaire rabbinique d'une certaine importance. Si cet auteur eût été chrétien, il eût, tout au long de ses narrations comme dans les leçons qu'il en eût dégagées, éclairé le sens et la portée spirituelle des textes par les révélations du Nouveau Testament. Mais nous nous trouvons devant un auteur qui est absolument incapable de composer ses récits autrement qu'en les truffant de développements spécifiques rabbiniques dont, aujourd'hui encore, très peu de gens ont eu la curiosité de rechercher les sources. Malheureusement, presque aucun commentateur du prétendu « *Coran* », ne l'a fait. Seul, Sidersky (*op. cit.*) a poussé jusque-là ses investigations ; mais il n'a pas su se dégager des légendes arabes sur Mohammed ; il n'a pas tiré la conclusion qui s'imposait : rayer Mohammed du nombre des grands fondateurs de religion ; lui ôter purement et simplement la paternité de ce *Livre*.

De même Salomon D. Goitein, dans un petit livre qui n'est pas une étude approfondie du *Livre arabe* (« *Juifs et arabes* »), n'a pas pu, en tant que juif, ne pas remarquer une vérité qui saute aux yeux : « Dans la période initiale » — celle que nous étudions dans ce premier travail — « où aucun trait spécifiquement chrétien n'apparaît encore dans le *Coran*, de nombreux détails peuvent être reliés à la littérature juive. On est en droit de penser que, dès ses premières années,



Mahomet a été en contact (17) étroit avec des juifs assez semblables à ceux que peint la littérature talmudique. Cela expliquerait d'ailleurs la rigidité de son monothéisme, qui paraît moins la marque d'une disposition naturelle et personnelle que le résultat d'une forte influence extérieure (p. 52). Nous avons quant à nous, tendance à penser que c'est un groupe typiquement juif, bien que non orthodoxe, qui a influencé Mahomet » (p. 54). « La majorité des juifs de Médine devaient plutôt ressembler aux juifs "talmudiques" orthodoxes. Si le groupe dont nous avons suggéré l'existence pouvait être identifié, on devrait sans doute lui attribuer un nom lié à celui de Moïse : par exemple *Bné Moché*. "Ceux qui suivent Moïse", ou les "Disciples de Moïse" » (p. 54).

Ici encore, S. D. Goitein n'a pas, lui non plus, poursuivi assez profondément son étude pour mettre en lumière toute la vérité. Car, à Médine, comme nous le verrons, c'est toujours le même instructeur qui tient en mains son disciple et conduit la lutte pour le triomphe du judaïsme, *aussi orthodoxe que celui de La Mecque*, évidemment. Quant à l'absence de traits spécifiquement chrétiens à La Mecque, nous en saurons plus tard la cause.

Pour l'instant, revenons aux instructions du maître juif. L'histoire d'Adam, c'est celle de la Création, de la toute-puissance de Dieu, de l'entrée du démon dans le monde, de l'aventure du Paradis terrestre, et de la chute du premier couple humain. Comme dans la Genèse, l'Univers a été créé en six jours. « Nous avons créé les cieux et la terre, et ce qui est entre eux, en six jours » (sour. L, 37). Et l'Esprit de Dieu planait sur les eaux, dit la Genèse. « Son trône », répète le maître, était « au-dessus des eaux » (sour. XI, 9). L'ordre de la création suivi par le maître juif peut donner lieu à des remarques fort suggestives car, si la Genèse place la création du Ciel le 2<sup>e</sup> jour et celle de la terre le 3<sup>e</sup> jour, les rabbins ont beaucoup discuté là-dessus. « L'école de Chammaï enseignait la priorité du ciel ; l'école de Hillel, celle de la terre. Chacune d'elles motivait son opinion. L'école

---

(17) Bien entendu, pour nous, il ne s'agit pas d'un simple contact à partir duquel « *Mohammed* » aurait mijoté sa doctrine. Nos lecteurs comprennent à présent que nous ne pouvons admettre cette hypothèse. Il n'a eu aucune initiative en ce domaine et parler de « détails » est véritablement dérisoire.



de Chammaï usait d'une comparaison : Dieu a agi comme un roi qui se fit un trône, après quoi il lui donna un marchepied. Ainsi, dit le Saint Unique (béni soit-il !) : « Le ciel est mon trône, la terre est mon marchepied » (Isaïe, LXVI, 1). L'école de Hillel évoque un roi construisant un palais, commençant par les étages inférieurs avant d'aboutir au plus élevé » (18). On discutait aussi « pour savoir si la création de la lumière a précédé celle du monde » (19). Bref, on discutait sur tout, sur n'importe quel texte de l'A.T. ; on pouvait lui faire dire tout ce qu'on voulait, échafauder autour et alentour les constructions les plus audacieuses, les plus imprévues ; il devenait le prétexte rêvé pour faire montre d'imagination et apporter la preuve que l'on avait l'esprit plus subtil que l'école d'en face. L'essentiel était de ne pas toucher à une seule lettre du texte, le respect sacré du mot, de la Parole. Nous ne pouvons recopier tout le Talmud pour démontrer que le juif de La Mecque connaissait ces arguties rabbiniques. Dans la sourate LXXIX, il place en premier lieu la création du ciel (v. 28-33). Mais dans la sourate XLI, v. 8-10, il adopte l'ordre énuméré par Hillel.

Etant donné que, dans la Bible, on trouve sept expressions pour désigner le ciel, les rabbins en ont conclu à l'existence de sept cieux, conception reprise par notre auteur : « Nous avons construit au-dessus de vous sept cieux inébranlables » (sour. LXXVIII, 12 ; LXVII, 3 ; XLVI, 3). Montet, dont l'érudition est vraiment trop courte, s'empresse d'affirmer que ce trait est spécifiquement islamique ! (*op. cit.*, p. 813, n. 1). Il faut donc croire qu'Allah, inspirateur de Mahomet, était un fervent talmudiste !

Dieu acheva son œuvre par la création de l'homme. Ce qui fait le centre de l'histoire d'Adam, dans le *Livre arabe de l'islam*, c'est sans aucun doute le récit de la tentation. Le maître juif y insiste à plusieurs reprises. C'est avec Adam que Dieu conclut son premier acte d'alliance (sour. XX, 114) ; mais Adam a oublié « et Nous ne trouvâmes en lui aucune détermination » (20).

---

(18) Traité Haghiga, II, 1 ; *ibid.*, t. VI, p. 276. — COHEN, *op. cit.*, p. 82-83.

(19) COHEN, *op. cit.*, p. 77.

(20) Pour l'histoire d'Adam, voir sour. XVII, 63-67 ; XX, 114-121 ; et VII, 18-25.



Non seulement le nom d'Eve n'est jamais prononcé dans le *Livre arabe de l'islam*, mais il n'est pas explicitement question du serpent. Tout se passe entre Iblis, devenu Satan, et le premier couple humain. Eve ne joue aucun rôle dans la tentation, et, finalement, Dieu pardonne en ajoutant : « Assurément vous parviendrez de Moi une Direction ». Satan est devenu un fléau pour l'humanité sans doute, mais, immédiatement après la chute, sa défaite est en principe annoncée, car Dieu enverra aux hommes le moyen de le vaincre en suivant les Directives consignées dans le Coran hébreu, le Livre de Moïse.

Nous ne nous attarderons pas sur l'angélologie juive, qui tient une grande place dans la Bible, et qui en tient une plus grande encore dans les développements rabbiniques dont nous reconnaissons les traits dans les discours du maître juif de La Mecque. Sur la nature même des anges, les juifs sont fort mal renseignés ; mais, sur leurs fonctions et leurs missions auprès des hommes, ils sont intarissables. On connaît la légende selon laquelle Adam fut une épreuve pour les Anges, et causa ainsi la chute d'Iblis qui avait refusé de se prosterner devant lui, sur l'injonction divine (21). Le Psaume VIII, 6, ne dit-il pas : « Tu as fait l'homme de peu inférieur à Dieu ? » Ce que le maître juif traduit : « Nous avons créé l'homme en la plus belle prestance » (sour. XCV, 4).

Parmi les fonctions des anges, il y en a une qui les surpasse toutes, la plus sublime aux yeux des musulmans, la gloire de l'islam ; on la raconte dans toutes les médersas, on stimule par son exemple l'ambition religieuse de tous les adeptes de Mohammed : au ciel, il y a des anges qui sont occupés jour et nuit à réciter le Coran ! Privilège unique, que d'appartenir à une religion dont le Livre est récité par les anges sans interruption !

Le petit verset qui nous renseigne sur cet office angélique appartient à la sourate XXXVII (v. 3) de la seconde période mecquoise. Et c'est Kasimirski, plus concret que les autres traducteurs, qui nous donne le véritable sens de cette « invocation » dont parle Blachère dans sa traduction. Il y a donc des anges qui récitent

---

(21) Sour. XV, 29-33 ; XXXVIII, 75-77 ; XVII, 63-64 ; etc.



*le Coran*. Notre juif, qui raconte cette histoire aux Mecquois, ne peut, à cette époque — et nous verrons plus tard pourquoi — parler que du Coran hébreu, le seul qui existe et existera jamais.

Empressons-nous de dire que ce n'est pas nouveau. Il y avait longtemps que les rabbins avaient affirmé que les anges parlent l'hébreu. Sauf Gabriel, initié à tous les idiomes à cause de ses multiples missions, les anges ne parlaient même que l'hébreu : « Ils ignoraient l'araméen ; c'est pourquoi il ne fallait pas exposer ses requêtes en se servant de cette langue, les anges ayant à porter les prières jusqu'au trône divin. On a émis l'hypothèse que ceci visait pratiquement à maintenir l'usage de l'hébreu, au moins pour prier, alors que l'araméen l'avait supplanté comme langue maternelle des juifs » (22).

Non seulement ils parlaient l'hébreu, mais ils connaissaient aussi le Coran, la Loi de Moïse, la Torah révélée sur le Sinaï où ils se trouvaient et servaient d'intermédiaires : « Yahwé est venu du Sinaï, il s'est levé pour eux de Séir, il a resplendi de la montagne de Pharan ; il est sorti du milieu des saintes myriades » (Deut. XXXIII, 2). Ce sont eux qui récitèrent à Moïse le Coran hébreu.

« Il y a des anges qui récitent le Coran ». Cette formule prend désormais un sens ; un vrai sens judaïque, et c'est ainsi que s'écroulent les échafaudages imaginés par divers commentateurs. La réalité est bien simple : un maître juif prêchait à La Mecque...

Ce qui nous ramène au cœur de notre sujet. Pourquoi ce prédicateur raconte-t-il aux Mecquois l'histoire d'Adam, de Satan et des ravages causés par le Démon dans l'humanité, ravages qui se termineront dans le feu de l'Enfer ? C'est uniquement pour arriver à la conclusion finale : si vous refusez de croire au Dieu d'Israël que je vous révèle, moi son apôtre, si vous ne voulez pas croire à la Parole du Très-Haut recueillie dans le Coran hébreu, c'est parce que vous abandonnez vos âmes aux séductions de Satan ; si vous persistez dans cette voie, l'Enfer sera votre partage éternel : « C'est Satan qui a égaré une grande multitude d'entre vous.

---

(22) COHEN, *op. cit.*, p. 94.



Pourquoi n'y pensez-vous pas ? Voilà la Géhenne dont vous étiez menacés ! Affrontez-la aujourd'hui, parce que vous n'avez pas cru » (s. XXXVI, 62-63). C'est le Démon qui pousse au mal les incroyants (23), qui vous induit tous ensemble en erreur (24) ; c'est sur les idolâtres que s'étend son pouvoir. L'Enfer vous attend parce que vous êtes les serviteurs du Diable. Voulez-vous, Mecquois, éviter le Feu éternel ? Ne suivez pas Satan. Croyez au message de Dieu et à son messager. Satan n'a pas de pouvoir sur ceux qui croient. La voie droite, c'est moi qui vous l'enseigne. Si vous me suivez, vous serez à l'abri des embûches du Diable ; vous éviterez l'Enfer, vous irez au Paradis où tous vos désirs seront satisfaits.

---

(23) Sour. XIX, 86.

(24) Sour. XV, 39, 40-42 ; XVI, 101, etc.







## CHAPITRE VIII

### THÉOLOGIE DU LIVRE ARABE DE L'ISLAM

#### I

#### DIEU

Après tout ce que nous avons dit, dans les chapitres précédents, sur Dieu, son existence, ses rapports avec le monde et les hommes, nous pouvons nous faire une idée plus précise de l'enseignement du prédicateur de La Mecque, et par conséquent de sa théologie. Il s'agira donc ici d'en faire une synthèse plutôt que de nous livrer à de nouvelles analyses. Comme dans la Bible, l'affirmation massive de l'existence de Dieu se passe de preuve rationnelle. Il n'y a qu'à ouvrir les yeux pour constater le fait, un FAIT qui envahit tout, qui éclate partout pour ceux qui sont doués de sens. L'Univers entier est rempli des *signes* qui chantent la Puissance et la Miséricorde de Dieu.

3. *(C'est LUI, Dieu) qui a créé les cieux et la terre, avec sérieux. Combien Il est plus auguste que ce que les Infidèles Lui associent !*
4. *Il a créé l'Homme d'une goutte de sperme et voici que l'Homme le conteste (1)*
5. *Il a créé pour vous les chameaux qui vous donnent vêture, utilités et nourriture dont vous mangez.*
6. *Ils sont pour vous votre orgueil lorsque vous revenez le soir et partez le matin.*
7. *Ils portent vos fardeaux vers des contrées que (sans eux) vous n'atteindriez qu'avec peine. En vérité, votre Seigneur est bienveillant et miséricordieux.*

---

(1) Comparer avec Job, XL, 2 : « Le censeur du Tout-Puissant veut-il plaider encore contre Lui ? Celui qui dispute avec Dieu peut-il répondre ? »



8. *Il a créé le cheval, le mulet et l'âne pour vous servir de monture et comme apparât. Et Il crée encore ce que vous ne savez point.*  
.....
10. *C'est Lui qui fait descendre du ciel une eau dont vous tirez de quoi boire et dont (vivent) les arbustes où se trouve une nourriture que vous donnez à vos troupeaux.*
11. *Par (cette eau) Il fait pousser pour vous les céréales, l'olivier, le palmier, la vigne et toutes sortes de fruits. En vérité, en cela est certes un signe pour un peuple qui réfléchit.*
12. *Il a assujetti pour vous la nuit, le jour, le soleil et la lune, les étoiles sont soumises à Son ordre. En vérité, en cela sont certes des signes pour un peuple qui raisonne.*
13. *C'est Lui qui a disséminé sur la terre différentes couleurs. En cela, en vérité, est certes un signe pour un peuple qui se souvient.*
14. *C'est Lui qui a assujetti la mer pour que vous mangiez une chair fraîche (issue) d'elle et en tiriez des bijoux que vous portez, pour que vous voyiez le vaisseau y voguer et que vous y recherchiez (un peu) de Sa faveur. Peut-être serez-vous reconnaissants.*
15. *C'est Lui qui a jeté sur la terre (des montagnes qu'Il a faites) immobiles, de peur qu'elles ne s'ébranlent avec vous. C'est Lui qui a fait les fleuves et les routes, pour vous permettre de vous diriger.*  
.....
17. *Eh quoi ! Celui qui crée est-Il comme ceux qui ne créent pas ? Eh quoi ! ne vous amendez-vous point ? (2).*

Oui, il suffit de réfléchir à ce que l'on voit, de raisonner un peu sur l'ordre du monde, le rythme des saisons, de se souvenir de toutes les beautés et de tous les bienfaits dont la nature est pleine pour le plus grand bonheur des hommes. Cela n'est pas une invitation à philosopher, mais à croire passionnément.

---

(2) Sour. XVI, 3-16 ; voir aussi, pour une vue d'ensemble de la grandeur créatrice de Dieu, sour. XXIII, 12 ; XLV, 1-5 ; VI, 1-6.



Dans le *Livre arabe*, comme dans la Bible, l'existence de Dieu est un axiome, une donnée première et incontestable. Pour nous, occidentaux tout imprégnés de la sagesse grecque et pétris de logique, la nature est une *preuve* de l'existence de Dieu. Pour relier la créature au Créateur — notre point de départ visible à notre point d'aboutissement — nous sommes habitués à utiliser une charnière qui est le principe de causalité. S'il existe des créatures, c'est *donc* qu'il existe un Créateur. En « théologie » biblique et rabbinique, il n'y a pas de *donc*. La nature qui, pour des esprits aristotéliens, devient mineure de syllogisme est, pour les Hébreux et les Juifs, *un signe*. Celui-ci n'a pas pour fonction de conduire les esprits vers des conclusions. En termes bibliques, il est essentiellement *un rappel*, une puissance d'évocation. Son rôle n'est pas de nous faire conclure, mais de nous *rappeler* la Puissance et la Miséricorde de l'Etre absolu, simplement affirmé par l'auteur de la Genèse, et qui s'affirmera plus tard lui-même sur le Mont Sinaï. Le sens fondamental et direct de tous les *signes* — les *aïat* —, c'est qu'ils sont donnés à l'homme pour sa « ressouvenance » de la puissance créatrice de Dieu et de ses bienfaits envers les hommes. Mais la plupart ne s'en souviennent pas. Ils n'ont pas de mémoire !

Sans doute, quelques rabbins ont probablement connu les livres d'Aristote et de Platon. On peut dire cependant qu'en Israël on ne s'adonnait généralement ni à la métaphysique ni aux sciences naturelles : « Tout au contraire », dit Cohen, *op. cit.*, p. 71, « cette étude se voyait formellement découragée, comme on peut le constater par l'avertissement que voici : "Il vaudrait mieux que ne fût jamais né celui qui réfléchit à ces quatre choses : ce qui est en haut, ce qui est en bas, ce qui est avant, ce qui est après". Le Talmud cite, en l'approuvant, ce texte du Siracide ou Ecclésiastique : "Ce qui est trop difficile pour toi, n'en fais pas l'objet de tes recherches ; ce qui t'est caché, ne le sonde pas. Songe à ce qui est à ta portée et ne t'occupe pas des choses secrètes" (Eccli. III, 21) ».

Ce que l'on doit savoir a été exposé dans la Bible. L'homme n'a pas à le discuter. La religion est essentiellement un rappel de la parole de Dieu. La religion du *Livre arabe de l'islam*, comme la religion biblique, est un rappel. Qui s'en étonnerait à présent ? On comprend



alors quel sera le rôle de la mémoire. Dans le *Livre arabe* comme dans le Coran hébreu (la Torah), quelle impertinence que de chercher à prouver l'existence de Dieu ! :

*« Ne le saviez-vous pas ? Ne l'aviez-vous pas entendu dire ?*

*Ne vous l'a-t-on pas révélé depuis l'origine ?*

*N'avez-vous pas compris la fondation de la terre ?*

*Il habite au-dessus du cercle de la terre,*

*D'où les habitants paraissent des sauterelles.*

*C'est Lui qui a étendu les cieux comme une toile*

*Et les a déployés comme une tente habitable.*

.....

*Levez les yeux là-haut*

*Et regardez qui a créé tous ces astres.*

.....

*Ne le sais-tu pas ?*

*Ne l'as-tu pas appris ?*

*Yahwé est un Dieu éternel*

*Créateur des confins de la terre*

*Il ne se fatigue ni ne se lasse (Isaïe, XL, 21-28) ».*

Le prédicateur juif de La Mecque, lui, ne se lasse pas, tout au long de multiples sourates que nous ne pouvons citer ici, d'énumérer les *signes* innombrables de la puissance bienfaisante de Dieu, pour l'éducation de l'âme : regardez, et rappelez-vous. *« Peut-être comprendrez-vous »* (s. XL, 68 ; XXI, 6). Les autres prédications sur le Jugement Dernier, le Paradis et l'Enfer, ne sont au fond que secondaires et adjacentes. Le but précis est d'amener les idolâtres vers Yahwé, le Dieu d'Israël, Allah en arabe, en leur apprenant à lire les signes. S'ils font preuve d'intelligence en les acceptant, ils iront au Paradis ; s'ils refusent, ils brûleront éternellement en Enfer. Le fruit le plus immédiat et le plus palpable de la « lecture des signes », c'est le sentiment de la reconnaissance envers Dieu, si prodigue de ses dons. Le maître juif de La Mecque a composé de véritables litanies de ces signes où l'homme baigne littéralement. Elles sont empreintes du plus pur sentiment religieux :

2. *En vérité, dans les cieux et sur la terre, sont certes des signes pour les Croyants.*



3. *Et en votre création, et en ce qu'il engendre de toute bête sont des signes pour un peuple qui est convaincu.*
4. *Et dans la succession alternative de la nuit et du jour, et dans la pluie que Dieu fait descendre du ciel, par laquelle il fait revivre la terre après sa mort, dans le déchaînement des vents, sont aussi des signes pour un peuple qui raisonne (sour. XLV).*
19. *Et parmi Ses signes est le fait de vous avoir créés de poussière. Plus tard, devenus hommes, vous vous êtes répandus sur la terre.*
20. *Parmi Ses signes est le fait d'avoir créé pour vous des épouses issues de vous, afin que vous reposiez auprès d'elles, et d'avoir mis entre vous affection et mansuétude. En vérité, en cela sont assurément des signes pour ceux qui réfléchissent.*
21. *Parmi Ses signes sont la création des cieux et de la terre et la diversité de vos idiomes et de vos couleurs. En vérité, en cela, sont assurément des signes pour ceux qui savent.*
22. *Parmi Ses signes sont votre sommeil, la nuit et le jour, et votre recherche d'un peu de Sa faveur. En vérité, en cela, sont assurément des signes pour ceux qui savent entendre.*
23. *Parmi Ses signes est de vous faire voir l'éclair (qui provoque) peur ou espoir de faire descendre du ciel une pluie par laquelle Il fait revivre la terre après sa mort. En vérité, en cela, sont des signes assurément pour ceux qui raisonnent.*
24. *Parmi Ses signes est que la terre et le ciel, sur Son ordre, se dresseront et qu'ensuite, lorsqu'Il vous aura appelés une fois, soudain, de la terre, vous surgirez (sour. XXX, 19-24 ; voir aussi LXVII en entier).*

En définitive, « si vous cherchiez à compter les bienfaits de Dieu, vous ne pourriez en faire le calcul. En vérité, l'homme est très injuste et très ingrat » (S. XIV, 37).

Avec les versets consacrés aux récits historiques de l'A.T. surabondamment émaillés d'apports talmudiques écrits ou oraux, les versets relatifs au Jugement, au Paradis et à l'Enfer, ces litanies constituent un des gros blocs des sourates mecquoises. Il fallait donc y insister. Nous avons abrégé tout ce qui nous a paru



pouvoir être facilement vérifié par un lecteur non spécialisé, du *Livre arabe de l'Islam*. Nous avons même passé sous silence la longue histoire de Joseph mêlée de légendes rabbiniques, ainsi que celle des autres personnages que nous avons signalés comme étrangers au Pentateuque, parce qu'elles ne nous semblent soulever aucune difficulté d'analyse et de critique. Toutefois, nous ne refuserons pas de répondre à tel ou tel lecteur qui désirerait une explication sur un point précis que nous aurions omis d'expliquer. Nous croyons toutefois n'avoir rien omis d'essentiel et nous être fait comprendre clairement. Être plus bref, c'eût été trahir les enseignements du prédicateur de La Mecque et ne rien comprendre à sa méthode apostolique. Son but est de transformer les idolâtres arabes en *soumis* : « C'est ainsi que Dieu vous comble de ses faveurs. Peut-être serez-vous des *Soumis* », des *mousslimina* (S. XVI, 83).

Les idolâtres s'arrêtent à la réalité concrète, le soleil et la lune par exemple, sans extraire des objets leur valeur de signe. Ils les adorent comme s'ils jouissaient d'une autonomie entière et d'un pouvoir efficace dans l'ordre surnaturel. Il fut réservé au judaïsme de dégager dans la nature l'élément interne, impalpable et invisible, évocateur de Yahvé. C'est ce dégagement du mouvement vital inséré dans chaque être créé qui constitue la base de la grande spiritualité d'Israël. Saint François d'Assise, beaucoup plus tard, aura la même vision des choses.

En apprenant aux arabes à lire dans le grand livre de la nature, le maître juif espérait bien provoquer en eux le sentiment de la reconnaissance envers le Bienfaiteur des hommes, le Dieu qu'adoraient les Patriarches, les Prophètes de l'A.T., et qu'adorent les juifs dans toutes leurs synagogues. La reconnaissance est le vrai chemin qui conduit vers le monothéisme, le Dieu de la Bible et des juifs. Nous n'insisterons pas davantage sur cette affirmation de l'Unicité de Dieu, qui éclate à chaque ligne de la Bible et, naturellement, tout au long du *Livre arabe de l'Islam*. C'est l'enseignement capital qui commande tout le reste.

Les écrivains coraniques s'étendent généralement sur des considérations de théologie comparée dans leurs chapitres concernant Allah. Pourquoi introduire pêle-mêle dans un chapitre sur Allah toutes les doctrines que les théologies catholiques et protestantes ont élaboré



avec peine sur les problèmes les plus difficiles de la pensée religieuse : la grâce, le libre arbitre, la prédestination ? On y trouve, rapprochés sans discernement, saint Paul, saint Augustin, Mohammed, Luther, Calvin, sans autre raison que l'identité fortuite et souvent apparente de quelques vocables, identité qui recouvre cependant une profonde diversité et souvent même disparité de concepts. C'est vraiment le triomphe des paniers à fiches et la défaite de l'intelligence critique. Il faut secouer ce joug, reprendre la liberté de notre esprit, le libre jeu de notre jugement.

Nous sommes en présence d'un livre écrit par un maître juif dont les préoccupations sont à cent et mille lieues de ces discussions d'écoles, et qui n'a pas composé un ouvrage de théologie spéculative. Il appelle tout simplement les arabes à jeter leurs divinités à la voirie et à adorer le Dieu Unique, le Dieu d'Israël. Ce Dieu a fait d'Israël le Peuple Élu, c'est donc les juifs qu'il faut suivre, car, seuls, ils peuvent conduire les arabes à la vérité et, par elle, au bonheur éternel. Le prédicateur ne l'a pas encore dit explicitement, mais cela ne saurait tarder. Ne le devançons pas dans ses exhortations.

## II

### *RÉSURRECTION ET JUGEMENT DERNIER*

La foi en Dieu ouvre obligatoirement des perspectives sur l'au-delà et la vie future. Si donc, croire au Dieu Unique, à celui d'Abraham et de Moïse bien entendu, au Dieu des juifs, est l'objet central et permanent du prédicateur de La Mecque, la conséquence ultime de cette croyance ne saurait être que parfaitement conforme à celle que la Bible enseigne : Résurrection, et Jugement Dernier, suivi des sanctions éternelles, Paradis ou Enfer.

En effet, la mort n'est pas une fin. Elle est le début d'une autre vie :



*C'est Dieu qui fait mourir et vivre (1).  
 Qui fait descendre au Shéol et en remonter  
 C'est Dieu qui appauvrit et enrichit (2).*

On trouvait cette conviction chez le saint homme Job (XIX, 25-29) :

*Je sais que mon défenseur est vivant,  
 que Lui, le dernier se dressera sur la terre.  
 Une fois que ma peau sera détruite, je l'apercevrai,  
 Hors de ma chair je verrai Dieu.  
 Celui que je verrai sera pour moi,  
 A mes yeux, il n'apparaîtra plus indifférent  
 Et mes reins en moi se consomment...*

Nous savons que les Sadducéens niaient la Résurrection, sous prétexte que ce dogme n'était pas explicitement affirmé dans la Torah. Par contre, les Pharisiens en « faisaient le thème des dix-huit bénédictions récitées tous les jours : "Tu soutiens les vivants avec amour, tu fais revivre les morts avec une grande miséricorde, tu supports ceux qui tombent, tu guéris les malades, tu gardes la foi à ceux qui dorment dans la poussière. Qui est semblable à Toi, ô Seigneur aux actes puissants ; qui Te ressemble, ô Roi qui fais mourir et fais revivre, qui fais naître le salut ? Oui ! Tu es fidèle pour ressusciter les morts. Béni sois-Tu, ô Seigneur qui ressuscite les morts !" » (Cohen, *ibid.*, p. 25). Le travail des rabbins consista sur ce point à prouver que le dogme de la résurrection est bien contenu dans le Pentateuque.

C'est ce même enseignement qui est prodigué aux idolâtres mecquois et au disciple en formation :

- 43. *(Ne sais-tu pas) qu'à ton Seigneur tout revient ?*
- 44. *Que c'est Lui qui fait rire et fait pleurer ?*
- 45. *Que c'est Lui qui fait vivre et qui fait mourir !*
- .....
- 48. *Qu'à Lui incombera la seconde naissance ? (3).*

(1) Sour. XXIII, 82 ; « C'est Lui qui fait vivre et mourir. Ne le comprenez-vous pas ? » ; XXVII, 65 ; XLIV, 8 ; XXXIV, 7 ; XXX, 20 ; XXXV, 17 ; VII, 157.

(2) I Samuel, II, 6-7. « L'Eternel enrichit ». Le maître juif reprend la même formule, sour. LIII, 49 : « C'est Lui qui enrichit et qui fait entrer en possession » ; voir aussi sour. LXXI, 11 ; Eccli., XI, 14 ; Talmud, t. XI, p. 43.

(3) Sour. LIII, 43-48 ; voir aussi sur ce thème : LXXV, 40 ; XIV, 22-23 ; XXXI, 27 ; XI, 4 ; X, 4 ; XLV, 16, 20-22 ; XLIII, 7 ; XXX, 18 ; XXXV, 10 ; etc.



L'homme est lancé dans un cercle : Dieu est son principe et sa fin. Sorties de Dieu, c'est en Lui que retourneront toutes les créatures. La résurrection, c'est la rencontre avec le Créateur, le retour vers le Tout-Puissant. C'est à ces hauteurs que s'élèvent les perspectives de l'auteur du *Livre arabe de l'islam*. Quelques siècles plus tard, un Thomas d'Aquin parlera lui aussi de la création comme d'un cercle. Il complètera les conceptions juives en y ajoutant l'amour : la création, dira-t-il, est un cercle d'amour. Le maître juif proclame : « En vérité, c'est à Notre Seigneur que nous retournerons un jour » (s. XLIII, 13). « C'est vers Lui qu'est votre retour à tous ! C'est là vraiment la promesse de Dieu » (XXX, 60). « En vérité, Il donne la vie par une première création, puis la redonne (après la mort) pour récompenser avec équité ceux qui auront cru et accompli le bien » (X, 4, 24, 47 ; VI, 94). Les sourates mecquoises fourmillent de pareilles affirmations.

La grande nouveauté du *Livre arabe*, contrairement à tout ce qu'ont imaginé les commentateurs traditionnels, la grande nouveauté dont il faut prendre conscience, c'est qu'il ne contient précisément rien de nouveau. Nous sommes constamment dans le « déjà lu ». Il ne suscite à l'intérieur du dogme religieux aucun progrès ; il ne propose aucune perspective nouvelle. Ce n'est pas un Livre d'avenir ; c'est un Livre du passé ; seul, l'idéal de l'auteur est nouveau dans les conjonctures de temps et de lieu où il se situe : s'il raconte le passé juif aux Mecquois, c'est pour leur faire abandonner le présent polythéiste et leur faire adopter pour l'avenir la religion du passé, révélée à Moïse sur la Montagne Sainte. Cet homme a de la classe, dirions-nous ! Il puise toute son énergie, sa ténacité, sa combativité aux sources mêmes où il puise ses vastes connaissances : la Bible et la littérature juive.

Evidemment, les idolâtres commencent par se moquer de lui et lui demandent la date du Jugement. A ces railleries, il réplique par les descriptions terribles d'une apocalypse où passe un véritable souffle prophétique. Dieu seul connaît le jour et l'heure. Le Jour de Dieu ; l'Heure de Dieu ; nous connaissons ces expressions depuis fort longtemps ! Ces précisions sont le secret de Dieu (4).

---

(4) Voir Sour. XXX, 56 ; XLI, 47 ; XXXI, 34.



Mais attention ! Cette Heure fixée par Dieu peut arriver à tout instant. Résurrection et Jugement Dernier sont peut-être tout proches ; ils arriveront à l'improviste.

*« Sonnez de la trompette en Sion ! »* dit le prophète Joël (II, 1). *« Donnez l'alarme sur ma montagne sainte !*

*Que tous les habitants du pays tremblent !*

*Car il vient le Jour de Yahwé, car il est proche. »*

Là encore, l'apôtre des Mecquois fait écho à ces paroles terrifiantes de Joël, un écho qui dépasse l'étroit nationalisme juif pour se prolonger jusqu'à la grande communauté humaine : « On sonnera de la trompette ! C'est le jour promis par Dieu » (5). — « Au jour où l'on soufflera dans la trompette, ce sera un bruit assourdissant » ; — « tous ceux qui sont dans les cieux et sur la terre tressailleront d'effroi, excepté ceux en qui se plaît Dieu ! » — « Ce sera le jour de la grande catastrophe, le jour difficile, le jour de la grande vengeance. » — « La terre tremblera ; les cieux seront ébranlés ; le soleil et la lune s'obscurciront ; les étoiles retireront leur éclat ! ». Avant de donner nos références, nous pourrions poser malicieusement la question : quel est l'auteur de ces lugubres prédictions ? Isaïe, Ezéchiel, Joël, où le maître juif de La Mecque ? Bien fin qui pourrait répondre immédiatement avec certitude. En fait, seule, la dernière citation est d'un prophète juif : Joël. II, 10. Mais voici maintenant Isaïe qui prédit les malheurs réservés aux ennemis d'Israël :

*Oui, les vannes de là-haut s'ouvriront, et les fondements de la terre seront secoués*

*La terre volera en éclats,*

*La terre craquera, se craquellera,*

*La terre tremblera*

*La terre titubera comme un ivrogne,*

*Elle sera balancée comme une cahute ;*

*son péché lui pèsera au point qu'elle choira sans pouvoir se relever (6).*

---

(5) Sour. L. 19 ; LXXIII, 18 ; LXX, 42 ; XXXVI, 51 ; XXI, 104 ; XXX, 4, 57 ; XL, 77 ; X, 104 ; LXXX, 33 ; XXVII, 89 ; XVIII, 99 ; LIV, 7 ; LXXIX, 34.

Sur la trompette, voir sour. LXXVIII, 18 ; LXIX, 13 ; L, 19 ; XX, 102 ; XXXVI, 51 ; XXIII, 103 ; XXXIX, 68 ; VI, 73.

(6) Isaïe, XXIV, 18-20 ; voir aussi Jérémie, XXX, 23.



La ressemblance entre le prédicateur juif et les grands Prophètes d'Israël est parfois tellement frappante qu'il est difficile de les distinguer !

1. *Quand le soleil sera obscurci*
2. *Quand les étoiles seront ternies,*
3. *Quand les montagnes seront mises en marche,*
4. *Quand les (chamelles pleines de) dix mois seront négligées.*
5. *Quand les bêtes farouches seront groupées.*
6. *Quand les mers seront mises à bouillonner*

.....

14. *Toute âme saura ce qu'elle aura accompli (7).*

Sur ce thème, les prophètes ont rivalisé d'imagination pour provoquer, par la crainte, la fidélité envers le Souverain Créateur et Juge. Il n'était pas défendu d'en « rajouter », tant chez les auteurs bibliques que chez les rabbins du Talmud. S'inspirant des uns et des autres, les adaptant à son langage, usant des mêmes descriptions, notre apôtre juif donne aussi libre cours à sa verve poétique : .

1. *Quand le ciel s'entr'ouvrira,*
2. *quand les planètes se disperseront*
3. *quand les mers seront projetées (hors de leurs rivages)*

.....

5. *Toute âme saura ce qu'elle aura amassé (pour ou contre elle) (8).*
7. *En vérité, ce dont vous êtes menacés, certes va survenir !*
8. *Donc, les étoiles seront effacées,*
9. *quand le ciel sera fendu,*
10. *quand les montagnes seront dispersées,*
11. *quand les Envoyés auront leur heure assignée,*
12. *à quel jour seront-ils reportés ?*
13. *Au jour de la Décision.*
14. *Qu'est-ce qui te fera connaître ce qu'est le jour de la Décision ?*
15. *Malheur en ce jour-là à ceux qui disent que c'est un mensonge (9).*

(7) Sour. LXXXI, 1-14.

(8) Sour. LXXXII, 1-5. — Voir aussi sour. LXXXIV, 1-6.

(9) LXXVII, 7-15. — Ce dernier refrain répété aux versets 19, 24, 28, 34, 37, 40, 45, 47, 49, donne à ce discours une allure tragique qui rappelle les malédictions des grands prophètes d'Israël



Nous avons déjà noté le sens de ce jour de la *Décision*, ce jour où le fameux Livre contenant la liste des bonnes et des mauvaises actions de chacun sera ouvert. Nous n'avons que l'embarras du choix pour en donner la description selon la conception du maître juif dont la formation littéraire éclate à chaque ligne, manifestant à quelle source il a puisé et avec quelle exubérance il manie les images, brosse les tableaux, burine les visages, plonge son regard dans les pensées secrètes, et sonde les cœurs.

Au son de la trompette, il n'y aura qu'un seul cri et « ils se regarderont, disant : "Malheur à nous ! C'est le jour du Jugement (10) et la sortie des tombeaux" » (11). Ils s'empresseront vers le tribunal de Dieu (12) et personne ne manquera à cette suprême rencontre. En ce jour-là, il y aura foule (13). Ils arriveront de tous les coins de la terre, comme des sauterelles (14) et des papillons (15) dispersés. Ils se précipiteront en rangs (16), comme placés sous un étendard (17), et comme frappés de cécité (18). Ils auront les yeux baissés et humiliés (19), fixés (20), brillants et sombres (21), le visage noirci (22). Ils seront pressés les uns sur les autres, cuisse contre cuisse (23) ; tout en étant aveugles, sourds et muets (24), ils se regarderont (25), ils se reconnaîtront et s'interrogeront (26) sur leur séjour terrestre ; leur cœur sera prêt d'étouffer, en remontant à la gorge (27). Combien de temps êtes-vous restés dans le bas-monde ? Nous sommes restés dix jours ! Mais non, un seul jour,

---

(10) Sour. XXXVII, 19 ; L. 41 ; XXXVI, 53.

(11) S. C. 9 ; LXX, 43 ; LIV, 7 ; XXXVI, 51.

(12) S. XXXVI, 52.

(13) S. LXXVIII, 18 ; LXXXII 15.

(14) S. LIV, 8.

(15) S. CI, 3.

(16) S. XV, 25 ; XIX, 69 ; XVII, 99 ; XLV, 27 ; X, 29 ; 46 ; XXXIV, 39 ; XLVI, 5 ; VI, 22.

(17) S. XVIII, 46 ; LXX, 43.

(18) S. XX, 102.

(19) S. LXXXVIII, 1-3 ; LIV, 7 ; LXX, 44.

(20) S. XXI, 97.

(21) S. LXXX, 38 ; LXXV, 22, 24 ; X, 28.

(22) S. XXXIX, 61 ; X, 28.

(23) S. LXXV, 19.

(24) S. XVII, 99.

(25) S. XXXVII, 19 ; XXXIX, 68

(26) S. X, 46 ; XXXVII, 27 ; XX, 102 ; X, 24.

(27) S. XL, 18.



tellement le temps a passé vite (28). — On peut évoquer ici les paroles de l'Ecclésiastique : « Que tu aies vécu dix ans, cent ans, mille ans, il n'importe. Dans le séjour des morts, on n'est plus en peine de la durée de la vie » (29). Et déjà vous voici à genoux devant le Créateur et Juge (30), assis sur son trône porté par huit anges (31). Ce sont là les méchants, qui sont « agenouillés autour de la Géhenne » (32). Isaïe avait déjà dit : « C'est devant moi que tout genou fléchira, par moi jurera toute langue » (Is. XLV, 23-24).

A Dieu rien n'échappera, car tout est inscrit dans le *Livre évident* (33), le poids d'un atome dans les cieux et sur la terre, et même bien moins que cela. Toute action humaine sera pesée au juste poids de la balance divine (34). Instant terrible, inévitable (35), où se fera la discrimination des bons et des méchants.

Ce sera un temps d'angoisse telle qu'il n'y en aura pas eu jusqu'alors depuis que le peuple existe. En ce temps-là, ton peuple y échappera ; tous ceux qui se trouveront inscrits dans le Livre (36).

Ceux qui auront été incrédules, qui ont traité de mensonge Nos signes et la rencontre de la Vie éternelle, ceux-là seront dans le Tourment, des Réprouvés (37).

Ne croirait-on pas entendre le prophète Daniel : « Un grand nombre de ceux qui dorment dans la poussière s'éveilleront, les uns pour la vie éternelle, les autres pour l'opprobre, pour l'horreur éternelle » (38).

Le châtimement sera cruel, mais la faute n'en revient pas à Dieu. Ce sont les pêcheurs eux-mêmes qui sont les responsables de leur supplice : « En vérité, dit Dieu, Nous n'avons pas lésé les habitants (des cités détruites) mais ce sont eux qui se font du tort. A rien ne leur a servi les divinités qu'ils servaient, quand l'ordre de ton Seigneur est venu. Cela n'a fait qu'accroître leur défaite »

(28) S. XXXVII, 27 ; XX, 103, 104 ; XVII, 54 ; XXX, 54, 55 ; X, 24.

(29) Eccli. XLI, 4 ; voir S. LXX, 4 ; XXXII, 4.

(30) S. LXXXIX, 23.

(31) S. LXIX, 17.

(32) S. XIX, 69, 73 ; XLV, 27.

(33) S. XXXIV, 3 ; XLV, 32 ; XCIX, 1-6.

(34) S. CI, 5-6 ; LV, 6-8 ; XXIII, 104-105 ; XXI, 48.

(35) S. LXXXVII, 7 ; LXIX, 1-3 ; LI, 1-7 ; LVI, 1 ; LXX, 1-2 ; etc...

(36) S. LXXXI, 10 ; LXXVII, 29 ; LXXXIII, 7-9 et Daniel XII, 1.

(37) S. XXX, 11-12, 15.

(38) S. X, 29 et Daniel, XII, 2



(39). Mais ceux qui auront cru et fait le bien entreront dans la miséricorde et la douceur de Dieu (40), dans les délices du Jardin sublime (41).

Nous ne pouvons reproduire tous les textes que nous citons, dont quelques-uns sont d'une rare beauté. Remarquons seulement que la similitude d'images et de style de toutes ces sourates authentifient l'origine rabbinique de ces discours. Ni Allah, ni aucun arabe, n'y sont pour quelque chose. Tout ce qui a été dit par les commentateurs sur la beauté du présumé « Coran » est à reporter à l'actif du prédicateur de La Mecque.

C'est la fidélité à la Loi de Moïse qui constitue la norme absolue du bien et du mal. Est bon et sera récompensé dans le Paradis celui qui fait le bien et croit au Dieu d'Israël. Est méchant et ira en Enfer, celui qui préfère les idoles. En définitive, c'est la croyance au message du prédicateur juif qui classe les hommes en deux catégories : « En vérité l'homme est perdu à l'exception de ceux qui croient et font le bien. » (42)

Savez-vous ce qu'est le Paradis et l'Enfer ? Ecoutez, idolâtres et tremblez ! Et vous qui avez craint sur cette terre le Jugement de Dieu, écoutez et réjouissez-vous !

### III

#### *L'ENFER*

Quand le Jour de Dieu paraîtra, quand l'Heure du Jugement aura sonné, le temps du repentir sera définitivement clos. La simple annonce de la résurrection et des signes eschatologiques qui l'accompagneront, n'ont pas eu un effet foudroyant sur les Mecquois ; ils ne se sont pas convertis en foule comme l'espérait peut-être le prédicateur juif. Rien n'a fait fléchir leur incrédulité.

---

(39) XI, 103 ; XVI, 30, 35 ; XXX, 8.

(40) S. XLV, 29.

(41) S. LXIX, 19-22.

(42) S. CIII.



Aussi, maintenant, son zèle apostolique s'enflamme, son impatience se déchaîne. Il va leur décrire les tourments de l'Enfer dans toute leur horreur :

- 22. *C'est le lieu de retraite pour les rebelles.*
- 23. *Ils y demeureront des éternités*
- 24. *sans y goûter fraîcheur ni breuvage*
- 25. *si ce n'est de l'eau bouillante et boisson fétide ;*
- 26. *c'est la rétribution qui leur convient. (1)*

Vous qui traitez mes enseignements de mensonge, convertissez-vous pendant qu'il en est temps ; quand il sera trop tard, vous ne pourrez plus alléguer la moindre excuse, et vous ne marcherez plus, comme à présent, avec jactance (2).

- 29. *Allez à ce que vous traitiez de mensonge !*
- 30. *Allez à l'ombre (de la fumée) d'un (brasier) à trois colonnes.*
- 31. *(Cette ombre) sans épaisseur ne sert à rien contre la flamme*
- 32. *car le feu jette des étincelles comme des bûches,*
- 33. *des étincelles qui sembleraient des masses jaunes.*
- 34. *Malheur, ce jour-là, à ceux qui crient au mensonge !*
- 35. *Ce sera un jour où les damnés ne parleront pas,*
- 36. *où il ne sera point permis de se disculper.*
- 37. *Malheur, ce jour-là, à ceux qui crient au mensonge ! (3)*

Les maudits se repentiront, mais en pure perte. Ils diront : « Plût à Dieu que j'eusse été poussière. » (4) Il aurait mieux valu pour moi retourner au néant. Ma fortune ne m'a pas enrichi. Mon autorité s'est effondrée (5). Mes amis ont disparu (6). Le temps de la miséricorde sera passé :

- 30. *(Dieu dira) : « Prenez-le et chargez-le d'un carcan !*
- 31. *Puis, au brasier, présentez-le !*
- 32. *Puis, à une chaîne de soixante-dix coudées, liez-le ! »*
- 33. *Il ne croyait pas en Dieu très grand !*

(1) Sour. LXXVIII, 22-26 ; LXIX, 36.

(2) Sour. LXXV, 33.

(3) Sour. LXXVII, 29-37.

(4) Sour. LXXVIII, 41.

(5) Sour. LXIX, 27-29.

(6) Sour. LXIX, 35.



34. *Il n'invitait pas à nourrir l'Orphelin !* (7)  
 35. *Il n'a aujourd'hui nul défenseur,*  
 36. *ni d'autre nourriture que du pus*  
 37. *que mangent seulement les pécheurs !* (8)

Cette eschatologie constitue pour nous une histoire de la psychologie des arabes de La Mecque.

11. *Malheur, ce jour-là, aux négateurs*  
 12. *Qui dans la discussion trouvent un jeu !*  
 13. *Ce jour-là, ils seront poussés vers le feu de la Géhenne, brutalement.*  
 14. *« Voici ce feu que vous trahiez de mensonge !*  
 .....  
 16. *Affrontez ce feu ! Supportez ou ne supportez point !*  
*C'est pour vous la même chose, Vous êtes simple-*  
*ment payés de ce que vous avez fait ! »* (9)

Ces sourates, et d'autres traitant du même sujet, brandissant les mêmes menaces, nous assurent que les arabes veulent noyer les enseignements du prédicateur dans des discussions sans fin. Elles dépassent donc le problème de l'existence de l'Enfer ; elles visent à assurer la véracité de la religion d'Israël toute entière, opposée au polythéisme arabe. Blachère regarde le v. 13 ci-dessus comme une addition ultérieure à cause de sa longueur et de l'emploi du mot *Géhenne*. Pour ce qui est de sa longueur, remarquons que le v. 16 est presque deux fois plus long et que, un peu plus loin, dans la même sourate, les v. 18, 23 et 24 sont nettement plus longs que le v. 16. Comme nous l'avons déjà remarqué, la mesure au centimètre des versets n'est pas un critère d'exégèse absolu ! Quant à l'emploi du terme *Géhenne*, pourquoi ennuie-t-il Blachère ici, alors qu'il ne le gêne plus dans les sourates LXXVIII, 21 ; LV, 43 ; LXXXIX, 24, qui fussent-elles postérieures à la sourate LII, appartiennent sans aucun doute, au moins dans les parties où il est question de la *Géhenne*, à la première période mecquoise ? (10) Que le maître juif présente aux Mecquois l'Enfer sous le vocable de *Géhenne* (11), c'est tout natu-

(7) Sour. CVII, 1-7. Exode, XXII, 22 ; Deut., X, 18

(8) Sour. XIV, 19 ; XXXII, 14.

(9) Sour. LII, 11-16.

(10) BLACHÈRE (R.), *op. cit.*, t. I, p. 47, n. 13.

(11) Sour. XV, 43 ; LXVII, 7 ; XVIII, 1000 ; XLV, 9 ; XL, 52, 76 ; XXXIX, 71 ; XXXV, 33 ; XIII, 18.



rel. Il n'entre pas dans les limites volontairement restreintes de notre ouvrage d'étudier la notion de l'Enfer dans l'Ancien Testament, en traçant l'historique de son évolution à partir du *shéol*. Le *shéol* fut d'abord, tout simplement, le séjour des morts. Les Hébreux étaient trop anthropomorphistes, trop réalistes pour s'élever à une doctrine spirituelle de la vie. Foncièrement religieux, ils demeurent presque fermés à la vie ultra-terrestre, à une survie de l'âme, et des modes de vie ultra-terrestres. Le *shéol*, séjour des morts, est une vague région d'ombres, de ténèbres épaisses, où la vie n'a qu'une forme pour ainsi dire larvaire (Psaume 113, 26-27).

Malgré la haute spiritualité des Livres de Job, des Psaumes, de l'Ecclésiaste, on ne se dégage pas encore de l'horizon terrestre où se situent les récompenses et les punitions divines, tant pour l'individu que pour la nation. Si le maître juif de La Mecque a pu penser au *shéol*, nous constatons que ce n'est pas à cette antique conception qu'il se réfère. Tout ce qu'il dit de l'Enfer dénote un judaïsme évolué, tout différent de ce que l'on trouve dans le Pentateuque, les Livres Historiques, les Psaumes et Job.

C'est à partir des malheurs et des épreuves de l'exil qu'allait se développer en Israël l'espérance en une vie meilleure ; la manifestation plus éclatante de la justice de Dieu, pas toujours réalisée en ce monde, se produira inéluctablement dans l'au-delà. Le *shéol* devient de plus en plus un lieu réservé aux damnés, un lieu d'horreur, un bûcher : « A Sion les pécheurs sont angoissés, un tremblement saisit les impies : qui d'entre nous pourra tenir devant ce feu dévorant ; qui pourra demeurer devant ces flammes éternelles » (12). Était-ce déjà, se profilant à l'horizon, la rupture du nationalisme juif par l'apparition du Christ, sauveur du monde sans distinction de personnes et de races ? Toujours est-il qu'aux approches de la naissance du Christ nous assistons à un nouvel effort vers un universalisme, qui se dégage de plus en plus clairement des perspectives terrestres. « L'Esprit du Seigneur remplit l'univers, et lui, qui tient unies toutes choses, sait tout ce qui se dit. Nul ne saurait donc se dérober qui profère un langage inique ; la Justice vengeresse ne le laissera pas échapper. Sur les

---

(12) Isaïe, XXXIII, 14 ; LXVI, 16, 24 ; voir V, 24-25.



desseins de l'impie, il sera fait enquête » (Sag. I, 6-9). Le tableau que l'auteur de la Sagesse nous a laissé du Jugement, de la condamnation, et de la psychologie des impies est marqué de traits dont l'apôtre juif de La Mecque se souviendra en s'adressant aux arabes : « Et quand s'établira le compte de leurs péchés, ils viendront pleins d'effroi ; leurs fautes se dresseront contre eux pour les accuser. Alors le juste se tiendra debout, plein d'assurance, en face de ceux qui l'ont opprimé, et qui, pour ses souffrances, n'avaient que mépris. A sa vue, ils seront troublés par une peur terrible, stupéfaits de le voir sauvé contre toute attente. Ils se diront entre eux, pleins de remords et gémissant dans leur âme angoissée : « Le voilà, celui que nous avons jadis tourné en dérision, outragé de nos sarcasmes ; insensés ! Nous avons traité sa vie de folie et sa mort d'infâme. Comment donc a-t-il été compté parmi les fils de Dieu ? Comment partage-t-il le sort des saints ?... Nous nous sommes rassasiés dans les voies du mal et de la perdition... ; la voie du Seigneur, nous ne l'avons pas connue ! De quoi nous a servi notre orgueil ? Que nous a valu richesse et jactance ? » (Sag. IV, 20 à V, 8).

Rappelons aussi que, dans le Livre d'Hénoch — le plus important des Apocryphes — le *shéol* est un gouffre situé dans la vallée du Hinnom, la Géhenne. Le tourment principal des damnés y est le feu : « Et au grand jour du Jugement, qu'il soit jeté dans le brasier » (13) qui entretient du métal fondu : « De ce métal fondu, de ce feu et de l'agitation qui les agitait — (les eaux) — en ce lieu, s'exhala une odeur de soufre, et elle se mêla avec ces eaux ; et cette vallée où étaient les anges qui avaient séduit (les hommes) brûle au-dessous de cette terre ». « Pour les élus, il y aura lumière, joie, et paix. » (14).

---

(13) MARTIN (F.), *Le Livre d'Hénoch*, traduit sur le texte éthiopien, Paris, 1906, liv. I, ch. X, 6, p. 23 ; voir aussi : X, 13, p. 26 : « En ces jours, on les amènera dans l'abîme de feu, dans les tourments, et ils seront toujours enfermés dans la prison. Et si quelqu'un est condamné et périt, il sera désormais enchaîné avec eux jusqu'à la consommation des générations des générations » ; XXI, 7-10, p. 56-57 : « De là, je passai dans un autre lieu plus effrayant que celui-là et j'y vis une chose terrible : il y avait là un grand feu ardent lançant des flammes ; et ce lieu avait une fissure allant jusqu'à l'abîme, rempli lui-même de grandes colonnes de feu qu'on y faisait descendre ; et je ne pus voir ni ses dimensions ni sa grandeur, et je ne pus le fixer... Il me dit : "Ce lieu est la prison des anges ; c'est là qu'ils seront détenus jusqu'à l'éternité" » ; etc. Voir aussi ch. LXVII, 6-7, p. 144.

(14) *Ibid.*, ch. V, 5-7.



Quand il est question de l'au-delà, le peuple juif nous apparaît comme bousculé et balloté. Dans une première phase de son histoire, il vit dans l'assurance des promesses de Dieu ; mais comme les épreuves ne cessent de s'abattre sur lui, sa réflexion s'arrête à une solution apparemment logique : Dieu a promis sa bénédiction à Israël ; or, rien ne peut prévaloir contre cette promesse ; donc, puisqu'il n'y a pas de bénédiction dans le *shéol*, c'est sur terre qu'arrivera la récompense promise.

Mais les siècles s'égrènent, et Israël gémit sur son sort. Périodiquement, ses ennemis triomphent. Le peuple de Dieu est opprimé, déporté, persécuté. Alors, la vraie solution ne peut être que celle-ci : la bénédiction de Dieu se réalisera dans un autre monde. Ce fut la grande révélation reçue et conçue dans le malheur, à laquelle le Christ viendra donner sa magnifique conclusion.

Si l'on considère maintenant, en regard de tous ces textes et de cette expérience religieuse des juifs, ce que le prédicateur racontait aux Mecquois sur les signes qui accompagneront le Jugement Dernier, sur la discrimination des bons et des méchants dans l'au-delà, sur le principe même de cette discrimination (l'obéissance aux commandements de Moïse) ; si l'on se souvient du plan de cette apologétique à base purement eschatologique sur les peines réservées aux incroyants, sur la qualité et l'éternité de ces peines, on ne pourra éviter de conclure qu'il n'a rien inventé dans ce domaine, si ce n'est parfois une amplification de l'imagerie, comme cela est loisible à tout pédagogue qui veut fixer l'attention de ses auditeurs.

Non seulement chacune de ses affirmations et les détails mêmes de ses descriptions peuvent être facilement rattachés à un texte biblique — surtout aux textes postexiliens, prophétiques, deutérocanoniques et apocryphes —, mais il y a plus : notre prédicateur, loin d'utiliser les Ecritures bibliques d'une façon livresque, pense véritablement en juif. Ses menaces « infernales » font partie de tout un plan de judaïsation.

Alors, que penser d'une remarque comme celle-ci, faite par Tor Andræ : « Les plus anciennes sourates du Coran décrivent en phrases brèves, haletantes et orageuses, qui ne manquent ni de force ni de fougue poétique, le Jour du Jugement et les châtiments qui sui-



vront cette irrévocable décision. Le Prophète parle comme un annonciateur qui veut secouer et émouvoir ses auditeurs. Des traits épars de sa description se dégagent une vue d'ensemble : la puissante vision poétique et religieuse qui s'était emparée de l'âme de Mahomet et fit de lui un Prophète » (15). C'est parfait. Mais pour restituer à ce texte sa vérité historique, il suffit de remplacer Mohammed par son maître juif. Avec cette essentielle correction, tout redevient normal.

Le même Tor Andræ estime que les descriptions de l'Enfer — à cause du mot Géhenne — ont été empruntées par Mahomet, évidemment, à des sources chrétiennes. Laissons Mahomet de côté, puisqu'il est totalement étranger à toutes ces sourates eschatologiques. Mais il y a plus : l'auteur, quel qu'il soit, ne s'est certainement pas inspiré des Evangiles, ni même des apocryphes chrétiens pour parler du Jugement et de l'Enfer.

Il est bien vrai qu'on ne trouve le terme de *Géhenne* que dans le Nouveau Testament, où il est synonyme de Fournaise ardente, ou Enfer (16). Peut-on en conclure que l'auteur du *Livre arabe de l'islam* s'est inspiré de ces textes évangéliques, connus plus ou moins directement ? On le pourrait si le point de départ était juste. Mais il ne l'est pas. La conception d'un Enfer-Géhenne se trouve aussi dans le Talmud. Longtemps auparavant, avait été mentionnée dans l'A.T. la vallée des fils de Hinnoum, Gué ben Hinnoum, au sud-est de Jérusalem. C'est dans cette vallée, en un lieu dénommé Tophet, signalé par Isaïe pour la première fois (17), que le roi de Juda, Achaz (744-728) consumma son impiété en y faisant construire des idoles, en y brûlant des parfums, et en y sacrifiant même son fils à Melek (18). Jérémie en avait frémi d'horreur : « Les fils de Juda ont fait ce qui me déplait... ils ont construit le haut lieu de Tophet dans la vallée de Ben Hinnoum, pour brûler leurs fils et leurs filles... Aussi voici venir des jours — oracle de Yahvé — où l'on ne parlera plus de Tophet, ni de Val de Ben Hinnoum, mais de Val du Carnage » (19). Ce

(15) TOR ANDRÆ, *op. cit.*, p. 54-55.

(16) Mat. V, 22 ; V, 29-30 ; XIII, 40-50 ; XVIII, 9 ; XXIII, 15, 33. — Marc, IX, 42, 43, 45, 47. — Luc, XII, 5.

(17) Isaïe, XXX, 31-33.

(18) II Paral., XXVIII, 1-4 ; II Rois, XXIII, 10 ; Lévit., XVIII, 21, XX, 1-5 ; II Paral., XXXIII, 6 ; Talmud, t. XI, p. 18.

(19) Jér. VII, 30-32 ; XIX, 6.



fut Jéchonias (VI<sup>e</sup> siècle), avant-dernier roi de Juda, qui mit un terme à ces sacrilèges en souillant « Tophet, dans la vallée des fils d'Ennom, afin que personne ne fit passer par le feu son fils ou sa fille en l'honneur de Melek » (20). Si l'impiété avait pris fin, le souvenir ne s'effaça pas : passer par le feu du Gué ben Hinnoum fut désormais, pour les juifs, le synonyme des plus effroyables souffrances.

Le Géhinnom devait évidemment attirer l'attention des Talmudistes. Si la plus grande souffrance est le feu d'une intensité incommensurable, on y trouve encore un fleuve de feu qui se déversera sur la tête des méchants. Un autre supplice attend les incroyants : c'est le soufre (21). Pour expliquer l'Enfer du *Livre arabe*, il n'est donc pas nécessaire de faire appel aux Evangiles. Les évangélistes, comme le maître juif, sont restés dans le droit fil du judaïsme biblique et talmudique. Le prédicateur de La Mecque reste spécifiquement juif en comparant l'Enfer à la Géhenne.

Il faut adresser la même réponse à ceux qui voudraient voir dans un autre texte un rapprochement avec les Evangiles : « En vérité, ceux qui ont traité Nos signes de mensonges, et qui sont trop orgueilleux, à ceux-là les portes des cieux ne seront pas ouvertes, et ils n'entreront pas dans le Paradis jusqu'à ce qu'un chameau passe dans le trou d'une aiguille » (Sour. VII, 38). Il est certain que la même image a été employée dans les Evangiles ; mais il ne s'ensuit pas que le prédicateur de La Mecque s'y soit référé (22). Le P. Lagrange remarque que « cette comparaison étrange ne sort pas des habitudes du langage oriental. On trouve dans le Talmud de Babylone "un éléphant passant par le trou d'une aiguille", pour dire une chose impossible » (23). L'auteur du *Livre arabe de l'islam* et les Evangélistes sont ici l'écho d'un dicton oriental dont le maître juif pouvait trouver une réminiscence dans le Talmud, avec cette modification que l'éléphant de Babylone est devenu un chameau à La Mecque.

Pour juger sainement du caractère juif des sourates eschatologiques, ce ne sont pas quelques détails

---

(20) II Rois, XXIII, 10.

(21) COHEN (A.), *Le Talmud*, p. 447-456 : GEHINNOM.

(22) S. Matt., XIX, 24 ; Marc, X, 25 ; Luc, XVIII, 25.

(23) LAGRANGE (P.), *Evangile selon saint Marc*, p. 264.



secondaires qui doivent retenir notre attention. L'important, l'essentiel, c'est le plan même du *Livre arabe* qu'il faut mettre en parallèle avec le plan d'Israël. Il est identique dans les deux cas : la prospérité d'Israël en est le centre. Dieu a promis sa bénédiction à Israël, mais *elle ne sera donnée qu'à ceux qui seront fidèles aux commandements de Moïse*. Les rebelles seront anéantis ; si, malgré cette menace, ils sont en pleine prospérité, leur châtimement n'est que partie remise, car Dieu ne ment pas. S'ils ne sont pas punis dans ce monde, ils le seront dans une autre vie ; c'est une certitude absolue. Ils expieront leur impiété dans l'Enfer, que nous décrivont les Prophètes en termes horribles, et que le Talmud rend plus effroyable encore. C'est une pièce essentielle dans l'apologie du prédicateur juif de La Mecque (24).

#### IV

#### LE PARADIS

La contre-partie du châtimement des impies, c'est la récompense des craignants-Dieu. Dans les sourates LXXX, 38-39 et LXXIX, 40-41, le Ciel est à peine mentionné. Mais les réticences, les objections, les discussions interminables des Mecquois, et leurs railleries mêmes vont bientôt surexciter l'imagination du prédicateur. C'est avec la sourate LXXVII que commencent les grandes descriptions du Paradis :

41. *En vérité, les Craignants-Dieu seront parmi des ombrages et des sources*
42. *et des fruits qu'ils convoiteront.*
43. *« Mangez et buvez en paix, en récompense de ce que vous avez fait ! »*
44. *Ainsi Nous récompenserons les Bienfaisants !*

---

(24) Comment est-il possible de ne pas faire mention de cette doctrine dans un exposé de la doctrine « coranique », même si l'on imagine que Mohammed en est l'auteur ? C'est le tour de force qu'a réussi le P. Abd-el-Jalil, dans son ouvrage purement récitatif, *Aspects intérieurs de l'Islam*, p. 45.



En décrivant le Paradis sous la forme d'un jardin — bien que le mot ne soit pas ici prononcé — et d'un banquet, l'apôtre juif demeure dans la plus pure tradition biblique et talmudique. Le terme hébreu, *pardes*, signifie déjà par lui-même un verger où la fraîcheur des sources et des ruisseaux favorise une végétation luxuriante, où les fruits les plus succulents mêlent leur parfum à celui des plus rares essences. C'est un verger semblable à celui que nous décrit le Cantique des Cantiques :

*Elle est un jardin bien clos  
ma sœur, ma fiancée,  
un jardin bien clos  
une source scellée.  
Tes jets font un verger de grenadiers  
et tu as les plus rares essences :  
le nard et le safran,  
le roseau odorant et le cinnamome  
avec tous les arbres à encens ;  
le myrrhe et l'aloès  
avec les plus fins arômes.  
Source qui féconde les jardins,  
puits d'eau vive  
ruisseaux dévalant du Liban (1).*

S'inspirant des Babyloniens, l'auteur de la Genèse avait donné un nom au jardin où vivaient Adam et Eve : c'était le jardin en Eden, arrosé par un fleuve divisé en quatre bras, image idéale de la vie ultra-terrestre ; conception tardive cependant chez les Hébreux, puisque, jusqu'aux abords du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., ils étaient restés fidèles au *shéol* hébraïque. C'est le Livre d'Hénoch, dont nous avons parlé plus haut, qui, sans détacher sa pensée d'un Paradis purement terrestre, commence à situer les âmes des justes non plus dans le *shéol*, mais dans un jardin de vie où croît un arbre merveilleux, l'arbre de vie. Dans le Talmud pareillement, le séjour des bienheureux est localisé en Eden, pouvant s'identifier avec le Paradis terrestre. Il y a des ruisseaux « entourés de huit cents variétés de roses et de myrtes » et, à chaque coin, quatre-vingt cinq myriades d'espèces d'arbres (2). C'est un tel séjour que l'apôtre juif promet à ses audi-

(1) Cant. cant. IV, 12-15 ; voir Ecclés., II, 5-6.

(2) COHEN (A.), *op. cit.*, p. 457.



teurs vivant en terre aride et brûlée, s'ils obéissent au Prophète d'Israël. On ne peut trouver dans ses descriptions, à cette époque, aucun sens mystique, car il s'adresse à des gens simples, incultes, ne soupçonnant même pas un ordre spirituel. Il fait appel, pour les séduire, à leurs appétits sensibles et sensuels. Autant ses descriptions de l'Enfer sont épouvantables, autant ses descriptions du Paradis sont éblouissantes. Il n'est vraiment pas avare de détails merveilleux. Le premier plaisir sera de manger, de festoyer dans les salles de banquet distribuées dans des chambres hautes. On y sera couché autour de la table, comme dans les palais arabes, sur des coussins verts et de magnifiques tapis dont l'envers sera de brocart ; on y sera confortablement accoudé sur des sofas alignés vis-à-vis. La société y sera aussi de fort bonne compagnie, puisque ce sera le gratin de l'humanité : on n'accèdera dans les salles de festin qu'en habit de cérémonie, des robes de soie très fine et de brocart, vertes comme les coussins servant d'accoudoirs. Les bijoux les plus précieux serviront de parures pour les élus : bracelets d'or, d'argent, et de perles.

Au cours de ce gala perpétuel, deux repas par jour seront servis avec un luxe inouï : coupes en or ; plats et cratères en or ; vaisseaux d'argent, cratères de cristal et d'argent délicatement ciselés. Le « menu » sera un véritable festival de mets et de boissons magistralement harmonisés : des viandes, des oiseaux, des dattes, des grenades, toutes sortes de fruits, des breuvages limpides qui, tout en étant une volupté pour les buveurs, en quantité inépuisable, ne les feront jamais tomber dans l'ivresse dégradante ; des ruisseaux de lait incorruptible, des ruisseaux de vin au bouquet incomparable, des ruisseaux de miel limpide. Il y aura « un vin rare et cacheté ; son cachet sera de musc !... vin *mêlé (d'eau)* du Tas-nîm » (3).

Mais la sensualité des Mecquois ne se contentait pas uniquement des plaisirs de la table et des ombrages frais. Une chose essentielle aurait fait défaut dans le Paradis que nous venons de décrire d'après le *Livre*

---

(3) Sour. LXXXIII, 25-27 ; vin spécial, dit R. Josué b. Lévy, conservé dans les grains du raisin depuis la création du monde. Talmud de Babylone, Berakoth, V, 6.



*arabe de l'islam*, une chose sans laquelle ce Paradis n'aurait pu séduire les idolâtres. Il y manque l'amour, l'amour sous toutes ses formes, les plus concrètes et les plus charnelles. L'apôtre juif le savait fort bien ; pour faire accepter son message, il fut obligé de promettre des récompenses éternelles répondant aux goûts de ses auditeurs, les seules vraiment capables de fléchir leur résistance. Cet aspect du Paradis prêché à La Mecque a pour nous une valeur de renseignement historique : il démontre quel était l'état d'esprit et des mœurs à cette époque et en cette contrée.

Les arabes auxquels s'adresse le prédicateur aiment jouir avec les petits garçons et les femmes. Qu'à cela ne tienne ! Convertissez-vous, et vous en aurez ; parmi les élus circuleront des éphèbes immortels, beaux comme des perles rares montées en solitaires, artistement serties :

*« Parmi eux (les élus) circuleront des éphèbes immortels tels qu'à les voir tu les croirais perles détachées »* (4). *« Pour les servir, parmi eux circuleront des éphèbes à leur service qui sembleront des perles cachées »* (5).

Quant aux femmes, elles seront comme vous les aimez, aux seins ronds et fermes (6), aux grands yeux noirs (7), brûlantes de passion, semblables à des perles cachées (8), belles comme le rubis et le corail (9). Votre plaisir est de déflorer les vierges ; vous vous en faites gloire. Eh bien ! au Paradis, votre gloire sera sans fin et sans limite. Les femmes que vous y trouverez seront toutes vierges (10), et après votre union, leur virginité sera restaurée, de sorte que, le lendemain, vous aurez le plaisir de les déflorer à nouveau, toujours belles, en pleine force, d'un âge égal au vôtre. Ce sera un séjour de paix et de tranquillité, qui ne sera pas troublé par des bavardages et des disputes comme celles qui éclatent sous vos tentes de prostitution.

---

(4) Sour. LXXVI, 19.

(5) Sour. LII, 24 ; LVI, 17.

(6) Sour. LXXVIII, 31.

(7) Sour. LII, 20 ; LVI, 22 ; LV, 72 ; etc.

(8) Sour. LVI ; XXXVII, 47.

(9) Sour. LV, 58.

(10) Sour. LV, 74.



Il sait très bien, ce maître astucieux et psychologue, que le Paradis n'offre rien de tel pour le bonheur des élus. Il n'a jamais lu rien de semblable, ni dans les Livres Saints, ni dans le Talmud. C'est donc consciemment qu'il introduit les *Houris* et les éphèbes dans le Paradis des judéo-arabes. Indice authentique des mœurs ! nous l'avons dit. L'historien n'y peut rien.

- .....
15. *Sur des lits tressés*
  16. *s'accoudant et se faisant vis-à-vis.*
  17. *Parmi eux circuleront des éphèbes immortels*
  18. *avec des cratères, des aiguères et des coupes d'un limpide breuvage.*
  19. *dont ils ne seront ni entêtés ni enivrés.*
  20. *Avec des fruits qu'ils choisiront*
  21. *avec de la chair d'oiseaux qu'ils convoiteront.*
  22. *(Là seront) des Houris aux grands yeux*  
*Semblables à la perle cachée,*
  23. *en récompense de ce qu'ils faisaient (sur la terre).*
  24. *Ils n'y entendront ni jactance, ni incitation au péché,*
  25. *mais seulement comme propos : « Paix ! Paix ! »*
  26. *Les Compagnons de la Droite (que sont les compagnons de la Droite ?)*
  27. *seront, parmi des jujubiers sans épines*
  28. *et des acacias alignés,*
  29. *(dans) une ombre étendue,*
  30. *(près d') une eau courante*
  31. *et de fruits abondants,*
  32. *ni coupés, ni défendus,*
  33. *(couchés sur) des tapis élevés (au-dessus du sol).*
  34. *(Des Houris) que nous avons formées, en perfection,*
  35. *et que nous avons gardées vierges,*
  36. *coquettes, d'égale jeunesse*
  37. *appartiendront aux Compagnons de la Droite,*
  38. *multitude parmi les Premiers*
  39. *et multitude parmi les Derniers (Sour. LVI, 15-39).*

Comme l'Enfer, le Paradis est éternel. Mais il y a pourtant une différence qualitative : si les peines de l'Enfer ne diminuent jamais, ni en intensité, ni en durée, les joies du Paradis pourront augmenter sans cesse, car Dieu est grand et magnanime : « (Les Elus) y auront ce qu'ils désireront et Nous ajouterons encore (à leur félicité) » (Sour. L, 33 ; XI, 110). Ils nargueront les infi-



dèles (LXXXIII, 35-36), et ils ne leur enverront même pas une goutte d'eau pour les rafraîchir, chose que Dieu a interdite puisque, sur terre, ils ont refusé de reconnaître Ses signes (VII, 49).

Remarquons encore que ce que le maître juif ne dit pas est aussi significatif que ce qu'il dit. Car le Talmud parlait des joies spirituelles des Elus : « Les délices suprêmes qui seront leur partage consisteront à posséder la présence réelle de Dieu ». « Dans l'au-delà, le Saint Unique (béné soit-il) préparera un banquet pour les justes dans le jardin d'Eden, et il n'y aura pas besoin de se procurer des aromates et des parfums, car un vent du nord et un vent du midi y souffleront, chargés de tous les aromes du jardin d'Eden, qui répandront leur odeur. Les Israélites diront devant le Saint Unique (béné soit-il) : « Un hôte prépare-t-il un repas pour des voyageurs sans s'y asseoir avec eux ? Un garçon d'honneur dispose-t-il un banquet pour les invités sans y prendre part lui-même ? » Si telle est ta volonté, « que mon bien-aimé vienne dans son jardin et en mange les fruits précieux » (Cant. IV, 16). Alors le Saint Unique (béné soit-il !) leur répondra : « Je ferai comme vous le désirez » (11). Or, le prédicateur de La Mecque n'a évoqué la perspective de ces joies spirituelles qu'à la troisième période mecquoise dont nous parlerons en temps voulu. C'est donc qu'au début de son apostolat, il jugeait que les arabes étaient incapables d'apprécier de telles récompenses, et qu'ils n'abandonneraient jamais le culte de leurs idoles pour un Paradis sans bonne chère, sans luxe, sans garçons et sans femmes !

Le Talmud évoquait aussi les joies intellectuelles : « Le roi Jokhanan b. Zakkai disait au roi José le prêtre : « J'ai vu en rêve que tous deux nous nous reposions sur le Mont Sinaï ; et là une *bath Kol* (Fille d'une voix) venue du ciel nous disait : Montez plus haut ! Montez plus haut ! Des lits spacieux pour le banquet et de somptueux couvre-pieds sont préparés pour vous, vos disciples et les disciples de vos disciples, vos invités dans la troisième classe (réservée aux grands docteurs). Leur récompense spéciale sera d'obtenir la solution des difficultés intellectuelles qui les ont tourmentés sur la terre. Aux disciples des sages qui, en ce monde, se creusaient

---

(11) COHEN (A.), *op. cit.*, p. 455.



la tête à étudier la *tora*, le Saint Unique (béni soit-il !) leur révélera les mystères dans le monde à venir » (12).

Notre prédicateur, qui connaissait si bien la Torah et les Commentaires des Livres Saints, aurait pu parler aux Mecquois des joies intellectuelles qu'ils éprouveraient au Paradis. Jamais, jamais, dans aucun texte, il n'y fait la moindre allusion. Beau sujet de méditation pour les arabisants qui nous parlent de la grande culture arabe préislamique ! On a pu rencontrer en Arabie et à La Mecque quelques conteurs, quelques poètes, ce qui n'est d'ailleurs pas certain. Mais en admettant cette hypothèse, cela suffirait-il pour parler de la culture d'une race et d'un pays ? Cet apôtre juif aurait-il laissé passer une si belle occasion d'intéresser les intellectuels aux joies futures de l'esprit ? N'aurait-il pas cherché aussi à les attirer à sa religion par l'élévation des débats religieux qu'elle permet, et gagner ainsi à sa cause de précieux collaborateurs pour la conversion plus rapide du *vulgum pecus* ? Nous pouvons raisonnablement penser que, s'il ne l'a pas fait, lui qui connaissait si bien le milieu, c'est qu'il ne croyait pas les arabes de La Mecque capables de préoccupations intellectuelles, ni spirituelles, ni religieuses. Nous n'insisterons pas davantage sur les descriptions paradisiaques du maître juif, sous peine de paraître insister complaisamment sur des détails qui gênent considérablement nos coranologues, au point qu'ils ne veulent y trouver qu'un sens symbolique, en dépit du texte et du contexte, et en dépit aussi des Musulmans : qu'on aille donc raconter aux Musulmans d'aujourd'hui, dans les divers pays où ils vivent selon leur religion et leurs lois, qu'ils n'auront point de femmes dans le Paradis ! Ce serait un véritable coup de massue porté à leur foi ! Si l'on en doute, voici un article du périodique américain *Time*, du 23 novembre 1959, p. 36, mentionnant la condamnation à mort et les derniers instants d'un certain Mahmud, à Recht, en bordure de la mer Caspienne (Iran). Au jour J, Mahmud va être conduit à la potence :

« Il s'est levé à 3 h 30, au matin de la pendaison. Ablutions rituelles des mains, des bras, de la figure et du cou-de-pied » (sic). « Ensuite, prières avec le "Mullah" et dégustation de thé avec parents et amis. Une de ses sœurs éclate en sanglots ! : "Pleure pas ! La mort saisit

---

(12) COHEN (A.), *op. cit.*, p. 455.



chacun à son tour en ce bas monde". Emmené au lieu de la pendaison, en voiture de police, il chante joyeusement la chanson d'adieu au monde :

*"O quel ravissement de passer à un monde plus gai où je ferai la conquête de fraîches houris (aux grands yeux)" » (13).*

Depuis 1959, rien n'a changé, ni en Iran ni ailleurs, sur la nature du « Paradis d'Allah », pour la bonne raison que ce qui est écrit dans le livre dénommé *Coran* doit être pris au pied de la lettre, à l'exclusion de tout symbolisme qui éliminerait complètement la nature matérielle du bonheur promis, aussi bien que celle des tourments réservés aux infidèles.

La Méthode apologétique du maître juif n'a, en soi, rien de répréhensible ; c'est une adaptation à la psychologie des auditeurs, un premier pas qui, dans l'esprit du prédicateur, devait être suivi de bien d'autres pour élever les esprits à de plus nobles aspirations. C'est ainsi qu'une mère chrétienne, à qui son tout jeune enfant demande si, dans le Ciel, il aura pour s'amuser tous ces beaux jouets qu'il a admirés aux devantures des magasins, répond : « mais oui, mon petit ; tu en auras même de plus beaux, *si c'est nécessaire pour que tu sois heureux !* ». Elle sait très bien qu'à chaque âge de la vie correspondent des aspirations différentes, et que dans quelques années, grâce à une bonne formation intellectuelle et spirituelle, son fils saura *qu'il n'est pas nécessaire, pour être heureux* auprès de Dieu, d'avoir des trains électriques ou des ours en peluche !

Mais cette évolution des conceptions matérielles vers des vues spirituelles, le maître juif n'a pas réussi à la susciter chez ses auditeurs arabes. Pour les lecteurs qui voudraient étudier plus spécialement le Paradis présenté aux Mecquois idolâtres, nous signalons les sourates suivantes :

PREMIÈRE PÉRIODE : LXXXI, 13 ; LXXVII, 41-44 ; LXXVIII, 31-36 ; LXXXVIII, 10-17 ; LXXXIII, 18-36 ; LXIX, 21-24 ; LII, 20 ; LVI, 22-29 ; LXX, 22-35 ; LV, 46-76.

DEUXIÈME PÉRIODE : LIV, 54 ; XXXVII, 39-53 ; LXXVI, 12-20 ; XLIV, 51-57 ; L, 30-34 ; XX, 77-78 ; XV, 45-48 ; XXXVIII, 49-55 ; XXXVI, 55-58 ; XLIII, 70-73 ; XVIII, 29.

---

(13) L'anglais dit exactement « Sweet heart », c'est-à-dire « Chérie ».



TROISIÈME PÉRIODE : XIV, 33 ; XXX, 14 ; XI, 10 ; XL, 8, 42-43 ; XXXI, 7-8 ; XLII, 5 ; X, 9-11, 26-27 ; XXXIV, 36 ; XXXV, 30-32 ; VII, 40-42 ; XLVI, 12-13, 15 ; VI, 127 ; XIII, 20-24, 35.

En nous souvenant que :

1° ni Allah, ni un quelconque arabe, ne sont responsables de ces textes, qu'ils n'ont ni dictés ni écrits ;

2° que leur auteur, *dans les vrais principes de sa vision eschatologique*, reste absolument fidèle à la théologie postexilienne de l'Ancienne Alliance : certitude du Jugement ; châtiment des incroyants ; récompense pour les craignants-Dieu. La théologie est uniquement biblique ;

3° que, par contre, les descriptions mêmes de l'Enfer et du Paradis s'écartent de l'A.T. et du Talmud pour les raisons que nous avons exposées, bien que plusieurs points fondamentaux restent communs entre le *Livre arabe de l'islam*, l'A.T. et le Talmud, tels que : le feu de l'Enfer ; le Paradis d'Eden, les ruisseaux, les arbres, les notions de banquet, de couronnes, de miel. .

Et chacun pourra voir que nous n'avons pas trahi les textes.



## CONCLUSION

En ouvrant le Livre que les musulmans considèrent comme le fondement de leur foi, notre hypothèse de travail nous permettait de penser que son contenu nous éclairerait sur l'identité de son auteur.

Nous nous sommes limités, pour commencer, à la première période mecquoise. Sans rejeter à priori les affirmations des commentateurs traditionnels, nous avons dû constater bientôt qu'elles relevaient de la plus haute fantaisie, en les comparant à ce que les textes nous révélaient.

Avançant pas à pas, nous avons été conduits à quelques conclusions très fermes, à des évidences qui n'ont plus rien d'une hypothèse. Essentielles à la compréhension des chapitres, ou sourates, étudiés, elles doivent normalement éclairer toute la suite du *Livre arabe de l'islam*.

A. — L'homme que nous entendons prêcher parle de sa propre initiative. Il ne reçoit pas ses discours d'Allah ; ni directement, ni par l'intermédiaire de l'archange Gabriel. Il fait preuve d'une connaissance aussi profonde qu'étendue de la Bible et de la littérature rabbinique, qu'il utilise avec une aisance telle que, seul, un savant juif peut le faire.

Il adapte son enseignement à son auditoire d'une façon magistrale. C'est pourquoi, en toute objectivité, nous avons pu le qualifier de *maître juif*, c'est-à-dire de rabbin, même s'il ne nous a pas montré ses diplômes.

Mais il ne se livre pas à un enseignement didactique, avec la sérénité d'un professeur confortablement assis dans sa chaire. Dès le départ, il s'affirme comme un apôtre intrépide qui capte notre attention par ses formules percutantes. Il ne part pas à l'aventure ; il sait ce qu'il veut. Peu à peu, nous voyons s'élaborer son plan : un plan de judaïsation de l'Arabie, grâce à des thèmes empruntés uniquement, ou presque, à l'histoire des hébreux et des juifs.



Or, les idolâtres mecquois constituent un terrain rocailleux, une nature rebelle. Il faut débroussailler le champ, abattre les idoles, transformer les mentalités, pour faire germer la semence.

B. — L'apôtre juif comprend alors qu'il n'obtiendra que de maigres résultats, et fort aléatoires, s'il ne s'assure pas le concours d'un homme pris dans le milieu auquel il s'adresse. Il y parvient, grâce à un concours de circonstances que nous avons essayé de deviner, puisque aucun renseignement explicite ne nous autorise à formuler des affirmations irréfutables. Nous nous sommes donc arrêté à l'hypothèse la plus vraisemblable, qui pourrait bien correspondre à cette pincée de vérités contenues dans les « traditions » arabes, faisant du disciple du rabbin l'époux d'une juive.

Quel est le nom de cet arabe ? Nous n'en savons encore rien. Les textes étudiés dans ce premier ouvrage sont muets. Nous conserverons donc l'anonymat à ce personnage, tant qu'une information précise ne surgira pas de quelque verset.

Pendant une longue période, difficile à évaluer, nous n'entendons jamais cet arabe proférer la moindre parole. Il n'a aucun rôle actif dans ce qui est dit et écrit. Nous entendons bien ce qui lui est dicté dans le but d'en faire un prosélyte ; nous lisons ce qu'on lui ordonne d'apprendre ; mais lorsque, converti au judaïsme, il reçoit la mission impérative de prêcher à son tour, d'être « *un avertisseur* », il n'est que l'ombre de son maître. Il n'en sera jamais que le héraut, et nous pourrions nous rendre compte à tout instant que ses discours ne lui sont murmurés à l'oreille ni par Allah, ni par l'archange Gabriel.

C. — Enfin, nous n'avons trouvé aucune trace d'un Coran arabe. Nous savons même que, dans la période considérée, un tel Coran est inexistant. Le seul auquel le rabbin se réfère de la manière la plus explicite est le Coran hébreu, c'est-à-dire la Torah. C'est celui-là qu'il faut mettre en pratique si l'on veut être sauvé, c'est-à-dire aller au Paradis et éviter l'Enfer. Tous les événements et personnages cités en exemples pour prouver cette nécessité sont extraits du Pentateuque et de quelques passages d'autres livres de l'Ancienne Alliance, à l'exception de quelques allusions à des faits ou personnages plus ou moins légendaires, empruntés à des traditions locales, et utilisés selon le schéma de toute l'apo-



logétique juive : Dieu a toujours puni les infidèles qui ont refusé de se soumettre à Sa Loi ; et Il a toujours récompensé, ou récompensera dans l'au-delà les hommes et les peuples qui auront accepté de vivre sous Sa Loi.

Or, cette Loi, c'est celle des juifs. Il faut, par voie de conséquence, se soumettre à leur enseignement pour devenir de bons *craignants-Dieu*, de parfaits soumis, des *mouslimin*, de vrais musulmans.

Mais c'est ici que les difficultés surgissent. Juifs et arabes sont-ils faits pour s'entendre, en dehors des transactions commerciales ? Les coreligionnaires du rabbin voient-ils d'un bon œil cette entreprise ? Vont-ils se plier avec enthousiasme à la « raison apostolique » et accueillir des arabes, même judaïsés, dans leurs synagogues ? Les arabes, de leur côté, sont-ils disposés à accepter une pareille tutelle ?

A La Mecque, gronde la contestation. Des luttes âpres et sournoises se préparent ; des confrontations orageuses vont créer une atmosphère turbulente dans la grande cité idolâtre. Quelle sera l'issue de ce combat de Dieu contre les dieux, concrétisé par le combat du maître juif contre les idoles ?

Nous le saurons bientôt, car nous nous proposons de l'analyser dans le deuxième tome qui fera suite au présent volume.



## TABLE DES MATIÈRES

	Page
Préface de l'Amiral AUPHAN .....	9
Libre Propos .....	15
Positions en Présence .....	19
A. Les Musulmans .....	19
B. Les Occidentaux .....	21
C. Notre Méthode .....	26

### CHAPITRE I

#### A — LE MILIEU GEOGRAPHIQUE ET ECONOMIQUE

Les circuits commerciaux avant l'ère chrétienne — Le centre commercial de la Mecque au V <sup>e</sup> siècle — La vie à la Mecque .....	29
---	----

#### B — LE MILIEU RELIGIEUX

La Ka'ba : temple d'idoles — Allât — Manât et al'Ouzzâ — Wadd — Sourate LXXI : les idoles Sou- wâ, Yagoûth, Ia'ouk et Nasr — Allah, Dieu des juifs Allah, Dieu des chrétiens — Allah des idolâtres — Sourate VI — Houbal et le prédicateur de la Mecque .....	33
--	----

### CHAPITRE II

#### UN PRÉDICATEUR A LA MECQUE

Le classement des sourates — La sourate XCII — La référence au Dieu de la genèse — Les Craignants- Dieu — Quel est l'auteur du discours de la sourate XCII ? — La sourate XC — Une exhortation aux ri- ches — Les deux voies — Les signes de Dieu — Ni Mohammed, ni Allah n'ont pu composer cette sou- rate .....	45
---	----



## CHAPITRE III

UN FAIT NOUVEAU DANS L'APOLOGÉTIQUE JUÏVE  
DU PRÉDICATEUR DE LA MECQUE

L'histoire des Thamoudéens et les sourates XCI, XXVII, XXVI et XI — Les Adites — Sourate XIV : les croyants seront sauvés ; les impies seront anéantis comme les Thamoudéens et les Adites — Un lietmotiv du prédicateur ..... 59

## CHAPITRE IV

## CONDITIONS DU SALUT ET RÉACTIONS ARABES

La doctrine du prédicateur — La Sourate XCV — Le serment par le figuier, l'olivier et le Mont Sinaï — Pour comprendre le Livre arabe de l'Islam : avoir constamment la Bible sous les yeux — Faire le bien — Justice et patience de Dieu — Dieu miséricordieux et compatissant — Jugement dernier — Livre de vie — Malédiction contre les riches avarés — Premières évocations de l'Enfer — Sourate C, 93 — Sourates LXXX et LXXXVI : l'homme de sa naissance à sa mort est dans la main de Dieu — Insistance plus forte sur le châtiment que sur la récompense — Sourate LXXXI et la fin du monde 67

## CHAPITRE V

VOUS PARCOUREZ LA MER ET LE CONTINENT  
POUR FAIRE UN PROSELYTE

Le prosélytisme chez les juifs — Sourate LXXX : réprimande du riche qui refuse l'aumône — L'apparition du disciple — Référence directe à la Bible — Sourate XCVII : « la nuit de la destinée » — Sourate XLIV : autre texte sur la « nuit de la destinée » — Une référence talmudique du Coran : les anges — Sourate XCIII : reconnaissance du disciple envers Dieu — Sourate CV : date de naissance de Mohammed ? — Rôle possible de la femme de Mohammed, Khadidja — Le Maître enseigne le dis-



ciple — Sourate LXXXV : Coran livre hébreux de Moïse — La méthode du Maître — Sourate LII et l'histoire du Pharaon — Sourates XX et LII : nouvelles allusions au Coran hébreu — Le Maître, porte-parole de Moïse .....	85
--	----

## CHAPITRE VI

### UN ÉLÈVE DIFFICILE ET UNE CONVERSION HOULEUSE

Un exemple d'explication des traditions arabes, la Sourate LXXXI : qui est ce Messenger ? — Sources bibliques, rapprochement avec la Sourate LIII : le Messenger c'est Moïse — La sourate LXXIII : le Maître et le disciple Mohammed mari de Khadidja la riche juive — Le Coran c'est la Torah — Rapprochement avec la Sourate LXXXVII — Et avec la Sourate CXII — Conversion et premières prédications de Mohammed : Sourate CIX et les encouragements du Maître — Formation religieuse de Mohammed — Mohammed, tu es un Avertisseur	103
---	-----

## CHAPITRE VII

### UN PROGRAMME D'ENSEIGNEMENT QUI EST AUSSI UN PROGRAMME D'ACTION

Dispersion des sujets bibliques dans les Sourates : explication — L'enseignement du Maître est totalement rabbinique : exemple de la Sourate LI — Les intentions du Maître — La suite de l'histoire d'Abraham confirme cette thèse : Sourates XXXVII, XXVI et XXI — Le livre arabe est inspiré de la Bible et plus encore du Talmud : Sourate LXXXVII — L'histoire de Moïse : remarques générales — Et particulières — Les « deux appels » — Conversion des « mages » — « Les Tables écrites par des scribes nobles et purs » — « Le glorieux Cōran » arabe — Conclusion : l'enseignement du Maître est spécifiquement rabbinique .....	137
---	-----



## CHAPITRE VIII

## THÉOLOGIE DU LIVRE ARABE DE L'ISLAM

## I DIEU

Synthèse de la théologie du prédicateur de la Mecque : Sourate XVI, les Signes — Le Dieu de la Bible, comme Celui du Livre arabe, n'a pas à être prouvé : Isaïe XL et Sourates XLV et XXX — Allah ..... 163

## II RÉSURRECTION ET JUGEMENT DERNIER

La mort n'est pas une fin : conformité de l'enseignement du prédicateur de La Mecque et de la Bible — Livres de Samuel et de Job et Sourate LIII — Joël et Sourate L — Isaïe et Sourates LXXXI, LXXXII et LXXVII — Le « jour de la Décision » ou Jugement Dernier ..... 169

## III L'ENFER

Les tourments de l'enfer dans le livre arabe — Recherche des sources dans les livres de la Sagesse et d'Hénoch, et dans l'histoire d'Israël — La Géhenne et les sources Bibliques — Le chameau et l'aiguille ..... 176

## IV LE PARADIS

La Sourate LXXVII et le Cantique des Cantiques — Les plaisirs du Paradis — Les inventions du prédicateur de La Mecque : Sourate LVI ..... 184

CONCLUSION ..... 193



## L'ISLAM, SES VÉRITABLES ORIGINES

Dieu a-t-il dicté à Mahomet, par la voix de l'archange Gabriel, le livre arabe nommé « CORAN », source de l'Islam ?

Oui, sans aucun doute, répond le musulman...

Et de fait, aucune autre thèse ne nous est habituellement proposée pour expliquer la genèse de l'Islam.

L'auteur de « *L'Islam, ses véritables origines* » fonde son étude sur un élément certain et irrécusable : le texte même du Livre saint des musulmans.

Si le ton est parfois vif, à l'égard de certains commentateurs conformistes, la démarche de l'étude est menée selon les règles de la recherche historique et de la critique littéraire.

Sa conclusion pourra surprendre certains ; elle apporte pourtant, au mystère jusqu'ici inélucidé des origines de l'Islam, une explication cohérente, satisfaisante pour l'esprit.

Quant aux lecteurs chrétiens, ils y apprécieront en outre une ouverture enfin possible sur la voie de la conversion de leurs frères musulmans, sans qu'elle implique, pour ceux-ci, le reniement de ce qu'ils croient – pour l'essentiel – de la toute puissance divine.

